COLLECTION JULES ROUFF

1 fr. 50 le volume



LES

COMPAGNONS DE LA TRUFFE

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

LES COMPAGNONS
DE LA TRUFFE

F. AUREAU — IMP. DE LAGNY

ŒUVRES DE CH. PAUL DE KOCK

LES COMPAGNONS DE LA TRUFFE

II



PARIS
A. DEGORCE-CADOT, EDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

LES COMPAGNONS
DE LA TRUFFE

XXIV

LES TERREURS DE MITONNEAU

Dès que le fils de M. Bouquinard est parti, Anatole visite son portefeuille et s'assure qu'il ne lui reste plus un seul billet de banque : en revanche il possède encore cent francs en or dans son porte-monnaie. Il se place devant son secrétaire et écrit à madame Desforgeray la lettre suivante :

« Chère bonne maman,

« Je commence par te dire que je me porte bien et que je suis très-content d'être à Paris; je m'y amuse beaucoup; je viens de me lier avec quatre jeunes gens très comme il faut qui se mettent parfaitement bien. Ils m'ont tout de suite témoigné la plus vive amitié, ils me sont tout dévoués, et grâce à eux, je ne puis manquer de trouver ma jeune cousine; ils sont sur la

piste de toutes les Herminie qui habitent Paris ou les environs. Dès que j'aurai trouvé la vraie, je te le ferai savoir et tu me diras si je dois te l'envoyer. L'un de mes nouveaux amis, le fils de M. Bouquinard, doit me conduire dans de belles réunions, me produire dans les salons de Paris. Mais il faut que tu m'envoies tout de suite de l'argent : on en dépense beaucoup ici, j'en ai prêté un peu à mes nouveaux amis, qui me regardent comme leur frère, et m'ont dit qu'entre nous désormais tout serait commun. Trois mille francs, c'est bien peu de chose ici; envoie-moi une plus forte somme pour que je ne sois pas obligé de t'en redemander souvent. Adieu, chère bonne maman; dès que j'aurai la certitude que ma cousine est une des Herminie dont on me parle, je te le ferai savoir. Mais envoie-moi de l'argent au reçu de ma lettre.

« Je t'embrasse et suis avec respect

« Ton petit-fils,

« ANATOLE DESFORGERAY. »

Cette lettre cachetée et envoyée à la poste, Anatole se rappelle son voisin Mitonneau et la façon dont il a fui de chez lui. Il pense que ce sera un service à lui rendre en allant le rassurer, et va cogner à la porte où il n'y a pas de clef. On ne lui répond pas... Le jeune homme frappe une seconde fois, en criant à travers la serrure :

— C'est moi... Anatole... votre voisin... n'ayez pas peur... Je suis tout seul.

Alors la porte est entre-bâillée tout doucement, puis on l'ouvre tout à fait, et Mitonneau, pâle, défait, fait entrer Anatole dans sa chambre, ayant soin de fermer

bien vite la porte après lui, et lui dit à voix basse : — Vous êtes bien seul ?

— Mais oui, comme vous voyez...

— Mais il est venu bien du monde chez vous ce matin ?

— En effet, trois de mes amis sont arrivés les uns après les autres.

— Et il n'est venu personne me demander... s'informer de moi ?

— Personne ! Vous avez donc toujours peur ?

— Il me semble que j'en ai le sujet !..... Oh ! les bonnes fortunes... comme elles sont mal nommées !

— Tous ceux qui en ont ne tremblent pas comme vous... un de mes amis... de ceux qui sont venus me voir ce matin, a soupé comme vous, avec une dame... mariée... et au même restaurant... en face du théâtre.

— C'est possible, il y avait beaucoup de monde chez ce traiteur...

— La dame avec laquelle il a soupé se nomme aussi Éléonore.

— Cela n'a rien de surprenant, Eléonore c'est un nom très-bien porté... il n'y en a pas autant que de Marie, mais il y en a beaucoup. Je gage bien que celle de votre ami n'a pas un mari aussi féroce que la mienne !...

Anatole est sur le point de lui dire : c'est le même ; mais il songe qu'en avouant cela à Mitonneau, celui-ci sera encore plus malheureux, plus effrayé, parce qu'il se croira menacé non-seulement par le mari, mais encore par un rival. Cette réflexion retient le secret prêt à lui échapper ; il répond : — Voyons, mon cher monsieur Mitonneau, vous n'allez point passer tout votre temps dans votre chambre sans oser sor-

tir... Voulez-vous venir déjeuner avec moi au Palais-Royal?

— Déjeuner avec vous... sortir!..... Au fait, j'aime mieux sortir avec vous que seul...

— Est-ce que vous avez déjeuné?

— Oh! non, je n'y songeais point! je n'ai pas faim!...

— Est-ce que votre intention est de ne plus manger?

— Oh! pardonnez-moi.

— Alors venez...

— Si je mettais un faux-nez, comme vous au bal...

— Y songez-vous?... pour que l'on coure après vous dans la rue...

— C'est vrai, cela me ferait remarquer. C'est justement ce que je ne veux pas..... Allons, je me risque....., je ne puis pas me calfeutrer sans cesse dans cette chambre... sortons.

Mitonneau enfonce son chapeau sur ses yeux comme s'il voulait les cacher entièrement. Dans la rue, il prend le bras d'Anatole, se serre contre lui, et souvent marche en plein dans le ruisseau, parce que son chapeau est tellement sur ses yeux qu'il ne voit plus clair.

— Sapristi! vous nous éclaboussez! dit Anatole.

— Ça ne fait rien... ça se séchera au café.

— Vous baissez trop votre chapeau..... vous n'y voyez plus.

— Le principal n'est pas que je voie, mais bien que je ne sois pas vu!

— Comme vous voudrez.

Mais, un peu plus loin, Mitonneau se cogne contre une femme qui vend des citrons sur un éventaire qu'elle porte devant elle. Le choc a été si rude que plusieurs citrons dégringolent et roulent sur le trottoir.

Alors la marchande, furieuse, dit à Anatole : Mon-

sieur, quand on conduit un aveugle, on ne le laisse pas se jeter sur le monde !

— Comment ! un aveugle ! répond Anatole ; monsieur y voit aussi bien que moi !

— Ah ! vous y voyez, vous ? et vous jetez mes citrons dans la rue ! s'écrie là marchande en se tournant vers Mitonneau. Alors vous l'avez donc fait exprès ?... Mais vous me payerez ceux que vous m'avez gâtés et que je ne pourrais plus vendre.

Il y en avait neuf de tombés, la marchande prétend qu'il y en a six qu'elle ne pourra plus vendre.

— Alors je les achète, dit Mitonneau. Combien vendez-vous vos citrons ?

— Quatre sous pièce !...

— C'est pas vrai ! dit un gamin qui a aidé à ramasser la marchandise. Elle les criait tout à l'heure à deux sous !

— Veux-tu te taire, polisson ! c'est pas ceux-là que je vends deux sous !

— Eh ben, lesquels donc ? vous n'en avez pas d'autres !

Mitonneau fourre les citrons dans ses poches, jette une pièce d'un franc sur l'éventaire de la marchande, et s'éloigne avec Anatole, en mettant cette fois son chapeau un peu moins sur son front.

Arrivés au Palais-Royal, ces messieurs entrent au café de la Rotonde et se font servir à déjeuner. Tout en mangeant sa côtelette, Anatole dit à son vis-à-vis : — Si je n'avais plus d'argent avant qu'on ne m'en envoie encore, vous m'en prêteriez, n'est-ce pas, monsieur Mitonneau ?

L'ex-marchand de fourrages regarde Anatole d'un air stupéfait, et répond : — Comment, pas d'argent !...

Qu'avez-vous donc fait des mille écus de votre grand'-mère?... il n'y a que quatre semaines que nous sommes à Paris.

— Mon cher monsieur, je les ai dépensés, sauf cinq napoléons qui me restent encore.

— Bigre! mais vous allez bien!..... vous allez trop bien même... dépenser trois mille francs en quatre semaines... ça fait presque mille francs par semaine... il y en a cinquante-deux dans l'année; si vous continuez le même train, vous devez comprendre que votre revenu n'y suffira pas.

— On ne prête pas tous les jours de l'argent à ses amis!

— Ah! vos nouveaux amis vous empruntent déjà de l'argent?

— Pourquoi pas?

— C'est bien pronpt!

— Ensuite, avant-hier, j'ai dû payer toutes les dépenses de la journée, pour fêter ma réception!

— Votre réception... dans quoi?

— Dans leur société... Je suis Compagnon de la Truffe!...

— Compagnon de la Truffe! Voilà une société dont je n'avais jamais entendu parler!...

— Ah! je suis un bavard! on m'avait défendu de parler de notre confrérie... et j'ai oublié que j'avais promis de me taire. Gardez-moi le secret, monsieur Mitonneau.

— Soyez tranquille... mais ce n'est pas une société politique, j'espère?

— Oh! nullement!... il n'est question que de s'amuser.

— A la bonne heure. Malgré cela, mon jeune ami,

vous avez eu tort de vous laisser affilier à une société quelconque... Méfiez-vous des embaucheurs... c'est toujours à vos dépens qu'ils agissent... Vous voyez bien que vos amis truffés vous ont déjà emprunté de l'argent... Je ne les connais pas, mais s'ils vous le rendent, ça m'étonnera beaucoup.

— Monsieur Mitonneau, vous vous méfiez de tout le monde!

— Pas assez encore... il y a une chanson qui a pour refrain :

Combien de fois faut-il que je vous dise
Que je m' suis pas assez méfié de la payse!

— Je ne connais pas cette chanson-là!

— Tant pis!... Achetez-la... apprenez-la par cœur, et avant de souper avec des Olympia ou autres dames de cette catégorie, rappelez-vous ces couplets...., Alors... Ah! mon Dieu!...

— Qu'avez vous doné?

— C'est lui?...

— Qui lui?

— Canardière, qui vient d'entrer dans le café... Sauvons-nous!

— Y pensez-vous?... D'ailleurs, je n'ai pas fini de déjeuner, moi!...

— Si je me glissais sous la table?

— Ce serait joli!

— Ciel! il m'a vu... il vient à nous... je suis perdu!...

— Allons, bon! vous renversez tout votre café sur la table!

Le petit homme sec, qu'Anatole avait déjà vu dans

le passage de l'Opéra, vient à eux et frappe sur l'épaule de Mitonneau en disant : — Ah! je te trouve donc enfin, toi!

Mitonneau est devenu verdâtre; il ne répond pas, il ne se retourne pas, mais il prend le carafon de vin placé devant Anatole et en verse dans son café. M. Canardière frappe de nouveau sur l'épaule de son ami en s'écriant : — Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc? Tu mets du vin dans ton café... ça ne peut pas être bon!... Tu as cru y mettre de l'eau-de-vie probablement. Ah! mon pauvre ami, je ne te savais pas si distrait!...

Le ton dont ces paroles sont prononcées commence à calmer un peu la terreur de Mitonneau; il tourne doucement la tête et ne voit rien dans la physionomie de son ancien ami qui annonce la colère et des projets homicides. Alors il se décide à lui répondre : — Tiens! c'est Canardière... c'est ce cher Canardière!

— Sans doute, c'est moi. Est-ce que tu n'avais pas reconnu ma voix?

— Non... je croyais qu'on appelait le garçon.

— Et c'est pour cela que tu mettais du vin dans ton café?...

— Tu crois que j'ai mis du vin...

— Parbleu! goûte-le, et tu verras... Mais quels yeux effarés tu fais!... Tu n'avais pas ces yeux-là quand je t'ai rencontré, l'autre soir, dans le passage de l'Opéra!

— Je t'assure pourtant que ce sont les mêmes.

— Ce pauvre Mitonneau!... Tu auras fait là des conquêtes qui te donnent des distractions... Voyons, conte-moi cela... As-tu fait une jolie connaissance?...

— Moi ! par exemple !... Pour qui me prends-tu ?... Je n'ai causé qu'avec des hommes !

— Si c'est pour cela que tu vas au bal masqué, je ne t'en ferai pas mon compliment..... Ah ! mille carabines ! quand j'étais garçon, je ne revenais jamais seul du bal... et je payais à souper à ma conquête !...

— Tu payais ? Tu offrais à souper ?. Ah ! que ce café est mauvais !.. Il paraît qu'en effet j'ai mis du vin dedans...

— Mais à présent que je suis marié, je suis sage, rangé... et puis j'ai une femme si gentille ! Ah çà ! tu ne veux donc pas venir la voir, ma femme ?

— Ta femme... Pourquoi faire ?

— Comment, pourquoi faire ?... Mais pour faire sa connaissance... Tu n'en seras pas fâché : Éléonore est fort aimable, et puis je lui ai annoncé ta visite ; elle t'attend avec impatience.

— Elle m'attend... Tu crois que ta femme m'attend... Est-ce que tu lui as dit mon nom ?

— Pourquoi pas ?... Est-ce que tu es à Paris incognito, comme les grands personnages ?

— Je ne dis pas cela...

M. Canardière, regardant Anatole, reprend :

— Il me semble que j'ai vu monsieur quelque part.

— En effet, monsieur, dans le passage de l'Opéra... J'étais avec un jeune homme avec qui vous avez causé un instant.

— Ah ! oui... vous étiez plusieurs pierrots... je m'en souviens.. vous alliez au bal de l'Opéra.

— Oui, monsieur.

— Et je gage bien que vous n'avez pas fait comme Mitonneau, qui n'a causé qu'avec des hommes... Mais c'est un hypocrite, je ne donne pas là-dedans...

Voyons, Mitonneau, veux-tu venir dîner chez moi aujourd'hui, à cinq heures, sans quart, et je te présenterai à Éléonore ?

— Aujourd'hui... chez toi... oh ! c'est impossible... je prends médecine... j'ai besoin de me purger.

— Que le diable t'emporte ! je crois que tu te moques de moi... Bonjour, alors, tu viendras quand tu voudras, je ne te le dirai plus... Monsieur, je vous salue.

M. Canardière est allé s'asseoir à une table à l'autre bout du café.

— Ouf ! enfin il est parti ! balbutie Mitonneau.

— Non, il est allé s'asseoir là-bas et il lit un journal.

— En ce cas, partons bien vite, je vous en prie... Je crois bien qu'il ne sait rien encore, puisqu'il m'invite à dîner ; mais, d'un moment à l'autre, on peut l'instruire... il y a des hasards si imprévus !... Vous ne venez pas ?... Vous mangez trop, mon jeune ami, vous vous ferez du mal.

— Il n'y a pas de danger... Mais je n'ai pas encore fini...

— Alors je vous laisse, je m'en vais sans vous... S'il revient vous parler, dites-lui que je vais retourner à Montpellier très-incessamment...

— Eh bien ! dites donc, monsieur Mitonneau, et ce que je vous ai demandé ?

— Il est parti... il ne m'écoute pas ! se dit Anatole. Je lui demande s'il voudra me prêter de l'argent ; au lieu de cela il me laisse son déjeuner à payer... Heureusement c'est peu de chose... Mais j'ai promis à Olympia de la mener aujourd'hui dîner et ensuite au spectacle... Ah ! nous ne dépenserons pas à nous deux autant qu'avant-hier avec ces messieurs... C'est égal,

M. Mitonneau n'est pas aimable... Quand j'ai de l'argent, j'en prête à tous mes amis... et, pour la première fois que j'en demande, on ne m'en prête pas.

A six heures, Anatole est allé chercher Olympia, qui lui dit : — Nous allons dîner chez Bonvalet, nous serons tout portés pour nous rendre ce soir au théâtre des Délassements ; nous verrons danser *Rigolboche*, elle fait fureur. Partons... Avez-vous un coupé en bas?...

— Non, je suis venu en me promenant.

— Oui, mais moi je ne sors qu'en coupé... Heureusement il y en a à deux pas.

On prend un coupé, on va chez Bonvalet, on dîne très-bien ; Olympia, tout en disant à chaque instant : « Mon petit, il ne faut pas faire de folies, je ne veux pas te ruiner, moi... » trouve moyen de faire monter la carte à quarante-neuf francs. On se rend ensuite au spectacle, et Olympia n'a pas manqué de dire à son jeune adorateur : — Prends des avant-scènes, cher ami, je ne vais jamais ailleurs.

Quand on est placé, cette dame s'écrie : — Ah ! j'ai oublié ma lorgnette... je suis très-malheureuse au spectable si je n'ai pas de lorgnette... Tu vas m'en acheter une, on en vend dans la salle.

Anatole rougit de crainte que le prix de la lorgnette ne dépasse ce qui lui reste d'argent ; heureusement Olympia en choisit une qui ne coûte que trente francs. Dans un entr'acte, elle veut prendre des glaces. Quand le spectacle est fini, elle laisse entendre qu'elle souperais volontiers, mais Anatole, qui ne possède plus que douze francs, déclare qu'il a un violent mal de tête.

— Alors, cher ami, dit Olympia, tu vas me mettre chez moi, puis tu iras te coucher.

Il tardait au jeune provincial de se débarrasser de sa biche; il avait toujours peur qu'elle n'eût encore envie de quelque chose. Il s'empresse de monter avec elle en coupé et la met à sa porte.

— Quand te reverrai-je ? demanda la jolie brune.

— Aussitôt que je n'aurai plus mal à la tête, répond Anatole, qui se fait reconduire chez lui, et, après avoir payé la voiture, n'a plus que neuf francs de reste sur ses cent francs.

XXV

ILLUSIONS DU JEUNE AGE.

Le lendemain de cette journée si bien employée, Anatole, en se levant, compte encore son argent, et, voyant qu'il ne possède plus que neuf francs, se dit : — Il faut donc qu'avec cela j'attende la réponse de ma grand'mère... Diable ! et si par hasard bonne maman ne me répondait pas tout de suite, comment ferais-je ?... J'ai dépensé hier quatre-vingt-onze francs... Je crois que M. Mitonneau a raison et que si je continuais le même train de vie, ma fortune n'y suffirait pas. Mon Dieu ! comme l'argent va vite à Paris !... Certainement je n'irai pas revoir madame ou mademoiselle Olympia tant que je n'aurai pas le gousset mieux garni !... Et ce M. Mitonneau qui fait la sourde oreille quand je lui demande un service... Ah ! si mes

amis étaient en fonds, je suis bien persuadé qu'ils m'offriraient leur bourse. Mais ils ne sont pas en fonds, puisqu'ils ont eu besoin de m'emprunter. Tant pis !... j'ai vu des traiteurs qui annonçaient : Dîner à 2 francs. Je dînerai là. Et en attendant je vais me faire apporter à déjeuner ici... et je dirai au garçon de l'hôtel que c'est à porter au compte de M. Mitonneau ; j'ai payé son déjeuner hier, il peut bien payer le mien aujourd'hui.

Anatole se fait apporter modestement du café et des flûtes. Tout en déjeunant il réfléchit : — Si mes amis venaient maintenant me voir et me proposer quelque partie de plaisir, je serais fort embarrassé, je serais obligé de refuser. Et ma tendre Olympia, qui m'a dit que j'étais le premier qui lui avais fait connaître l'amour, et qu'elle mourrait si elle était trois jours sans me voir !... Elle serait bien capable de venir... Elle m'aime beaucoup, cette femme-là... Elle m'a encore dit hier : « Toi et un désert, une chaumière et ton amour, je préfère cela à tous les diamants de la Russie !... Si tu m'étais infidèle, je me poignarderais... » C'est gentil d'être aimé comme cela... Cependant il faudra bien un jour que je la quitte... Je frémis quand je pense à cela... Je serais désolé si une femme se tuait pour moi !...

Mais trois jours s'écoulent, et les nouveaux amis d'Anatole ne sont pas venus le voir ; il y a dans le monde des gens qui semblent deviner notre position pécuniaire, un secret instinct les guide et les fait accourir quand la fortune nous sourit ; mais si elle nous est contraire, si nous nous trouvons à court d'argent, ces gens-là disparaissent, ils ne viennent plus nous voir, nous ne les rencontrons plus... Quelque chose les

avertit qu'on ne s'amuserait plus avec nous... Comment devinent-ils cela?... Ils ont probablement la seconde vue de l'or, ou c'est pour eux un aimant qui les attire du côté où les goussets sont bien garnis. Les Compagnons de la Truffe étaient de ces gens-là. Cependant Victor, Armand et Hippolyte étaient loin d'avoir oublié leur naïf ami ; chacun d'eux s'occupait de lui parfaire une Herminie qui pût jouer le rôle de la petite cousine qu'il cherchait; mais il fallait du temps pour bien apprendre à ces demoiselles le personnage qu'elles devaient représenter. Et chacun d'eux tenait à réussir et à l'emporter sur ses concurrents, ils attendaient, pour mener à bien cette intrigue, que leur Herminie fût parfaitement stylée.

Boudinet seul n'était pas venu emprunter de l'argent au jeune provincial, ni lui annoncer qu'il avait découvert sa petite cousine ; mais l'homme de bourse avait d'autres projets.

Anatole continuait de se faire apporter à déjeuner aux frais de Mitonneau, que cependant il n'avait pas revu depuis le jour où celui-ci avait rencontré son ami Canardière au café. Le jeune Desforgeray avait dîné trois jours de suite à quarante sous par tête, et il n'avait pas trouvé cette cuisine trop mauvaise, parce qu'avec un bon estomac et un fort appétit, on n'est jamais difficile. Cependant le quatrième jour était arrivé, Anatole ne possédait plus que cinquante sous, et il n'avait pas encore reçu de réponse de sa grand'maman. Il se disait bien qu'il n'y avait pas encore de retard, et qu'il fallait que madame Desforgeray eût le temps de se procurer une lettre de change sur Paris, ce qui est plus sûr que de mettre des billets de banque sous enveloppe à la poste. Malgré cela il était inquiet,

il commençait à se tourmenter, et à chaque instant il se disait : — Si je ne reçois pas d'argent demain, je n'aurai pas même de quoi dîner à deux francs par tête... Oh ! alors j'irai trouver M. Mitonneau, et il faudra bien qu'il me prête... Il sait bien que j'ai le moyen de lui rendre.

Anatole réfléchissait à sa position, et se disait : — C'est stupide de se trouver à peu près sans le sou quand on possède sept mille francs de rente !...

Tout à coup sa porte est ouverte brusquement, et mademoiselle Olympia entre chez Anatole. Ce n'est plus le Titi décolleté de l'Opéra, mais c'est une femme très-élégante et qui apporte avec elle un parfum de bouquet qui ajoute encore aux charmes de sa personne.

En apercevant Anatole assis devant son feu, la séduisante biche s'écrie : — Ah ! le voilà, ce monsieur ! il se chauffe tranquillement les mollets, tandis que moi je m'inquiète, je me désole, parce que depuis quatre jours je ne l'ai pas vu, je n'ai eu de ses nouvelles... Je me disais : Mais il lui est donc arrivé quelque accident... Il est donc malade, bien malade, puisqu'il ne vient pas... et monsieur n'avait rien... et monsieur flânait au coin de son feu. Petit monstre ! scélérat !... votre conduite est indigne... je vous déteste... mais il faut que je t'embrasse d'abord... Ah ! Dieu ! quatre jours sans te presser sur mon cœur... c'était pour en mourir...

Et mademoiselle Olympia saute au cou d'Anatole et l'accable de caresses que celui-ci lui rend de très-bon cœur. Quand ces premiers transports amoureux sont calmés, Olympia se jette sur une causeuse en disant : — Voyons maintenant, monsieur, vous allez me dire

ce que vous avez fait depuis quatre jours que j'ai passés sans vous voir... que j'ai passés à me désoler, à me tourmenter... Répondez... et surtout pas de blagues ! avec moi ça ne prendrait pas !

— Ma chère amie, répond Anatole un peu embarrassé, parce qu'il ne voudrait pas avouer sa position, ma chère... depuis quatre jours... mon Dieu, je n'ai rien fait... je ne me suis pas amusé du tout... Je suis resté chez moi... je ne suis pas allé au spectacle... et je me suis couché de bonne heure.

— Ta ta ta ! en voilà de ces colles !... mais je les trouve trop fortes. Et c'est à moi que l'on ose dire de ces choses-là !... Voyez-vous, monsieur qui est venu à Paris pour s'amuser et qui passe son temps dans sa chambre et se couche de bonne heure !... En vérité, mon petit, vous m'étonnez !... Qui croirait que, si jeune et avec cet air candide, on ait déjà tant de fourberie ?... C'est du *Scapin* tout pur... du *Scapin* moderne !

— Mais, ma chère Olympia, je vous assure que je ne vous ai pas fait de mensonge... j'ai passé mon temps comme je vous l'ai dit...

— Taisez-vous... petit traître... petit volage ! Oh ! il y a là-dessous quelque femme... quelque nouvelle passion... Ingrat ! moi qui l'aime tant ! moi qui refuserais les plus belles parties de plaisir pour passer une heure près de lui... moi qui ne suis heureuse que là... à tes côtés... Tu le crois, n'est-ce pas ? tu en es bien sûr, n'est-ce pas ?

— Comment ne le croirais-je pas ? vos yeux expriment si bien l'amour !...

— Oui, j'ai les yeux très-amoureux... on me l'a toujours dit... Voyons, petit, je veux bien te pardonner

pour cette fois, à condition que tu ne recommenceras plus... et que tu ne seras plus des quatre jours sans voir ton adorée. Maintenant mets ton pardessus, envoie chercher un coupé et mène-moi dîner chez Véfour, au Palais-Royal ; il y a quelque temps que je n'y ai dîné, ça nous changera ; ce soir nous irons à la Porte-Saint-Martin, on dit que le nouveau drame fait fureur... et puis après le spectacle, tu me ramèneras chez moi. Voilà le programme de notre journée... J'espère que je suis gentille de penser ainsi à vos plaisirs... Allons, achève donc ta toilette.

Mais au lieu de s'occuper de sa toilette, Anatole tisonnait son feu et ne répondait rien. Olympia impatientée s'écrie : — Eh bien ! à quoi penses-tu donc, mon bibi, tu ne souffles pas mot ?... Est-ce que tu ne m'as pas entendue ?

— Si fait... oh ! j'ai très-bien entendu ! répond enfin Anatole, mais, ma chère amie, tout ce que tu me proposes ne peut avoir lieu... à mon grand regret, je t'assure !... mais cela ne se peut pas !

— Et pourquoi cela ne se peut-il pas, s'il vous plaît ?...

— Parce que... Allons, je vois bien qu'il faut que je te dise dans quel embarras je me trouve... Tu vas comprendre tout de suite pourquoi depuis quatre jours je me prive de tout plaisir et me couche de bonne heure... ce que je ne fais certes pas par goût !... Ma chère amie, je n'ai plus en ma possession que cinquante sous !... rien de plus... et je crois que ce n'est pas avec cinquante sous que nous réaliserons le plan que tu avais tracé pour finir cette journée.

La physionomie de la séduisante Olympia prend une tout autre expression ; elle devient presque sé-

rieuse tout en faisant un geste qui annonce l'incrédulité.

— Tu n'as plus que cinquante sous, mon petit ! s'écrie cette demoiselle. Eh bien ! fais changer un billet de banque, tu auras de la monnaie ; à Paris, c'est très-facile de changer un billet.

— Mais tu ne m'as donc pas compris ?... Si j'avais encore des billets de banque, je ne serais pas embarrassé... mais je n'en ai plus... j'ai prêté de l'argent à mes nouveaux amis... c'est ce qui fait que je suis gêné...

— Tu as prêté à tes amis !... Tu es un serin, on prête de l'argent à sa maîtresse, on lui en donne même, quand elle en a besoin, mais à ses amis ! jamais ! Enfin, comment comptes-tu donc vivre à présent ?... Tu n'espères pas faire longtemps figure à Paris avec cinquante sous ?...

— J'ai écrit à bonne maman de m'envoyer des fonds, et je suis bien tranquille, elle va m'en envoyer.

Mademoiselle Olympia se lève et se promène dans la chambre en murmurant : — Les bonnes mamans ne sont pas toujours disposées à envoyer de l'argent !... Comme c'est agréable, moi qui comptais m'amuser aujourd'hui... et qui ai refusé ce matin une partie charmante avec un milord... je veux dire avec une lady qui a un hôtel aux Champs-Élysées !

— Est-ce que tu en es fâchée ?...

— Non !... Oh ! je ne dis pas cela... Seulement c'est désagréable de ne pas faire ce qu'on projette...

— Écoute, ma chère Olympia, depuis trois jours je dîne à deux francs par tête, c'est ici près... Je sais qu'on porte en ville, je vais envoyer chercher mon dîner... je t'assure qu'il y aura assez pour nous

deux, et nous passerons toute la soirée ici... veux-tu?

Olympia éclate de rire, tout en répondant : — Ah ! elle est jolie la proposition!... J'en demande l'impression... Ah ! ah !... elle est bonne !...

— Je croyais que cela te ferait plaisir de rester avec moi... de me tenir compagnie...

La jolie brune tâche de prendre un air grave en répondant : — Oui, sans doute, mon cher, je serais très-heureuse de rester avec toi... mais je ne veux pas que pour moi tu te prives de la moitié de ton dîner... Par exemple ! moi, accepter un pareil sacrifice ! le plus souvent !

— Mais ce ne sera pas un sacrifice... ce sera me faire plaisir, au contraire...

— Pas un mot de plus à ce sujet ! quarante sous, c'est tout au plus si l'on a de quoi dîner pour un, par conséquent on dînerait fort mal à deux... et moi, j'ai bon appétit... surtout aujourd'hui...

— Mais puisque je te dis...

— Ah ! mon petit, tu deviens impatientant... Tiens, je me rappelle à présent qu'une de mes amies m'avait engagée à dîner aujourd'hui... elle a beaucoup de monde, elle traite sa famille ; je vais y aller...

— Comment ! tu vas déjà me quitter ?...

— Il le faut, mon amie demeure très-loin, on dîne chez elle à cinq heures et demie, je n'ai pas de temps à perdre... Je désire avoir du potage...

— Mais pourtant, si tu avais voulu...

— Adieu, mon bon, tu viendras me voir quand ta bonne maman t'aura envoyé de l'argent... Jusque-là, tu comprends, je ne veux pas te manger le peu qui te reste... Au revoir, cher ami, au revoir.

Olympia embrasse son jeune amant sur le front cette

fois, et disparaît aussi vivement, qu'elle est venue.

— Bonne fille ! se dit Anatole, elle n'a pas voulu me manger la moitié de mon dîner, voilà pourquoi elle me quitte !... Ah ! elle m'aime véritablement, je n'en saurais douter.

Le lendemain, à midi, Anatole reçoit une lettre de sa grand'mère renfermant une traite de cinq mille francs, payable à vue, et cette réponse :

« Mon cher fils,

« Tu te portes bien, c'est l'essentiel ; tu te plais à Paris, j'en suis bien aise, quoique ton absence me soit bien pénible, mais je ne suis point une égoïste, et ton bonheur doit passer avant le mien... Je trouve que tu as dépensé tes mille écus un peu vite, sois plus sage à l'avenir. Tu as déjà trouvé quatre amis, me dis-tu, c'est beaucoup pour le peu de temps qui s'est écoulé depuis que tu es à Paris ; il y a des gens qui cherchent un ami pendant toute leur vie et qui meurent sans en avoir trouvé un seul. Il me paraît que tu es plus favorisé que ces gens-là. Du reste, je ne m'étonne pas que l'on recherche ton amitié ; tu es doux, aimable, obligeant. Mais crois-moi, ne te laisse pas prendre trop facilement aux avances que l'on te fera, elles ne seraient pas toutes désintéressées. Tu as l'espoir de retrouver ta cousine, tant mieux. Mais tu me parles de trois Herminie, songe bien que nous n'en cherchons qu'une ; ne te laisse donc pas abuser par des apparences trompeuses. Pour que tu reconnaisses ta véritable cousine, j'ai oublié de te dire que j'avais envoyé mon portrait à sa mère, cette pauvre Angélina. Nul doute que sa fille n'ait conservé ce portrait, ainsi que

les lettres que j'ai écrites à sa mère ! Tout cela te guidera et t'empêchera de prendre une étrangère pour ta cousine. Adieu, mon cher enfant. Amuse-toi raisonnablement ; j'aime à croire que M. Mitonneau veille toujours sur toi. Donne-moi souvent de tes nouvelles, et songe un peu à ta vieille grand'mère qui t'aime tant ! »

— Bonne grand'maman ! s'écrie Anatole enchanté de recevoir des fonds. Oh ! ses conseils sont très-sages et je m'en souviendrai ! mais allons bien vite chez M. de Rothschild toucher le montant de ma traite.

XXVI

MADEMOISELLE DE BARVILLIER.

Lorsque le jeune Desforgeray a touché le montant de sa traite, il se dit : — Maintenant je puis bien réaliser le projet que ma tendre Olypia avait formé pour hier. Elle n'est pas restée avec moi de crainte que je ne me prive en sa faveur de la moitié de mon dîner, mais je suis sûr que cela lui a fait du chagrin d'être obligée de me quitter. Allons chez elle ; elle ne s'attend pas à me revoir si vite... je vais la rendre bien heureuse...

Anatole prend un cabriolet et se fait conduire chez sa maîtresse. Il a soin de demander au concierge si mademoiselle Olympia est chez elle, et le concierge

lui répond d'un air presque malicieux : — Assurément qu'elle y est, puisque son Anglais est monté il y a un quart d'heure et que personne n'est redescendu.

— Son Anglais est monté ! se dit Anatole en se dirigeant vers l'escalier. De quel Anglais veut me parler ce portier? Cet homme ne sait ce qu'il dit, sans doute... C'est peut-être un frotteur ou un facteur qu'il prend pour un Anglais.

Arrivé au troisième étage, le jeune homme sonne à la porte de sa belle. On est assez longtemps sans ouvrir, et il va sonner de nouveau, lorsqu'enfin la femme de chambre vient ouvrir et paraît fort surprise en reconnaissant Anatole. Elle s'écrie : — Tiens ! c'est vous, monsieur !...

— Oui, c'est moi, mademoiselle Betty, car j'ai retenu votre nom, comme vous voyez... Olympia est là... je puis entrer.

Mais la femme de chambre court se mettre devant Anatole en disant : — Non, monsieur... non, ma maîtresse n'y est pas...

— Elle est sortie... déjà?

— Oui, monsieur... madame est sortie.

— Mais le concierge m'a dit qu'elle y était...

— Le concierge est un vieux pot qui ne voit jamais si on entre ou si on sort !...

— Mais il m'a dit qu'un Anglais était monté depuis un quart d'heure chez vous, et n'était pas redescendu...

— Ah ! quel animal !

— De qui parlez-vous ?

— Dame, du concierge, qui ne sait dire que des bêtises...

— Enfin Olympia va rentrer, sans doute... Je vais l'attendre...

— Non, monsieur, non, c'est inutile, madame ne rentrera pas...

— Comment! elle ne rentrera pas... qu'est-ce que cela signifie?...

— Cela signifie qu'il faut vous en aller.

Anatole commence à trouver fort extraordinaire la manière dont mademoiselle Betty le reçoit; joignant à cela les paroles du portier, il conçoit quelques soupçons et se dirige vers la porte du boudoir en disant : — Je ne veux pas m'en aller et je veux attendre le retour d'Olympia ici.

Alors mademoiselle Betty lui barre de nouveau le passage en criant : — Vous n'entrerez pas, madame l'a défendu!...

Mais le jeune homme se dispose à repousser la femme de chambre, lorsque la porte du boudoir s'ouvre et Olympia paraît dans un désordre assez décolleté, en s'écriant : — Qui est-ce qui se permet de faire du tapage chez moi?... Comment, Betty, vous ne pouvez pas mettre ces canailles à la porte!...

Puis apercevant Anatole qui s'était mis de côté, elle s'arrête et part d'un éclat de rire : — Tiens! c'est Anatole!... Mais, mon petit, vous revenez trop tôt!... on ne fait pas de ces surprises-là... C'est mauvais genre... Ah! quelle figure il fait!... quel nez!...

Au lieu de répondre à cette dame, Anatole s'avance assez pour pouvoir jeter un coup d'œil dans le boudoir, et il aperçoit un monsieur étendu nonchalamment sur un divan, où il est en train de se faire une cigarette. Alors le jeune amoureux s'approche d'Olympia, en lui disant d'une voix que l'émotion rend tremblante : — Vous avez un homme chez vous... vous

êtes enfermée avec lui... C'est comme cela que vous pensez à moi !

— Allons, mon bon ami, pas de scène, pas de bruit! fi donc!... c'est bon pour les maris de crier... Vous ne pouviez plus m'offrir que la moitié d'un dîner à quarante sous... Franchement, cela ne m'allait pas... j'ai trop d'appétit pour me mettre à ce régime. Lord Baïeldoy m'a proposé une parure en émeraude, j'ai trouvé cela plus tentant...je vous ai lâché. Ces choses-là se font tous les jours, vous n'y êtes pas encore habitué, mais vous vous y ferez... Nous n'en resterons pas moins bons amis pour cela... Mais, adieu, mon petit, je ne peux pas laisser milord seul, ce serait malhonnête... et c'est un homme que je dois ménager. Au revoir, j'irai vous dire bonjour un de ces matins...

Mademoiselle Olympia est rentrée dans son boudoir, dont elle a refermé la porte sur elle. Cette fois Anatole n'a plus besoin qu'on lui dise de s'en aller, il lui tarde, au contraire, d'être loin de chez cette femme dont il se croyait véritablement aimé, et qui vient de lui apprendre, un peu rudement peut-être, le cas qu'il faut faire des serments d'une biche.

Encore tout abasourdi, tout étourdi par ce qui vient de lui arriver, le pauvre amoureux avait quitté son cabriolet, il marchait au hasard sur les boulevards, il tâchait de chercher des distractions en regardant dans les boutiques et les magasins. Mais, malgré lui, il poussait des soupirs en se disant : — Je n'étais pas bien profondément amoureux d'Olympia... et pourtant sa trahison me fait de la peine. Elle m'a dit que je m'habituerai à ces choses-là... Apparemment que c'est très-fréquent à Paris... C'est parce que je lui ai offert la moitié d'un dîner à deux francs qu'elle me quitte...

Alors pourquoi me dire qu'elle voudrait vivre avec moi dans un désert. C'est peut-être encore l'usage à Paris de dire de ces choses-là sans en penser un seul mot!... Je m'y ferai aussi.

Anatole est tiré de ses réflexions par une main que l'on pose sur son épaule; il se retourne et reconnaît Armand Bouquinard qui lui dit : — Eh! mon Dieu, mon cher, à quoi donc pensons-nous, que nous passons devant nos amis sans les voir?... Vous avez un air sérieux, méditatif, comme si vous composiez un drame!... Seriez-vous un confrère, par hasard? Il faudrait me prévenir, car alors je ne parlerais plus de ce que je veux faire devant vous...

— Non, mon cher Armand, non, je ne fais point de drame, mais je réfléchissais... je songeais au peu de cas qu'il faut faire des paroles d'une femme.

Et Anatole raconte au jeune homme de lettres ce qui vient de lui arriver avec Olympia. Armand rit, en lui répondant : — Comment! c'est pour cela que vous êtes sérieux... triste même?... Mais, mon cher, votre belle était de cette catégorie de femmes que l'on prend pour son amusement, mais auxquelles il ne faut jamais s'attacher, par la raison qu'elles ne s'attachent jamais à nous, mais seulement à notre argent. Vous n'aviez plus le sou, Olympia vous a quitté... c'est la marche ordinaire... Si elle s'était doutée que l'on vous enverrait si vite des fonds, elle y aurait mis plus de formes, elle se serait donné la peine de vous tromper... et vous aurait conservé avec son Anglais. Ne pensez plus à cela... Pardieu, je veux vous distraire, je vais ce soir dans une charmante réunion... dans ce qui s'appelle à juste titre la bonne société. On fait de la musique, on joue... mais très-sagement, on danse un peu, quelque-

fois on récite des vers... on joue des proverbes... enfin on s'y amuse beaucoup, parce que la maîtresse de la maison est une femme d'esprit qui sait mettre tout le monde à son aise... elle a beaucoup d'amitié pour moi... elle sait m'apprécier et m'a prédit de grands succès. Je puis donc lui présenter un ami, je suis certain qu'il sera bien accueilli. Eh bien ! ce soir je vous mène chez madame Belleval, cela vous va-t-il ?

— Assurément, j'accepte avec grand plaisir...

— En ce cas, dînons ensemble, puis je vous mène chez cette dame.

— Mais ne faudra-t-il pas que j'aille m'habiller pour aller à cette réunion?

— Non, vous êtes fort bien... fort à la mode; ce soir ce n'est pas un bal, c'est une soirée ordinaire, on n'est pas en grande tenue... j'irai comme me voilà.

— Puisque vous me trouvez présentable, je m'en rapporte à vous.

— Alors, allons dîner.

— Volontiers... où irons-nous ?

— Où vous voudrez... avez-vous déjà dîné aux Frères Provençaux ?

— Pas encore.

— C'est une bonne connaissance à faire... vous m'en remercierez.

Tout en se dirigeant vers le Palais-Royal, Anatole dit à son compagnon : — Et cette Herminie... qui donne des leçons de danse et que vous croyez être ma cousine... vous ne m'en parlez pas ?

— Oh ! je n'ai pas oublié cette affaire... soyez tranquille... je prends toujours des renseignements... c'est votre cousine, j'en mettrais ma plume au feu !... elle est un peu malade en ce moment, c'est ce qui m'a em-

pêché de vous mener chez elle... car je crois qu'il sera plus convenable que vous alliez chez elle... Et les autres, les avez-vous vues?

— Quelles autres?

— Les Herminie de Victor et d'Hippolyte.

— Non, pas encore...

— Ils auront bien vu qu'ils s'étaient trompés et que leurs trouvailles n'étaient point de votre parenté.

On est arrivé chez le traiteur, ces messieurs s'installent à une table, et Armand dit à son jeune compagnon : — Commandez le dîner.

— J'aimerais mieux que ce fût vous...

— Non, non, commandez, cela vous formera! D'ailleurs, tout est bon ici, ainsi vous pouvez aller sans crainte... moi, j'aime tout, à la seule condition que tout soit bon.

M. Bouquinard fils avait ses raisons pour laisser Anatole commander le dîner; il savait bien que c'est à celui qui a fait le menu que le garçon présente la carte à payer, et il n'était pas fâché de se faire encore régaler.

— Ah! mon bon ami! s'écrie Armand tout en savourant le potage, je vous ferai voir ce soir une bien jolie personne! une demoiselle charmante qui est toujours aux réunions de madame Belleval et dont presque tous les jeunes gens qui viennent là voudraient bien faire la conquête, d'autant plus qu'outre ses avantages physiques, c'est un parti magnifique!... le père a, dit-on, plus de soixante mille francs de rente! il est veuf et n'a que cet enfant-là, qu'il adore!... La dot sera superbe! les espérances très-brillantes... vous devez comprendre, d'après cela, que les soupirants ne manquent pas!...

— Et vous êtes amoureux de cette demoiselle ?

— Amoureux n'est pas le mot... nous autres gens de lettres, nous ne sommes pas assez niais pour nous laisser subjuguer par une de ces passions qui troublent la tête d'un homme, au point de lui faire négliger sa gloire. Mais mademoiselle Adeline de Barvillier... c'est le nom de cette jeune personne... me plaît beaucoup... comme ce serait un excellent mariage à faire, je serais fort aise de l'épouser. En conséquence, je lui fais la cour... mais sagement, adroitement... et non pas comme ces imbéciles qui croient devoir pousser d'énormes soupirs et faire des yeux très-bêtes en regardant la femme qu'ils veulent séduire... et qui, les trois quarts du temps, n'arrivent qu'à se faire moquer d'eux, surtout lorsqu'ils ont affaire à une personne qui a de l'esprit, et mademoiselle de Barvillier en a; c'est même là-dessus que je compte pour obtenir la préférence. Vous comprenez bien que les personnes spirituelles savent apprécier le talent, le mérite... sont sensibles à la gloire... se sentent portées à aimer un homme qui a quelque réputation !... Que je fasse un roman qui ait un grand succès, une femme sotte ne m'en fera pas compliment, et si on en parle devant elle, elle dira peut-être, comme une maîtresse que j'ai eue... et que j'ai quittée bien vite : « *A quoi sert-il de faire des livres? vous êtes bien bon de vous être donné la peine d'écrire tout cela ?* » Mais mademoiselle Adeline, si elle ne lit pas encore de roman, trouvera malgré cela l'occasion de me dire : « Vous avez fait un livre charmant, à ce que j'ai entendu dire... Ah ! que vous êtes heureux d'avoir le talent d'écrire!... Comme c'est flatteur d'obtenir le suffrage de ses contemporains !... Ah ! quand je lirai des romans, je commen-

cerai par le vôtre ! » Et autres choses de ce genre. Croyez-vous, mon petit, qu'il n'est pas bien doux d'entendre une jolie bouche nous dire cela ?

— Et cette demoiselle vous a dit cela ?

— A peu près... elle m'a dit des choses fort aimables... enfin je vois bien qu'elle m'apprécie... que je ne lui déplais pas ; et je ne brusque pas les choses parce que je veux la laisser s'attacher fortement à moi... Oh ! je ne redoute pas tous ces papillons qui l'entourent !... et au premier grand succès que j'obtiens... je me déclare, et je suis accepté !

— Et le père, vous êtes donc certain de son consentement ?

— Le père est un homme charmant ! Il paraît que M. le baron de Barvillier... c'est un baron, a dit à sa fille : « Je ne te contrarierai jamais pour le choix d'un mari, tu épouseras l'homme qui te plaira, parce que je te connais assez pour être sûr d'avance que tu ne choisiras qu'une personne digne de toi. Quant à la fortune, si celui que tu aimes n'en a pas, tu es assez riche pour partager la tienne avec lui ! » Hein ! mon petit, que dites-vous de ce père-là... il y en a peu comme cela... J'ai vu jadis, au théâtre du Palais-Royal, *Deux Papas très-bien*, mais ils ne valaient pas M. de Barvillier.

— Et c'est mademoiselle sa fille qui vous a fait connaître les intentions de son père ?

— Non, ce n'est pas elle positivement, mais une de ses amies qui s'est écriée devant moi : « Ah ! que cette Adeline est heureuse, son père lui laisse entière liberté !... » Alors j'ai demandé sur quoi, et on m'a conté tout ce que je viens de vous rapporter.

— Alors, moi, si j'étais à votre place, je me décla-

rerais tout de suite à cette demoiselle, et puisque vous lui plaisez, votre mariage se ferait sur-le-champ!...

— Mon bon ami... je ne crois pas avoir besoin de vos conseils, répond Armand d'un air tant soit peu moqueur. Je sais me conduire, rien ne me presse, je suis sans inquiétude; mademoiselle de Barvillier ne m'échappera pas.

— Pardon... je vous disais cela, parce que...

— Parce qu'à ma place vous vous jetteriez bien vite aux pieds de la belle Adeline, en lui disant : « Mademoiselle, je vous adore, acceptez-moi pour mari ou je meurs à vos pieds!... » N'est-ce pas... Eh! eh! mon petit, nous mettons cela quelquefois dans les romans que nous faisons, mais nous dédaignons ces phrases dans la vie usuelle.

Anatole avait envie de répondre : — Alors, vous n'écrivez pas ce que vous pensez. Mais il se tait en réfléchissant que c'est probablement encore l'usage des gens de lettres.

Après avoir fait un excellent dîner, que paye Desforgeray, parce que c'est à lui que le garçon apporte l'addition, ainsi que le Compagnon de la Truffe l'avait prévu, ces messieurs se lèvent, vont au café, font quelques tours du Palais-Royal, puis Armand dit à Anatole : — Voyez donc l'heure à votre montre; moi, j'oublie toujours la mienne.

— Huit heures et demie.

— Nous pouvons nous rendre chez madame Belleval, c'est une soirée sans cérémonie, on n'y va pas tard.

— Où demeure cette dame?

— Rue de Provence, le beau quartier, mon cher. Oh! nous n'allons pas chez des grisettes!

Le jeune homme de lettres prend le bras de son ami, et tout le long du chemin l'entretient des choses aimables que madame Belleval lui a dites sur ses productions; cette conversation amuse peu Anatole, mais quand on nous dit des choses qui nous ennuient, nous avons parfaitement le droit de ne point écouter, et Anatole use probablement de ce droit-là.

On est arrivé à la demeure de madame Belleval, qui habite une belle maison, et qui occupe un fort bel appartement meublé avec élégance, où tout enfin annonce l'aisance et le confortable.

— Vous allez être un peu embarrassé dans ce salon, dit Armand, après avoir fait annoncer au domestique: — M. Armand Bouquinard et M. Anatole Desforgeray. Mais de l'assurance, mon petit; je vous répète que, présenté par moi, vous serez parfaitement reçu.

Anatole qui, à Montpellier, avait l'habitude d'aller dans la bonne société, ne se sent aucunement embarrassé dans le salon où il y a beaucoup de monde. Il salue même avec grâce la maîtresse de la maison, que cela étonne, parce qu'Armand lui avait déjà dit : — Soyez indulgente pour mon jeune ami, il est un peu gauche, mais il arrive de sa province et a besoin de se former à Paris.

Madame Belleval est une grande femme de cinquante ans, très-maigre, passablement laide, mais qui a l'air aimable et fait fort bien les honneurs de chez elle.

— Vous êtes à Paris depuis peu de temps, monsieur? dit-elle à Anatole.

— Oui, madame, depuis un mois seulement.

— Comptez-vous vous y fixer?

— Je ne sais pas encore, madame, mais je compte y rester tant que je m'y plairai.

— Je suis charmée que M. Bouquinard ait pensé à vous amener chez moi; si mes petites réunions vous offrent quelque agrément, vous y serez toujours le bienvenu.

— Madame, votre accueil obligeant augmentera mon désir de rester à Paris.

— Mais il est très-gentil, votre jeune ami! dit madame Belleval en retournant près d'Armand. D'abord sa figure prévient en sa faveur... il est riche, cela préviendra bien plus en sa faveur.

— La fortune ne rend pas toujours aimable.

— Il m'a fort bien répondu, et je ne le trouve pas gauche du tout.

— Vraiment!... vous êtes si indulgente...

— Non, on voit qu'il a de bonnes manières, de l'usage du monde...

— Alors, c'est votre salon qui influe déjà sur lui.

— Mais savez-vous que vous êtes méchant, vous?...

— Moi, oh! par exemple!...

— Au reste, les gens d'esprit le sont toujours un peu.

— Un peu quoi? un peu quoi?... s'écrie un petit monsieur d'un âge mûr, à la figure de fouine, et qui vient se placer brusquement devant la maîtresse du logis.

— Je disais que les gens d'esprit sont toujours un peu méchants, n'êtes-vous pas un peu de cet avis, monsieur Longchamp?

— Pas tout à fait. Les hommes de génie, les véritables talents, les grands esprits ne sont pas méchants du tout; pourquoi le seraient-ils? ils n'ont rien à envier aux autres, puisqu'ils sont mieux partagés, et

c'est presque toujours l'envie qui rend méchant!... mais les petits esprits, les sauterelles de lettres!... oh! ceux-là sont mauvais, moqueurs, sans indulgence!... ils dénigrent surtout leurs confrères, ils ne pardonnent pas les succès, ils critiquent à tort et à travers, en se disant : Abîmons, éreintons, calomnions!... il en restera toujours quelque chose.

Armand tourne le dos au petit monsieur sans lui répondre, et madame Belleval va recevoir de nouveaux arrivants. M. Longchamp regarde le jeune romancier s'éloigner et fait une pirouette sur lui-même en murmurant : — Attrape!... à bon entendeur, salut!...

Cependant Anatole était un peu intimidé dans cette réunion, où il se voyait le point de mire de toutes les dames qui se disaient : — Quel est donc ce jeune homme?... je ne l'ai pas encore vu ici...

— Ni moi.

— Il est gentil, il a une jolie figure...

— Et surtout l'air doux, modeste... ce qui est si rare à présent chez les jeunes gens.

— Celui-ci arrive de Montpellier, c'est Armand Bouquinard qui l'a présenté...

— En voilà un qui ne l'est pas modeste!... il se croit un Voltaire, un Molière!... il est insupportable de prétentions.

— Et comment se nomme le nouveau venu?

— Anatole Desforgeray... j'ai bien retenu le nom que l'on a annoncé...

— Qui ça? de quoi? qui a-t-on annoncé? s'écrie le petit M. Longchamp en tombant tout à coup dans le groupe de dames qui causaient.

— Qu'est-ce que cela vous fait, curieux?... Vous

nous avez fait peur ! vous arrivez toujours comme une bombe dans la conversation !

— Ah ! ah !... madame Jolivet à qui j'ai fait peur !... une dame qui n'a peur de rien ! car je vous l'ai entendu dire à vous-même... un jour que l'on rapportait l'anecdote de cette comtesse ou marquise, dont parle Saint-Simon dans ses Mémoires et qui avait tellement peur du tonnerre que, lorsqu'il tonnait, elle se fourrait sous son lit et faisait mettre tous ses valets dessus en pile, afin que, si la foudre tombait, ils pussent l'en garantir.

— Eh bien, sans doute, je n'ai pas peur du tonnerre... J'aurais plus peur de vous !

— Ah ! ah ! vous me rendez tout fier !... j'enfonce le tonnerre, c'est flatteur, cela !... mais enfin, vous disiez qu'on a annoncé quelqu'un ?...

— Nous parlions de ce jeune homme que M. Armand a amené, et qui est debout là-bas, ne sachant à qui parler dans ce salon où il ne connaît personne ; allez donc à son secours...

— Hum ! je me méfie de quelqu'un amené par le jeune Bouquinard... Pourvu que ce ne soit pas aussi un homme de lettres ! C'est égal, je vais le tâter.

Et M. Longchamp se trouve presque aussitôt devant Anatole, auquel il dit : — Eh bien, voilà une assez jolie réunion... n'est-ce pas, monsieur ?... qu'en pensez-vous ?

— La société me paraît en effet fort bien, monsieur, mais vous conviendrez qu'il me serait difficile d'en dire davantage, puisque je suis dans ce salon pour la première fois... et depuis quelques minutes seulement...

— C'est juste, c'est sagement répondu. Alors vous

n'êtes pas de ces jeunes gens qui jugent tout à première vue... et même ce qu'ils n'ont jamais vu?

— Je n'ai pas ce talent, monsieur.

— Tant mieux pour vous. Conservez-vous ainsi. A votre tenue modeste, je gagerais que vous n'habitez pas Paris.

— Je suis né à Montpellier, et je suis depuis peu de temps à Paris.

— Ah! oui-dà! et que venez-vous y faire?... chercher un emploi... une place... des protecteurs?

— Non, monsieur; grâce au ciel, je puis me passer de tout cela!

— Alors vous avez de la fortune, et vous venez la manger à Paris : c'est l'unique désir des jeunes gens!...

Anatole sourit en répondant : — Est-ce qu'on ne peut pas vivre à Paris sans y dissiper sa fortune?

— Si fait... on le peut... mais, à votre âge... c'est difficile!... Enfin, si vous n'en mangez que la moitié, ce sera encore un beau trait de votre part.

Et faisant sa petite pirouette, M. Longchamp quitte Anatole pour aller dire aux dames qui l'avaient envoyé vers lui : — Je viens de causer avec le jeune nouveau venu.

— Eh bien... qu'en pensez-vous?

— Il m'a répondu assez bien; ce n'est pas un aigle, mais ce n'est pas une oie.

Armand avait exprès abandonné son ami dans le salon, parce qu'il avait été contrarié de ce que madame Belleval ne l'avait pas trouvé gauche et niais... Mais le voyant causer avec le petit monsieur à figure de fouine, il revient vers lui dès que M. Longchamp l'a quitté.

— Eh bien! mon pauvre Anatole, vous venez d'en subir une corvée... une conversation avec ce petit vieux! quel insupportable bavard!...

— Je ne l'ai pas trouvé ennuyeux!...

— Vous êtes le premier, alors! et d'une curiosité! se mêlant de tout, s'informant de tout, écoutant ce qu'on dit, allant ensuite le rapporter tout de travers... Aussi personne ne peut le souffrir!

— Mais dites-moi donc, Armand, je vois ici beaucoup de jeunes personnes qui sont très-bien; quelle est donc celle dont vous m'avez parlé? Montrez-la-moi.

— Adeline de Barvillier... Oh! elle n'est pas arrivée, sans quoi vous n'auriez pu faire autrement que de la remarquer... Mais tenez... voilà du monde qui arrive... justement c'est elle et son père.

Un monsieur qui a les cheveux tout gris, mais les traits encore beaux et l'air fort distingué, entre dans le salon, donnant la main à une jeune personne mise avec autant de goût que d'élégance.

Mademoiselle de Barvillier paraît avoir dix-huit ans; sa taille est moyenne, svelte, gracieuse; ses moindres mouvements sont empreints de cette grâce naturelle qui ne peut ni s'apprendre ni être imitée. Ses cheveux sont châtains et très-abondants, quoique laissant voir un beau front qu'il serait dommage de cacher; Adeline a les yeux bleu foncé, ils sont grands sans être trop ouverts, ce qui leur donne cette douceur et cette finesse que l'on ne trouve guère dans les yeux à fleur de tête; une bouche un peu grande, mais dont le sourire est rempli de charmes, de belles dents, un menton arrondi, des sourcils bien dessinés sans être très-épais; enfin un nez droit, ni trop long ni trop gros; voilà ce qui forme un tout ravissant, sur-

tout lorsqu'à cela se joint l'expression qui anime tout, et sans laquelle la plus belle femme ne serait qu'une statue.

— Eh bien! mon cher, qu'en pensez-vous? demande Armand à Anatole, qui peut à peine répondre tant il est ravi d'admiration, et balbutie enfin :

— Oh! oui, vous aviez raison... vous n'aviez pas flatté son portrait! cette demoiselle est charmante... En effet, il n'y en a pas une seule dans ce salon qui puisse lui être comparée!

— Parbleu! je m'y connais, moi!... je vais aller saluer M. de Barvillier, ensuite j'attaquerai la fille... Hein! mon petit! ceci s'appelle de la tactique... Prenez de mes leçons, ça pourra vous servir quelque jour.

Anatole suit des yeux son ami. Celui-ci, après avoir été saluer M. de Barvillier, cherche des yeux sa charmante fille, qui est déjà assise au milieu de plusieurs jeunes personnes, qui se sont vite emparées d'elle. Le jeune homme de lettres passe et repasse devant les demoiselles, persuadé qu'on le remarquera; mais il n'y paraît pas; alors, ennuyé de ce qu'on ne fait pas attention à lui, il se décide à s'arrêter devant le jeune cercle et à présenter ses hommages à mademoiselle de Barvillier.

Anatole examine tout cela, en se disant : — Armand est bien heureux, on va lui adresser un charmant sourire.

Mais, à son grand étonnement, la ravissante demoiselle salue Armand comme les autres personnes de la société, et rien n'indique que sa présence lui cause la plus petite émotion.

Bien que n'étant pas encore très-fort sur le chapitre

de l'amour, Anatole dit : « C'est singulier!... j'ai vu dans le monde, à Montpellier, des demoiselles qui avaient des préférences pour des jeunes gens... mais quand ceux-ci leur parlaient, il était bien facile de lire dans leurs yeux le plaisir qu'elles éprouvaient.

Madame Belleval organise quelque whist dans une pièce voisine, puis elle revient dire : — Les papas et les mamans font leur partie, il faut maintenant que la jeunesse s'amuse... faisons un peu de musique d'abord, et ensuite on se permettra un petit quadrille. Chacun fera tour à tour danser au piano... Puis, s'approchant d'Anatole, cette dame ajoute : — Etes-vous musicien, monsieur Desforgeray?

— Un peu, madame...

— Touchez-vous du piano!...

— Mais je l'ai appris.

— Etes-vous en état de faire danser, de jouer un quadrille?

— Mais je crois que oui... J'essayerai... s'il est permis de se tromper...

— Oh! on a le droit de se tromper... Plus tard, on vous mettra en réquisition...

— Ah! vous touchez du piano, Desforgeray; je ne vous savais pas ce talent, dit Armand en regardant toujours mademoiselle de Barvillier, qui est alors assez près d'eux; mais celle-ci, au lieu de répondre aux œillades de l'auteur, regarde alors Anatole fort attentivement, et une de ses voisines lui dit :

— C'est un jeune homme que M. Bouquinard a présenté ce soir... Il est gentil, n'est-ce pas?

— Oui... il est très-bien... Et il s'appelle?

— Anatole Desforgeray.

On fait un peu de musique. Un monsieur chante de

ces romances plaintives dont on attend toujours avec impatience le dernier couplet. Mais la séduisante Adeline vient ensuite au piano, et sa voix charmante, le goût qu'elle met dans son chant, font heureusement oublier le monsieur qui l'a précédée. Celui-ci, qui a l'air de croire que le piano n'est là que pour lui, et qu'on doit être enchanté de l'entendre, court s'y replacer dès que mademoiselle de Barvillier l'a quitté. Mais de tous côtés on lui crie : « Un quadrille! un quadrille! » Ce monsieur se croit trop grand musicien pour se rabaisser jusqu'à jouer des contredanses. Il quitte le piano d'un air de très-mauvaise humeur. Une jeune dame le remplace et joue un quadrille ; Anatole aurait bien envie de danser avec la jolie Adeline, mais il pense que son ami doit déjà l'avoir invitée. En effet Armand s'y est pris d'avance, il est le cavalier de cette demoiselle, et Anatole, qui n'ose pas l'inviter pour la contredanse suivante, se met au piano, et parvient à jouer un quadrille sans faire trop de fautes. Mais il est rouge comme une cerise. La maîtresse de la maison vient le remercier de sa complaisance, et ce qui le transporte de joie, c'est que mademoiselle de Barvillier s'approche aussi du piano, et lui dit avec une grâce charmante : — Monsieur, nous vous remercions beaucoup de votre complaisance, vous faites très-bien danser!...

Anatole veut répondre quelque chose, mais il se sent si troublé, qu'il ne peut que balbutier : — Vous êtes bien bonne, mademoiselle.

Pendant le restant de la soirée les regards d'Anatole rencontrent assez souvent ceux de la charmante Adeline; il lui semble qu'elle regarde beaucoup plus de son côté que de celui où se tient Armand.

On se livre encore à quelques polkas, mais Anatole n'ose pas danser, car il se dit en lui-même : « Quelle différence d'ici avec le bal de l'Opéra!... Là, j'ai été hardi tout de suite! j'ai galopé comme si je n'avais fait que cela!... et ici... il me semble que je n'oserais jamais faire le plus petit pas.

Mais, les parties de jeu étant achevées, les papas et les mamans reviennent dans le premier salon, et bientôt on songe à faire retraite.

— Allons! ma chère Adeline, dit M. de Barvillier, dis adieu à madame Belleval et partons. Tu sais que je veux bien que tu danses souvent, mais à condition que tu ne veilleras pas tard.

La jolie demoiselle s'empresse d'obéir à son père; elle court embrasser madame Belleval, puis fait un gracieux salut à la société; et en passant près d'Anatole lui adresse un sourire aimable, en lui disant : — Bonsoir, monsieur!

Anatole est ravi; Armand, qui n'a pas eu un salut particulier, fait une moue longue, et s'approchant de son jeune ami, lui dit : — Mademoiselle de Barvillier vous a parlé en sortant... qu'est-ce qu'elle vous a dit?

— Mais elle m'a dit : « Bonsoir, monsieur... » voilà tout!...

— A propos de quoi vous a-t-elle dit : « Bonsoir, monsieur?... » à vous qu'elle voit ce soir pour la première fois?

— En vérité je l'ignore... mais je trouve cette demoiselle bien aimable...

— Ah! j'y suis! vous les avez fait danser... et les demoiselles, pourvu qu'on les fasse danser!... on leur est très-précieux... on les remplace au piano... Partons-nous?

— Quand vous voudrez.

Au moment de partir, Anatole va de nouveau saluer la maîtresse de la maison, bien qu'il soit du bon ton, à Paris, de s'en aller sans rien dire.

Madame Belleval ne manque pas de lui répéter : — Vous connaissez maintenant nos petites soirées du samedi, quand vous voudrez être des nôtres vous nous ferez toujours grand plaisir.

— Mais venez donc, mon cher, venez donc!... crie Armand qui est déjà sur le carré... que diable faites-vous donc?...

— Je disais adieu à madame Belleval.

— Mais on ne dit jamais adieu... Fi donc! c'est mauvais genre... Vous avez l'air d'un épicier qui vient de faire des crêpes en famille!... et qui, en partant, ne manque pas de dire bonsoir à tout le monde, et même à la cuisinière!...

XXVII

BOUDINET REVIENT SUR L'EAU.

Anatole s'est endormi en songeant à mademoiselle de Barvillier; il rêve d'elle toute la nuit, il y pense encore en s'éveillant, et l'image de la perfide Olympia est déjà entièrement effacée de son souvenir ; d'autant plus que ces amours basées sur le plaisir n'ont jamais de bien profondes racines.

Cependant, tout en faisant sa toilette, le jeune homme se dit : — Il ne faut pas que je pense si souvent à cette demoiselle, car je pourrais en devenir amoureux, et ce serait une faute... d'abord cela ne m'avancerait à rien, puisqu'elle a du penchant pour Armand Bouquinard, ensuite celui-ci l'aime... ou du moins compte l'épouser; il m'a confié ses projets, ses espérances... ce serait donc trahir la confiance qu'il m'a témoignée que de faire aussi la cour à la charmante Adeline... et on ne doit jamais aller sur les brisées d'un de ses amis. Je ne sais pas si cela se fait à Paris, mais c'est très-mal et je ne le ferai pas.

Quelques jours se passent; Anatole, qui est en fonds, peut courir les spectacles, les concerts, se procurer enfin toutes les distractions qui le tentent... Mais ce qui le tentait bien davantage, ce serait de revoir la séduisante Adeline de Barvillier à laquelle il songe toujours, en se promettant de n'y plus penser.

Un matin, une visite lui arrive : C'est Boudinet, le seul des quatre Compagnons de la Truffe qui ne lui ait point emprunté d'argent. Le gros jeune homme serre avec force la main d'Anatole en lui disant : — Me voilà, cher ami, il y a un siècle que vous ne m'avez vu, ne croyez pas que pour cela je vous ai oublié... oh! jamais! avec moi les amis... sont des amis, je leur suis tout dévoué... Mais quand on est lancé dans les affaires on n'est pas toujours maître de son temps, et ma foi, comme je suis sur la route de la fortune, je ne veux pas rester à moitié chemin!...

— Vous avez bien raison, je commence à connaître le prix de l'argent et à m'apercevoir que l'on fait triste figure lorsqu'on n'en a pas.

— N'est-ce pas? vous partagez mon opinion, vous

comprenez que c'est la bonne... Vous ne m'en voulez pas, mon petit, si je ne suis pas venu vous voir depuis notre charmante journée... terminée par un souper, qui, par parenthèse, n'a pas fini aussi agréablement pour moi... Ah! mauvais sujet! vous aviez fait une jolie conquête, vous, la piquante Olympia!... Victor avait emmené la romanesque Nanna! Armand disparut avec la camargo, et moi on m'avait laissé la Polonaise Pauleska, déguisée en sauvage... qui ressemblait parfaitement à un manche à balai surmonté d'un plumeau. Mais enfin, entre amis, ces choses-là se font. Parlons d'affaires sérieuses : si je ne vous ai pas vu, cela ne m'empêchait pas de m'occuper de vous; plusieurs fois je me suis dit : Anatole Desforgeray a une jolie fortune, d'après ce qu'il nous a dit : douze mille francs de rente...

— Oh! non, je les aurai peut-être plus tard, mais je n'en ai que sept encore...

— N'importe... c'est gentil, mais ce n'est pas assez pour faire ce qui s'appelle une brillante figure à Paris. Il faut que je l'enrichisse... que je le mette de moitié dans mes opérations... Hein? que pensez-vous de cette idée... cela vous sourit-il?

— Je vous remercie... je ne m'oppose pas à ce que vous m'enrichissiez... mais de quelle manière?

— Je viens de vous le dire, en vous mettant de moitié dans mes opérations.

— Quelles opérations?

— De Bourse, mon cher, des spéculations sur les effets publics, sur les actions de chemins de fer...

— Mais je ne connais rien à tout cela, moi...

— Je le sais... j'en suis même convaincu, c'est justement pour cela que, ne pouvant pas agir tout seul,

il vous faut un associé... quelqu'un de fin, de rompu dans cette partie, et, sans me flatter, je ne connais personne en ce genre qui puisse l'emporter sur moi.

— Je n'en doute pas!

— Alors vous m'acceptez pour associé?

— Si c'est pour gagner de l'argent d'une façon légale, je le veux bien.

— Pardieu, mon cher, je ne vous propose pas de faire de la fausse monnaie!... nous ferons des opérations de Bourse comme tout le monde en fait! Après cela je ne puis pas vous promettre que nous gagnerons toujours... ce serait trop beau! mais pourvu que les bénéfices dépassent les pertes, c'est le principal, n'est-ce pas?

— Sans doute... Est-ce qu'il faut avancer de l'argent?

— Quelquefois... pas toujours, quand on est connu de son agent de change et qu'il a confiance en vous, on fait des opérations... à terme, sans fournir de couvertures....

— Des couvertures, à terme... je vous avouerai que je ne comprends pas un mot à tout ce que vous me dites!

— Vous vous y ferez. Etes-vous en fonds en ce moment?...

— Je viens de recevoir cinq mille francs de chez moi, car je n'avais plus le sou; mais je garde cette somme pour vivre ici et m'y amuser...

— Ah! diable... c'est peu... si vous aviez seulement une quinzaine de mille francs de fonds roulant, nous pourrions faire des petits reports...

— Des petits reports... je ne connais pas encore cela... ce sont des parties de plaisirs que nous ferons?

— Ah ! ah ! qu'il est enfant ! il ne connaît rien... Votre grand'maman a négligé de vous apprendre les choses essentielles... N'importe, je vous formerai, moi... il faudra écrire chez vous, et demander une quinzaine de mille francs pour en gagner soixante.

— Je n'oserai jamais... je viens d'en demander... et puis ma bonne maman ne me les enverrait pas... elle me répondrait : tu n'as pas besoin de faire des affaires, ce n'est pas pour cela que je t'ai envoyé à Paris.

Boudinet fait la grimace, puis reprend : — Vous n'êtes pas encore majeur... mais quand un jeune homme dans votre position veut de l'argent, il en trouve toujours... les prêteurs ne manquent point.

— Oh ! je ne veux jamais emprunter d'argent... c'est encore une chose que j'ai jurée à bonne maman.

— Oui, quand vous aviez sept ans peut-être !

— Non pas, mais avant de partir pour Paris...

— On jure tant de choses... cela n'engage à rien du tout de jurer.

— Vous plaisantez assurément... ne pas tenir ce qu'on a promis !... mais alors on manquerait à sa parole... Oh ! je ne ferai jamais de ces choses-là.

Nouvelle grimace de Boudinet, qui se dit à lui-même : — Est-il arriéré, ce petit bonhomme !

Puis le faiseur d'affaires se lève, fait une demi-pirouette sur lui-même et s'écrie : — Mon petit, prenez votre chapeau et venez avec moi.

— Où voulez-vous me conduire...

— Chez mon agent de change.

— Pour quoi faire ?

— Pour qu'il vous connaisse... qu'il sache que vous êtes mon associé, et prenne note de votre signature.

— C'est nécessaire ?

— C'est très-nécessaire.

Anatole sort avec Boudinet, qui le mène chez son agent de change, auquel il le présente en disant : — Je vous amène un nouveau client, M. Analole Desforgeray, de Montpellier... Prenez des informations, et vous saurez que les Desforgeray de Montpellier... jouissent d'une belle fortune et d'une excellente réputation... mon ami sera de moitié dans les opérations que je ferai... à moins qu'il ne les fasse seul... Anatole, cher ami, vous voyez que j'ai confiance en vous... maintenant montrez votre signature à monsieur, pour qu'il la reconnaisse... Tenez, écrivez à monsieur qu'il vous achète dix actions des chemins de fer des Ardennes pour fin courant... C'est une misère, mais cela vous mettra un peu au courant des affaires.

Anatole écrit ce que Boudinet lui dicte. Puis on sort de chez l'agent de change. Le jeune Desforgeray est un peu inquiet, il dit à son compagnon : — Je viens d'écrire pour que l'on achète dix chemins de fer des Ardennes... je ne sais pas seulement ce que cela coûte.

— Quatre cent vingt-cinq francs aujourd'hui.

— Ah ! mon Dieu... mais c'est plus de quatre mille francs à payer !

— Vous avez acheté fin courant... les chemins monteront infailliblement... Alors comme nous aurons acheté moins cher, c'est la différence qu'on aura au contraire à nous payer...

— Mais au lieu de monter, s'ils descendent ?

— Ah ! alors... c'est nous qui payerons la différence... mais ce sera peu de chose... et du reste je suis si sûr qu'ils monteront que je regrette de ne point

en avoir fait acheter davantage. Adieu, mon petit, je vais à la Bourse... si nous montons beaucoup, je ferai vendre. Au revoir...

M. Boudinet serre de nouveau la main d'Anatole et s'éloigne. Le jeune Desforgeray se demande s'il n'a pas fait une sottise en suivant les conseils de son ami le faiseur d'affaires, mais bientôt le souvenir de mademoiselle de Barvillier lui fait oublier l'opération de Bourse qu'il vient de faire.

Un samedi s'est passé. Anatole aurait bien voulu aller chez madame Belleval, mais il n'a pas revu Armand, et il n'ose pas encore se présenter seul, quoique cette dame l'ait personnellement engagé... Cependant le samedi suivant est arrivé; cette fois, Anatole ne veut pas être plus longtemps sans retourner dans cette société où il s'est beaucoup plu. Dans la matinée, il se rend chez le jeune romancier, afin de savoir si celui-ci est dans l'intention de se rendre le soir chez madame Belleval.

XXVIII

SCÈNE DE LIBRAIRIE.

Le jeune Bouquinard occupe toujours le même logement, mais maintenant il y est seul, les amis se sont séparés; rien ne dure longtemps en ce monde, rien n'est stable, surtout dans le plan de vie formé par des jeunes gens.

Anatole trouve Armand en train de travailler; ce dernier le reçoit même assez froidement et murmure :
— Tiens ! c'est vous… qu'est-ce qui vous amène ?…

— Mais… le désir de vous voir d'abord… je ne vous ai pas aperçu depuis que vous m'avez mené rue de Provence…

— Ah ! dame, je travaille, moi, mon cher, je ne passe point mon temps à flâner… Quand on veut se faire une réputation, il faut piocher…

— Si ma visite vous dérange, je me retire…

— Non, non… mon chapitre est fini… je puis me reposer un peu…

— Vous êtes seul… Et ces messieurs qui logeaient avec vous?

— Oh ! je les ai priés de filer chacun de leur côté… merci, j'en avais assez !… j'ai reconnu que pour travailler il fallait demeurer seul… je m'en trouve très-bien…

— Et où sont-ils allés…

— Je crois que le bel Hippolyte est allé demeurer chez une de ses anciennes maîtresses. Quant à Victor, s'il n'est pas en prison, il doit être aux Batignolles.

— En prison !… et pourquoi serait-il en prison ?

— Mais parbleu ! pour dettes !… Tant va la cruche à l'eau…

— Ah ! ce pauvre garçon ! Est-ce qu'il doit beaucoup ?

— Je n'en sais rien, je crois qu'il ne le sait pas au juste lui-même… comme je ne suis pas en position de payer pour lui, je ne vois pas pourquoi je m'informerais de cela. Est-ce que vous venez m'engager à dîner ?…

— Je le veux bien… ce sera avec grand plaisir, si vous êtes libre…

— On est toujours libre pour dîner... nous retournerons aux Frères-Provençaux...

— Et puis le soir, comme c'est samedi, nous irons chez madame Belleval, n'est-ce pas?...

— Ah! ce soir... je n'avais pas trop l'intention d'y aller... il ne faut pas se prodiguer!... J'y suis allé encore samedi dernier...

— Quoi! vous y avez été sans moi?... Ah! ce n'est pas gentil, cela!...

— Ah! ah! mais il est charmant!... il est délicieux!... Savez-vous, mon petit, que je vous trouve délicieux!... Est-ce que vous pensez que je ne pourrai plus aller chez cette dame sans vous avoir à mon bras?...

— Je ne dis pas cela, mais comme nous y avons déjà été ensemble... je croyais que nous y retournerions aussi ensemble...

— Vous avez donc bien envie de retourner chez madame Belleval?... il paraît que vous vous y êtes beaucoup amusé...

— J'ai trouvé la société fort agréable, c'est vrai; mais si j'avais un si grand désir de retourner dans cette maison, j'aurais pu y aller samedi dernier sans vous, car cette dame a eu la bonté de m'engager à venir à ses soirées.

Armand ne répond rien, il a l'air de ne plus écouter Anatole, et celui-ci, malgré sa bonhomie, se dit en lui-même : — Il me demande de l'emmener dîner avec moi, et ensuite il a l'air de ne point se soucier de m'emmener avec lui, ce n'est pas juste!...

Une visite vient changer les dispositions des jeunes gens. M. Bouquinard père entre tout à coup chez son fils; celui-ci en voyant entrer son père fait un mouve-

ment de surprise, puis sa physionomie exprime cette méfiance de quelqu'un qui se dit : — Tenons-nous sur nos gardes, mon père vient me voir, ce n'est pas naturel... cela ne lui arrive jamais... que peut-il me vouloir?

M. Bouquinard a l'air d'être d'une humeur charmante, il dit bonjour à son fils, puis tend la main au jeune Desforgeray en lui disant : — Ah ! vous venez voir mon fils, c'est très-bien, cela, jeune homme, mais vous n'êtes pas revenu chez moi, et c'est mal ; vous savez que je me suis mis à votre disposition, si vous aviez quelque affaire épineuse à terminer... quelque emprunt à faire... car, enfin, les jeunes gens ont toujours besoin d'argent, je sais bien que vous êtes riche, mais quelquefois les grands parents ne se pressent pas d'envoyer ce qu'on leur demande... Alors si vous étiez pressé d'avoir des fonds... je vous le répète, je me ferais un plaisir de vous obliger... à un taux très-modéré...

— Je vous remercie mille fois, monsieur, mais je ne pense pas avoir recours à votre obligeance pour ce motif.

— Mon cher père, dit Armand, puis-je savoir ce qui me procure le plaisir de votre visite, plaisir qui me surprend autant qu'il me flatte ?.. D'abord asseyez-vous donc, j'ai juste encore une chaise à vous offrir ; vous voyez que votre fils ne se ruine pas en meubles.

— Eh ! mon Dieu, tu as raison ! trois chaises chez un jeune homme, c'est bien assez !... A ton âge, moi, je n'en avais que deux... du reste, tu es fort bien ici...

— Vous êtes trop bon !

— Tu as un jour superbe !

— Oh ! ce n'est pas le jour qui me manque ! d'au-

tant plus que, n'ayant pas de rideaux, rien ne le gêne pour entrer ici.

— Des rideaux! est-ce qu'un garçon a des rideaux?...

— Je vous remercie... tout à l'heure, vous trouverez peut-être que j'ai trop de deux matelas à mon lit; mais rassurez-vous, l'un est en paille et l'autre en crin.

— Tu as raison... c'est bien plus sain de coucher sur du crin...

— Laissons ces détails oiseux, nous disons que vous êtes venu pour.....?

— Pour te voir tout simplement!... Je passais, je me suis dit: ce doit être dans cette maison que loge Armand. Et je suis monté à tout hasard!...

— Vous ne vous figurez pas combien je suis sensible à votre politesse!...

Et Armand ajoute en lui-même: — Il prend des détours... mais il faudra bien qu'il arrive!...

M. Bouquinard s'approche de la table qui sert de bureau à son fils, et, regardant le gros cahier qui est dessus, reprend d'un air indifférent: — Tu travailles?

— Oui, cher père, votre fils pioche comme un nègre.

— C'est très-bien... c'est comme cela qu'on arrive... Que fais-tu là?

— Mais, un roman, pardieu!

— Es-tu avancé?

— Oui, Dieu merci, je tiens le quatrième volume, qui sera le dernier.

— Ma foi, puisque tu travailles tant... j'ai presque envie de t'en récompenser en t'achetant ton second roman!...

Armand se pince les lèvres en se disant : — Eh ! allons donc, nous y voilà... Puis il s'écrie d'un air aussi surpris que flatté : — Quoi ! mon père, vous vous risqueriez à m'acheter mon second roman !... vous vous exposeriez encore à perdre de l'argent avec votre fils ! D'honneur ! vous m'étonnez !...

— Oui... j'ai réfléchi que je devais t'encourager... Tiens, si tu veux, nous allons terminer cette affaire-là tout de suite.., j'ai sur moi des marchés tout faits sur papier timbré, il n'y a que les noms, les titres à remplir... Je vais te compter cent francs... je crois les avoir sur moi !...

M. Bouquinard se dispose déjà à fouiller dans sa poche... Armand lui arrête le bras, en lui disant d'un air railleur : — Cent francs !... ah ! vous n'y pensez pas... vous n'achèteriez pas mon second roman, s'il ne valait que cent francs...

— Hum !.. au fait c'est ton second roman... Eh bien ! je te donnerai deux cents francs... j'espère que tu es content, cette fois !

— Ce dont je suis content en ce moment, cher père, c'est de savoir que mon premier roman a du succès... beaucoup de succès même !... je n'en puis douter d'après la démarche que vous faites en ce moment près de moi...

M. Bouquinard fait un peu la moue en répondant : — La démarche !... parce que je veux t'encourager, tu te figures déjà que tu es un Walter Scott !...

— Vous ne vouliez guère m'encourager pour mon premier roman !... vous n'en vouliez pas... il a fallu me mettre presque à vos pieds pour vous le faire prendre, même à vil prix !...

— On a toujours peur d'un premier ouvrage... Après

cela je ne te dis pas que ton roman d'*Adolphine* soit mauvais..... non..... on trouve que c'est gentil..... un peu long, un peu froid..... des phrases trop ampoulées.

— Assez... assez... si je vous laisse aller, tout à l'heure il sera exécrable!... et c'est pour cela que vous voulez m'acheter mon second!...

— Ah! mon Dieu, que les enfants sont ingrats!... on veut leur être agréable! voilà comme ils vous en tiennent compte! Et comment s'appelle ton second roman?

— Un titre ravissant!... *Les Enfants du laboureur.*

— Hum! oui... ce n'est pas mauvais...

— Est-ce que vous aimeriez mieux : *Les Compagnons de l'acide prussique?*

— Voyons, à cause du titre, je mettrai deux cent cinquante francs...

— Ce n'est pas assez ; songez donc qu'il y a quatre volumes...

— Pardieu, *Adolphine* avait aussi quatre volumes...

— Ah! ne me rappelez pas ce triste marché!... vous renouvelez mes regrets.

— Finissons-en... Tiens, je vais te compter trois cents francs en or, je crois que je les ai sur moi... Ah! j'espère que c'est joli, cela!...

Et M. Bouquinard, sortant une grosse bourse de sa poche, se met à compter des pièces d'or sur la table sans écouter son fils, qui lui dit : — Non, cher père... ce n'est pas assez... vous n'aurez pas mes *Enfants du laboureur* à ce prix-là...

Mais M. Bouquinard espère que la vue de l'or tentera son fils et le décidera à accepter le marché. Il lui montre les napoléons en lui disant : — Tiens...

regarde donc... en voilà des jaunets !... c'est une jolie somme, cela !...

Mais Armand demeure insensible et se borne à répéter : — Ce n'est pas assez pour mon second roman, après avoir eu un grand succès avec le premier.

M. Bouquinard frappe du pied avec impatience et se promène dans la chambre en s'écriant : — Eh bien, combien en veux-tu donc de ton roman ?... Voyons, Harpagon... être intéressé... combien de millions en veux-tu ?... Dis-le, qu'on sache quelles prétentions tu élèves ?

Armand se met à rire en répondant : — Ah ! mon père qui m'appelle Harpagon !... ah ! elle est bonne celle-là ?... ah ! comme on ne se connaît pas !...

— As-tu fini ? veux-tu me répondre ? combien veux-tu de ton roman ?

— Tenez, mon cher père, je ne suis pas aussi Arabe que vous voulez bien le dire... je ne vous en demanderai qu'un prix bien doux... bien minime... D'abord je tiens à ce que vous fassiez de bonnes affaires avec moi...

— Ah ! que tu m'impatientes !... ton prix ?

— Certainement, si je vous demandais ce qu'il vaut, ce serait un prix élevé... très-élevé même... mais je suis encore un nouvel auteur... qui débute bien pourtant.

— Ton prix ! pour Dieu ! ton prix ou je m'en vais !... et je ne reviendrai pas...

— Cinq cents francs comptant, parce que c'est vous.

M. Bouquinard frappe dans ses mains en s'écriant : — Cinq cents francs ! un second ouvrage cinq cents francs... y penses-tu !...

— J'y pense très-bien... quatre volumes !

— Oui, des volumes dans lesquels il n'y a rien !

— Cela vous coûte moins cher d'impression ; d'ailleurs les cabinets de lecture les préfèrent comme cela.

— Jamais on n'a donné cinq cents francs du second roman d'un jeune homme !...

— Ce jeune homme est votre fils... vous devez en être fier.

— Gredin, va !... je te donne quatre cents francs...

— Je vous ai dit mon prix... je ne surfais pas... je ne suis point un marchand d'habits...

— Quel amour de l'argent !... fi ! c'est indigne !...

— Je vous conseille de me dire cela, cher père, vous ne l'aimez pas, l'argent, vous !

— Mais, moi, je l'aime pour le faire rapporter, tandis que toi, c'est différent !... Enfin ! puisqu'il le faut... Ah ! monsieur Desforgeray, vous êtes témoin des sacrifices que je m'impose pour l'aider à se faire un nom... Tiens, voilà deux marchés tout préparés, remplis-en un, moi je remplirai l'autre. Mets les noms... le titre de ton ouvrage, et la somme que tu reçois pour cette vente.

En disant cela, M. Bouquinard remettait dans sa poche les pièces d'or qu'il avait étalées sur la table.

Armand, qui le regarde faire, s'écrie : — Qu'est-ce que vous faites donc ?... vous rempochez... vous savez bien pourtant que je ne vends qu'au comptant.

— Oui, oui, je le sais... encore une condition horriblement dure... jadis je payais un roman en un effet à un an de date.

— C'était gentil pour l'auteur...

— Où était le mal ? il l'escomptait.

— C'est juste, en perdant le quart de la somme dessus...

— As-tu rempli ce traité ?

— Oui, il n'y a plus qu'à signer...

— J'ai signé celui-ci, signe le tien...

— Minute ! et mes cinq cents francs...

— Je crois que ce drôle se méfie de son père !

— Non, mais je vous l'ai entendu dire souvent à vous-même... les clauses d'un traité doivent être exécutées rigoureusement.

M. Bouquinard sort cette fois son portefeuille de sa poche, il en tire un billet de cinq cents francs qu'il donne à son fils en lui disant : — Tiens... es-tu satisfait enfin ?

— Parfaitement! aussi, voyez... je signe les deux traités aveuglément.

— C'est bien. Tes trois premiers volumes sont faits, peux-tu me les donner ?

— Certainement... je les ai relus... Tenez... les voici.

— Quand me donneras-tu le quatrième ?

— Dans une douzaine de jours.

— Oh ! c'est bon, ne te presse pas, soigne ton dernier volume, soigne surtout ton dénoûment, c'est presque toujours par là que les romanciers pèchent !

— Il y va de ma réputation ! je soignerai tout.

— Adieu, porte-toi bien... Monsieur Desforgeray, je vous souhaite le bonjour.

M. Bouquinard s'éloigne avec les manuscrits sous son bras. Armand marche fièrement dans sa chambre, en disant : — J'ai un succès... un grand succès avec *Adolphine !* sans cela mon père ne serait pas venu m'acheter mon second roman avant même qu'il ne soit fini tout à fait !

— Je vous félicite, dit Anatole, en tendant la main à Armand, j'en suis bien content pour vous.

Le jeune homme de lettres serre deux doigts à Anatole avec un air important, en reprenant : — Cela va joliment me poser dans le monde... Vous concevez, mon petit, que je ne crains pas maintenant que la charmante Adeline de Barvillier en choisisse un autre que moi.

— Oh! assurément! répond Anatole en étouffant un soupir. Et irez-vous ce soir?

— Oui... oh! je suis bien aise que l'on connaisse mes succès... on doit en parler dans le monde déjà... J'irai vous prendre chez vous à six heures... puis après dîner, nous irons chez madame Belleval.

Anatole va partir lorsqu'on ouvre brusquement la porte : un gros papa, jeune encore et de bonne mine, entre, salue et dit à Armand : — Bonjour, monsieur Bouquinard... je pense que vous me connaissez... je suis Bidot, libraire-éditeur...

— Oui, monsieur, oui, j'ai eu le plaisir de vous voir quelquefois...

— Vous venez de faire un roman en quatre volumes? *Adolphine*, on dit que c'est fort gentil; moi, je ne l'ai pas lu... mais vous en faites sans doute un autre?

— Oui, monsieur.

— En quatre volumes également?

— En quatre volumes aussi.

— Eh bien! si vous voulez, je vous l'achète. Je vous offre douze cents francs; si cela vous va, nous allons faire tout de suite un bout de traité. Je vous compterai six cents francs tout de suite, et le reste quand vous me livrerez le roman.

Armand pâlit, il est suffoqué; cependant il tâche de se remettre, en répondant au libraire : — Mon

sieur, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, il est bien probable que j'aurais fait affaire avec vous ; mais mon père sort d'ici, et je lui ai vendu mon nouveau roman... il a même emporté les trois premiers volumes.

— Ah ! du moment qu'il est vendu, n'en parlons plus, c'est une affaire manquée, ce sera pour une autre. Je tâcherai d'arriver plus tôt. Messieurs, je vous souhaite bien le bonjour, au plaisir de vous revoir.

Quand M. Bidot est parti, Armand se frappe le front en s'écriant : — Eh bien ! mon père m'a-t-il mis dedans ?... Ah ! quel renard ! décidément je ne suis pas encore de force à lutter avec lui.

XXIX

PREMIÈRE HERMINIE.

En sortant de chez l'homme de lettres pour retourner chez lui, Anatole ne peut s'empêcher de réfléchir à la scène qui vient de se passer sous ses yeux Il ne comprend pas ce père qui veut gagner de l'argent sur son fils, et ce fils qui se doutait bien que son père voulait faire une bonne affaire à ses dépens. Tout cela ne lui donne pas une idée bien favorable de la manière dont les sentiments de la famille sont respectés et ressentis à Paris.

Le jeune Desforgeray venait de rentrer chez lui,

lorsqu'il entend sonner à sa porte sur laquelle il laissait toujours la clef; puis, presque aussitôt, cette porte s'ouvre, et Victor paraît, donnant le bras à une jeune femme ou fille, d'une tournure assez équivoque, et dont la mise présente un mélange bizarre d'effets anciens et nouveaux.

Sa robe de laine est fort modeste, ainsi que le col qui se rabat par-dessus; en revanche, elle a un petit châle algérien tout neuf; son chapeau est à la mode et tout frais; quant à sa chaussure, elle laisse beaucoup à désirer, et pour une piqueuse de bottines on pourrait lui reprocher de ne point avoir assez soin des siennes.

Cette demoiselle a un de ces minois chiffonnés qui ne sont ni bien ni mal; mais on voit qu'elle affecte de tenir ses yeux baissés et de se donner un air candide et ingénu, ce qui la rend gauche et très-embarrassée dans ses mouvements. Elle entre en donnant la main à Victor, qui a plus que jamais son air blagueur. Il s'écrie, en entrant : — Nous voilà, mon cher Anatole, nous voilà !... je vous l'amène, cette pauvre petite Herminie... j'ai eu bien de la peine à la décider à m'accompagner et à venir chez vous... Ah! c'est que c'est une jeune personne qui ne plaisante pas sur l'article des mœurs et de la sagesse!... J'avais beau lui dire : C'est chez votre cousin que je prétends vous conduire!... elle croyait que je me moquais d'elle, que je lui tendais un traquenard... Il a fallu que je me fâche et que je lui dise : Vive Dieu, mademoiselle, pour qui me prenez-vous! Enfin aujourd'hui la voilà, elle a consenti à venir avec moi... voir son cousin... car elle est votre cousine, je n'en saurais douter...

Avancez, jeune Herminie, et saluez votre cousin ; vous voyez que c'est un fort joli garçon et qu'il n'a pas l'air de vouloir vous manger.

La demoiselle fait une révérence étudiée à la troisième position : Anatole, qui est presque aussi ambarrassé pour la recevoir, qu'elle paraît l'être pour se présenter, lui offre un fauteuil devant le feu, en lui disant : — Donnez-vous la peine de vous asseoir, mademoiselle...

Celle-ci s'empresse alors de lui dire, tout d'une haleine, et comme un enfant qui récite sa leçon, et se dépêche de peur de se tromper : — Mon cousin, je suis bien heureuse qu'un hasard fortuné ait permis que je retrouve une famille qui m'a toujours été bien chère... et dont les malheurs de ma mère m'avaient si longtemps séparée... Croyez que je ferai mon possible pour reconnaître la bonté do cette famille qui m'ouvre ses bras... qui m'ouvre ses bras... ses bras...

Ici, la mémoire faisant défaut, la piqueuse de bottines cherche des yeux son introducteur comme pour le prier de la souffler. Victor, qui se tient debout derrière la chaise d'Anatole, afin que celui-ci ne puisse le voir, faisait depuis un moment signe à cette demoiselle de ne point aller si vite, et en la voyant manquer de mémoire, il murmure entre ses dents : Fichue bête !... mais pour empêcher la jeune fille de dire des bêtises, il s'empresse de s'écrier : — Assez, mon enfant, assez !... Votre cousin ne doute pas de votre reconnaissance !...

— Comment, assez ? répond mademoiselle Herminie. Mais vous m'en avez appris bien plus long que ça... c'est que ça ne me revient pas...

— On vous dit que votre cousin vous dispense de plus longs discours !... s'écrie Victor en faisant des yeux furibonds à la jeune fille, qui se tait tout en marronnant : C'était pas la peine alors que je me donne tant de mal à apprendre un grand discours par cœur.

Victor s'est hâté d'aller se placer devant sa protégée et de dire à Anatole :

— Excusez-la, elle est très-timide, elle ne voulait pas venir ici, parce qu'elle me disait sans cesse : Je ne saurais pas parler à mon cousin... Alors, pour lui faire plaisir, je lui avais arrangé d'avance une petite phrase d'introduction... voilà ce qu'elle veut dire... ; du reste elle est bien gentille, n'est-ce pas ?...

— Oui... elle n'est pas mal... mais laissez-moi l'interroger... J'aime mieux qu'elle me parle d'elle-même que de me réciter ce que vous lui avez appris...

— Faites, mon cher, faites !

Et le grand Victor passe contre Herminie, à laquelle il dit tout bas : — Attention ! garde à nous. Puis il va se replacer derrière Anatole. Celui-ci considère quelques instants sa prétendue cousine, qui est rouge comme une cerise, et semble dans tous ses états.

Le jeune homme lui dit d'un ton bien doux :

— Mademoiselle, y a-il longtemps que vous avez perdu votre pauvre mère ?

— Quinze ans, mon cousin, répond vivement la piqueuse de bottines, qui regarde ensuite Victor d'un air qui veut dire : — Je ne me suis pas trompée, cette fois !...

— Quinze ans, reprend Victor, n'est-ce pas justement l'époque à laquelle madame votre bonne maman a cessé de recevoir des nouvelles de la cousine Angélina ?

— Comment! de quoi ?... vous ne m'avez rien enseigné sur tout ça ! s'écrie la demoiselle d'un air interdit.

Le grand jeune homme lui fait signe de se taire en disant : — Ma chère enfant, en ce moment ce n'est point à vous que je m'adresse, c'est à vot e cousin.

— Oui, en effet, dit Anatole, c'est à cette époque que ma grand'mère ne reçut plus de réponse à ses lettres. Et votre mère se nommait Angélina, mademoiselle ?

— Angélina Desforgeray, née à Montpellier, et ici elle se faisait appeler : Madame Clémandon.

Ces mots sont suivis d'un nouveau regard sur Victor, qui incline la tête pour marquer que c'est très-bien, puis se penche vers Anatole en lui disant : — Il me semble que vous ne pouvez plus conserver aucun doute, et que c'est bien là cette petite cousine que vous cherchiez. Je crois que vous pouvez en toute confiance lui compter les cent soixante-dix mille francs qui lui reviennent !

— Est-ce que vous croyez que j'ai cette somme dans ma poche ? répond Anatole en souriant.

— Non, mais vous écrirez qu'on vous les envoie sur-le-champ... Cette jeune fille a été depuis son enfance dans la misère, il ne serait pas juste de l'y laisser plus longtemps.

— Permettez que je lui adresse d'autres questions!...

— Il me semble qu'elle ne peut pas vous répondre d'une façon plus affirmative qu'elle ne l'a fait ?

— Mais je vous répète que j'ai autre chose à lui demander... Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Moi, rien du tout ! seulement cette jeune fille est si timide que vous allez la troubler si vous lui en demandez trop !

Anatole ne répond plus à Victor ; il rapproche sa chaise du fauteuil occupé par la piqueuse de bottines et lui dit : — Votre maman a dû vous laisser des lettres de ma grand'mère, n'est-ce pas ?

— De quoi... des lettres... pourquoi faire ? Monsieur Victor, vous ne m'avez pas parlé des lettres ?...

Victor fait un geste d'impatience en s'écriant : — Mademoiselle, je ne pouvais pas vous parler de ce que j'ignorais moi-même... Si vous n'avez pas de lettres, dites-le, c'est fini par là.

— Je vous demande, mademoiselle, si vous avez les lettres que ma bonne maman écrivait à votre pauvre mère, et à laquelle celle-ci répondait toujours très-exactement ?

— Ah ! par exemple... c'est pas possible ça, puisque ma mère n'a jamais su ni lire ni écrire !...

— Bon ! la voilà qui ne sait pas ce qu'elle dit à présent ! s'écrie Victor en frappant du pied avec colère. Mais aussi, mon cher petit Anatole, permettez-moi de vous dire que vous adressez à cette jeune fille des questions qui n'ont pas le sens commun !... Comment, cette petite est morte à quatre ans... non, je veux dire cette petite avait quatre ans lorsque sa mère est morte, et vous voulez qu'à cet âge elle se soit occupée de la correspondance de sa mère avec votre grand'maman, qu'elle ait ensuite gardé

des papiers, dont elle ne pouvait pas deviner l'importance!... que ne lui demandez-vous tout de suite qui est-ce qui régnait alors en Russie!... Herminie, vous n'avez pas de lettres, n'est-ce pas?... non, vous n'en avez pas... elle les aura perdues, brûlées, déchirées!... Voilà tout, et elle n'osait pas vous l'avouer tout de suite!...

— Mais mademoiselle prétend que sa mère n'a jamais su ni lire, ni écrire... alors ce ne serait pas...

— Sa mère nourrice, n'est-ce pas?... C'est de votre mère nourrice que vous vouliez parler! reprend Victor en faisant à la jeune fille des yeux furibonds, et celle-ci balbutie d'un air effrayé : — Ah! oui, c'était ma nourrice! oui, c'était ma nourrice!... qui me disait ça en me donnant à téter...

Anatole n'a pas l'air convaincu; cependant il s'adresse de nouveau à mademoiselle Herminie, et, lui parlant toujours d'une façon qui ne devrait pas l'intimider, lui dit : — Et le portrait? cela ne se déchire pas, cela... J'espère que vous l'avez conservé?

— Le portrait... Ah! bien, voilà encore une chose dont M. Victor ne m'a pas parlé... Monsieur Victor, qu'est-ce qu'il faut que je réponde pour le portrait?

Victor se promène à grands pas dans la chambre, tout en disant : — Est-ce que je sais, moi!... Est-ce que j'y comprends quelque chose?... Votre cousin vous demande à présent des lettres, des portraits dont jamais il ne m'avait soufflé mot!...

— Je demande à mademoiselle le portrait de ma bonne maman que celle-ci avait envoyé à sa mère... et que certainement ma cousine Angélina a dû plus

d'une fois lui faire embrasser... A quatre ans, on a déjà assez de raison pour se rappeler tout cela... Voyons, mademoiselle, ce portrait, vous devez vous en souvenir... Qu'est-il devenu ?

Mademoiselle Herminie se pince le nez, la bouche, puis tout à coup se met à pleurer comme une biche en disant : — Mon Dieu ! je ne l'ai pas, moi, votre portrait, je ne l'ai pas gardé, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Hi ! hi ! hi !... Ça m'embête, moi, tout ça ; si c'est pour me tourmenter comme ça que M. Victor m'a fait venir ici, il peut bien aller se promener... avec les quinze mille francs qu'il m'a promis... mais j'aurais pas dû l'écouter, parce que je sais bien que c'est un blagueur, un farceur qui n'aime qu'à se moquer du monde... Et les autres du magasin me l'avaient bien dit : Tu ne vois pas que c'est une farce qu'on veut te faire... Quand on te donnera quinze mille francs, c'est que les poules auront des dents !...

— Ta ! ta ! ta !... la tête n'y est plus ! elle bat la campagne ! s'écrie Victor, qui, depuis quelques instants, faisait en vain signe à la piqueuse de bottines de se taire. Ah ! mon cher Anatole, je vous avais averti, vous n'avez pas voulu m'écouter, votre jeune cousine a la tête faible, l'annonce d'une grande fortune lui avait déjà un peu troublé l'esprit... Maintenant voilà qu'elle dit que je lui ai promis quinze mille francs !... C'est cent soixante-dix mille que je vous ai annoncés... entendez-vous, petite, cent soixante et dix mille francs... et non pas quinze mille...

— C'est pas vrai, menteur !... hi ! hi ! hi !...

— Décidément elle est trop troublée... Pauvre

petite, cela se comprend! passer tout de suite de la misère à l'opulence... Tout le monde n'est pas de force à supporter cela...

— Mais ce portrait de ma bonne maman? reprend Anatole, qui commence à concevoir des soupçons sur l'identité de sa cousine.

— Ah! mon cher ami! que vous êtes terrible avec vos demandes!... Vous voulez qu'une enfant de quatre ans ait conservé bien précieusement un portrait de vieille femme qu'elle ne connaissait pas! Elle aura joué avec, puis elle l'aura brisé, comme les enfants brisent tout ce qu'ils touchent... N'est-il pas vrai, jeune Herminie, que cela est arrivé ainsi?...

— Laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez, vous!... Je veux m'en aller à mon magasin, on va me ficher des sottises, parce que j'ai été longtemps dehors...

— Oui, vous avez raison, il faut vous en aller... Je vais vous reconduire; mais soyez tranquille, pauvre orpheline, je veillerai sur vos intérêts, moi, je vous ferai rentrer dans votre héritage... Votre cousin va écrire pour qu'on vous l'envoie, n'est-il pas vrai, Anatole?...

— Permettez, Hippolyte et Armand doivent aussi m'amener une soi-disant cousine... Avant de me prononcer, il faut que je voie les autres...

— Ah! très-joli!... ah! c'est comme cela que vous avez confiance en moi... Merci, cher ami, je me souviendrai de ce procédé... Venez, Herminie, si votre cousin ne vous rend pas votre héritage... je saurai bien vous le faire restituer, moi!... et par la mordieu!... Venez, petite, et ne pleurez plus, je vous protége, cela doit vous suffire...

Victor est parti avec la soi-disant Herminie, à laquelle il dit dès qu'ils sont dans la rue : — Ma chère Titine, vous n'êtes qu'une bourrique et pas autre chose! Au lieu de profiter des leçons que je vous avais données, que je vous avais cornées cent fois! vous n'avez dit et fait que des bêtises... vous avez jacassé comme une pie! vous avez été dire que votre mère n'a jamais su ni lire ni écrire... est-ce que cela était dans le rôle que je vous avais appris?... A présent je ne réponds plus de la réussite... et j'ai bien peur d'en être pour le chapeau et le petit châle que je vous ai payés!...

— Ah! mon Dieu! depuis le temps que vous me promettiez quelque chose, c'est bien le moins que vous m'ayez donné cela. Bonjour, vous marchez trop doucement... je cours à mon magasin.

La piqueuse de bottines quitte le bras du grand jeune homme pour se mettre à courir. Victor la regarde s'éloigner en disant : — Décidément ces petites filles-là ne sont bonnes qu'à manger, boire et faire l'amour...

XXX

AMOUR ET AMOUR-PROPRE.

Anatole était resté tout surpris de la sortie presque menaçante de Victor. Il se demande pourquoi celui-ci

est furieux de ce qu'il n'a pas voulu sur-le-champ reconnaître pour sa cousine cette demoiselle qui lui a dit que sa mère n'avait jamais su ni lire ni écrire, et qui semblait si embarrassée, si gauche pour lui répondre. S'il n'avait pas autant de confiance dans l'amitié que les compagnons de la Truffe lui ont jurée, il concevrait de fâcheux soupçons, mais il est trop franc, trop honnête pour s'arrêter à cette pensée, il la repousse au contraire lorsqu'elle se présente à son esprit.

Boudinet le surprend au milieu de ses réflexions : le gros jeune homme arrive avec sa mine joyeuse et son air toujours affairé; il va secouer la main d'Anatole en lui disant : — Eh bien! cher ami, vous savez que nous avons réalisé un bénéfice... j'en étais sûr d'avance... Et si vous aviez voulu m'écouter et ne pas craindre, cela en aurait valu la peine... tandis que nous n'avons gagné qu'une misère!...

— Ah! mais à propos!... j'avais tout à fait oublié notre opération de bourse!... Et quel a été le résultat? bon, à ce qu'il paraît?

— Nous avons acheté dix actions, à quatre cent vingt-cinq francs; elles ont monté, j'ai fait vendre à quatre cent cinquante-cinq, donc c'est trente francs de bénéfice par action, nous en avions dix, total : trois cents de bénéfice, le calcul est bien simple! un enfant le ferait.

— C'est gentil, cela... Et vous m'apportez la moitié qui me revient : cent cinquante francs...

— Oh! non! je ne vous apporterais pas une telle misère... Quand la somme en vaudra la peine, à la bonne heure!... Ah! encore une fois, c'est votre faute si nous n'avons qu'un si maigre bénéfice!... au lieu de

dix actions, si nous en avions acheté cent, naturellement nous aurions à partager trois mille francs, au lieu de trois cents francs...

— Je comprends très-bien cela... Mais, au lieu de monter, si cela avait descendu!

— Avec moi, il ne faut jamais trembler : je connais si bien la position de la place! Aujourd'hui j'espère que vous aurez entière confiance... écrivez à notre agent de change...

— Nous allons faire une autre opération?

— Pardieu, je pense que nous ne quitterons pas les affaires après avoir gagné cent écus!... c'est cent mille écus qu'il nous faut!...

— Oh! comme vous êtes ambitieux!... Je ne le suis pas, moi!

— Vous avez tort, il faut de l'ambition dans ce monde, sans quoi on n'arrive à rien.

— Mais quand on a tout ce qu'on désire, l'ambition n'est plus nécessaire?

— Est-ce qu'on a jamais tout ce qu'on désire?... Jamais, mon bon; les millionnaires même désirent toujours!... Ecrivez... Cette fois il faut acheter du Nord, il a baissé beaucoup depuis quelque temps... il va monter; dites qu'on vous achète cent Nord fin courant...

— Cent!... Oh! non! c'est trop... si cela baisse il nous faudra payer la différence... vous voyez que je commence à comprendre.

— Oui, et vous êtes toujours aussi craintif!...

— Il ne faut pas aller si vite... je vais dire qu'on en achète cinquante, cela me semble déjà risquer beaucoup.

— Quand je vous répète que je réponds de tout!...

Mais malgré ce que le gros homme s'obstine à lui dire, Anatole a écrit à l'agent de change et n'a donné ordre que pour cinquante actions. M. Boudinet prend la lettre avec humeur, en murmurant : — Si vous continuez d'être craintif, nous ne ferons jamais de grandes affaires!...

— Mon Dieu, si cela vous contrarie tant, pourquoi n'écrivez-vous pas vous-même?... Vous demanderez ce que vous voudrez... Déchirez cette lettre et faites-en une autre.

Au lieu de déchirer la lettre, Boudinet la met dans sa poche en répondant : — Puisque la chose est faite, laissons-la ainsi! Mais à la prochaine opération, j'espère que vous me croirez... Adieu, mon bon petit, je vais mettre votre lettre à la poste...

— Mais dites-moi donc au moins à quel prix est ce Nord que nous achetons aujourd'hui?...

— Neuf cents francs; il ira à mille, alors nous vendrons... Adieu, au revoir... A bientôt.

Boudinet est parti. Anatole se demande s'il a eu raison d'avoir confiance dans ce monsieur qui en a tant; mais la pensée qu'il se retrouvera le soir avec mademoiselle de Barvillier lui a bien vite fait oublier l'opération de bourse.

Armand Bouquinard ne manque pas de venir prendre Anatole à six heures; lorsqu'il s'agit d'un dîner, les Compagnons de la Truffe sont d'une exactitude admirable. Tout en dînant, le jeune Desforgeray fait part à son convive de la visite de Victor avec la piqueuse de bottines qu'il lui assure être sa cousine, et il lui rapporte fidèlement tout ce que cette demoiselle a dit dans cette entrevue.

Armand a écouté avec la plus grande attention, sur-

tout ce qui a rapport aux lettres et au portrait, chose qu'il ignorait encore et dont il est fort aise d'être instruit, puis il s'écrie : — C'est affreux! c'est indigne!... se jouer de vous de la sorte! En vérité, c'est impardonnable... Tout ceci est une petite intrigue combinée par Victor pour tâcher de vous soutirer cent soixante-dix mille francs... sur lesquels il en aurait seulement donné quinze à la petite piqueuse, cela est clair comme le jour!

— Oh! je ne puis croire cela!... mais ce serait un vol. Pouvez-vous donc supposer votre ami Victor capable d'une telle bassesse?... Ne peut-il pas être trompé lui-même et croire que vraiment cette jeune fille est la personne que je cherche?...

— Certainement, cela se pourrait... En voulant vous obliger on peut être dans l'erreur soi-même... Ainsi moi aussi, je vous ai dit que je connaissais une demoiselle nommée Herminie... et mille circonstances me font croire qu'elle est bien réellement votre cousine... Mais, après tout, si vous n'êtes pas convaincu... si vous pouvez acquérir la preuve que je me suis trompé, il n'en sera que cela... Je m'en lave les mains, et je ne me regarderai pas comme un coupable pour avoir essayé de vous être utile.

— Sans doute, et je vous en aurai la même obligation; mais pourquoi n'en serait-il pas de même pour Victor?

— Parce que cette jeune fille qu'il vous a amenée s'est trahie plusieurs fois... que tout dans sa conduite a dû vous prouver qu'elle venait là comme quelqu'un à qui l'on a appris sa leçon... leçon qu'elle a fort mal retenue, à ce qu'il paraît! et Victor est trop fin, il a trop d'esprit... car il a de l'esprit, on ne peut pas le

nier... mais quel esprit, grand Dieu! que celui qui n'est bon qu'à dire des blagues! N'importe! il ne se serait pas laissé attraper par cette petite sotte, qui n'a pas même su remplir le rôle qu'il lui avait donné... Donc c'est lui qui a imaginé de vous fabriquer cette soi-disant cousine, et franchement cela n'est pas très-délicat. La demoiselle Herminie que je connais est encore indisposée, à ce que je crois; du reste, je n'ai pas eu le temps d'aller la voir... et maintenant je vais être plus occupé que jamais!... Quand on a du succès, mon cher, il faut suivre la veine et en profiter... Mon père m'a joué un tour... que je n'ose qualifier!... mais il me revaudra cela... En attendant, tous les libraires vont m'assaillir... Vous avez vu M. Bidot, c'est un de nos premiers éditeurs, il sera suivi de bien d'autres... Je vais vivement terminer le roman que j'ai vendu à mon père... vendu! c'est donné, que je devrais dire!... puis j'en fais tout de suite un autre que je vendrai ce que je voudrai!... Oh! c'est fini! je suis lancé!...

Pendant tout le temps du dîner, le jeune homme de lettres ne parle plus d'autre chose que de ses romans. C'est en vain qu'Anatole essaye d'amener la conversation sur la société de madame Belleval, Armand ne l'écoute pas et continue le chapitre des succès qui lui sont promis.

On quitte le traiteur, on se promène au Palais-Royal. Armand conte à Anatole un projet de roman; on entre au café. Là, tout en prenant sa demi-tasse, il faut que le jeune Desforgeray écoute un autre sujet de roman, puis un autre pendant les petits verres. Le pauvre garçon se permet de dire parfois : — Est-ce que nous n'allons pas chez madame Belleval?...

— Pas sitôt!... il faut arriver après les autres : on

fait bien plus d'effet... Où en étais-je de mon plan de roman?... Ma foi, je vais recommencer.

Et le malheureux Anatole est forcé pendant trois quarts d'heure encore d'endurer le supplice; aussi se promet-il bien dorénavant de se rendre seul chez madame Belleval et de ne plus attendre que le jeune romancier y vienne avec lui.

Il y a beaucoup de monde dans le salon de la rue de Provence. Madame Belleval accueille les deux jeunes gens avec sa bienveillance habituelle, elle a même quelques mots aimables pour reprocher à Anatole de n'avoir pas accompagné son ami le samedi précédent, et celui-ci est sur le point de s'écrier : — Ah! madame, s'il m'avait dit qu'il venait chez vous...

Mais il retient ces paroles prêtes à lui échapper, il se rappelle que dans ce monde il ne faut pas dire tout ce qui nous vient à la pensée. Et puis cette dame lui aurait répondu : « Puisque je vous avais engagé personnellement, vous n'aviez pas besoin de votre ami pour venir. » Et il n'était pas nécessaire de faire savoir qu'il n'osait pas encore se présenter seul dans un salon.

Cependant Anatole avait l'habitude du monde et de la bonne société, car à Montpellier il accompagnait souvent sa grand'mère en soirée. Pourquoi donc est-il devenu si timide lorsqu'il s'agit d'aller chez madame Belleval? pourquoi se sent-il même plus embarrassé cette seconde fois que la première? C'est qu'un sentiment tout nouveau s'est emparé de son cœur, c'est qu'en entrant dans le salon ses yeux ont sur-le-champ aperçu mademoiselle de Barvillier, et qu'alors il a éprouvé comme du plaisir et de la peine; puis une émotion si forte, que ses jambes se sont presque déro-

bées sous lui et une rougeur excessive lui est montée au visage.

Lorsque la maîtresse de la maison l'a quitté pour aller parler à d'autres personnes, il ne sait plus que devenir, ni de quel côté aller, quoiqu'il sache fort bien où il voudrait se placer. Ce qui augmente la gaucherie des gens timides, c'est qu'ils se figurent toujours que tous les yeux sont fixés sur eux et que l'on se moque de leur embarras, tandis que la plupart du temps on ne s'en occupe pas.

Déjà Armand était allé causer littérature avec une dame sur le retour, mais encore fort coquette, et qui avait la réputation d'un bas-bleu. Cette dame faisait de temps à autre de simples madrigaux dont elle régalait la société, qui se serait bien passée d'un tel régal; mais dans le monde il faut avaler tant de choses qui ennuient, en ayant l'air d'y prendre beaucoup de plaisir, que l'on comprend que bien des gens se dispensent d'y aller. A force de tourner et de retourner, Anatole a pourtant trouvé moyen de se rapprocher de la charmante Adeline, il lui fait alors une profonde salutation, à laquelle elle répond par un sourire fort aimable, et ce qui l'est bien plus encore, montrant près d'elle une chaise que quelqu'un vient de quitter, elle lui dit : — Ne voulez-vous pas vous asseoir un peu... il y a tant de monde ici ce soir... les places sont rares...

Anatole est bien vite près de cette demoiselle, et il se sent si heureux d'être là, près d'elle, de pouvoir causer avec elle, qu'il ne sait que dire et comment entamer la conversation. Heureusement pour lui, mademoiselle de Barvillier lui évite cette peine en disant: — Vous n'êtes pas venu samedi dernier ici, vous n'avez

pas accompagné votre ami M. Armand Bouquinard...

— C'est vrai, mademoiselle, c'est que je ne savais pas qu'il viendrait... il ne me l'avait pas dit...

— Mais je pense que vous n'avez plus besoin qu'il vous accompagne pour venir chez madame Belleval.

— En effet, cette dame a eu la bonté de m'engager... mais... je...

— Ah ! peut-être ne vous êtes-vous pas beaucoup amusé la dernière fois que vous êtes venu, et alors vous n'étiez pas pressé de revenir...

— Oh ! pardonnez-moi, mademoiselle, mon plus ardent désir était de revenir ici... j'y pensais continuellement !...

Le jeune homme a répondu cela avec une vivacité et un feu qui font légèrement sourire la jolie demoiselle; elle reprend : — Il n'y a pas longtemps que vous êtes à Paris, monsieur?

— Non, mademoiselle, pas très-longtemps...

— Vous habitiez la province?

— Je suis né à Montpellier... et je n'avais pas encore quitté ma ville natale.

— C'est, dit-on, une fort jolie ville.

— Oui, mademoiselle... très-jolie ! Oh ! mais cela n'approche pas de Paris.

— Voyez ! comme on est ingrat pourtant !... La ville où l'on est né est jolie, et cependant à peine est-on à Paris qu'on l'oublie, qu'on n'a plus le désir d'y retourner...

— Oh ! je retournerai à Montpellier... mais je ne sais pas quand... je ne suis pas pressé...

— Vous n'y avez pas laissé... des parents.

— Mon Dieu, mademoiselle, j'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère lorsque j'étais encore tout

jeune, il ne m'est resté qu'une bonne grand'maman, qui m'a élevé, qui a eu pour moi les soins, l'affection d'une mère... Ce n'est pas sans peine qu'elle s'est décidée à me laisser venir à Paris... à se séparer de moi.

— Pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagné?

— A son âge, on n'aime point à se déranger, on ne voyage guère, on a ses habitudes, ses plaisirs de tous les jours... C'est monotone quand on est jeune... c'est un besoin quand on est vieux... Changer de manière de vivre... changer de demeure, de climat, c'est bien imprudent au déclin de la vie! ma bonne maman a bien fait de ne point quitter Montpellier.

Adeline semblait écouter Anatole avec plaisir; elle remarquait que lorsqu'il était parvenu à surmonter sa timidité, il s'exprimait fort bien. Elle reprend au bout d'un moment : — Ainsi vous n'avez plus d'autres parents que madame votre grand'mère?

— Non, mademoiselle... Ah! c'est-à-dire... pardon... j'ai encore une cousine.

— Ah! et elle habite aussi Montpellier?

— Non... elle habite Paris... du moins je le crois...

— Vous n'en êtes pas certain?

— Non... mais j'espère en avoir bientôt la certitude.

— On doit vous donner son adresse?

— Pas précisément... mais on doit me faire trouver avec elle... et alors...

Cette conversation est interrompue par Armand, qui, s'éloignant du bas-bleu, a cherché des yeux mademoiselle de Barvillier et s'est aperçu qu'elle causait avec Anatole et qu'il était assis à côté d'elle. Aussitôt le jeune romancier se dirige précipitamment vers eux;

après avoir salué la jolie demoiselle, il dit à Anatole d'un ton qui frise l'impertinence : — Mon cher ami, donnez-moi votre place... elle est trop agréable pour ne point faire envie... je ne doute pas que vous ne disiez à mademoiselle des choses fort spirituelles, mais enfin vous me permettrez bien d'avoir mon tour... je ne serai peut-être pas aussi spirituel que vous !... mais mademoiselle est si bonne qu'elle me pardonnera... et m'acceptera comme je suis.

Anatole ne sait ce qu'il doit faire ; s'éloigner de mademoiselle de Barvillier lui semble fort désagréable, mais il se rappelle les confidences que son ami lui a faites, les projets, les espérances d'Armand, il se dit même que si la charmante Adeline aime le jeune romancier, elle lui en voudra s'il ne cède pas sa place à celui-ci, et, tout en soupirant, il se lève en balbutiant : — Il faut que ce soit vous... pour que je me prive du plaisir d'être auprès de mademoiselle.

— Tiens !... tiens !... je crois qu'il devient galant ! s'écrie Armand en se mettant à la place qu'Anatole vient de quitter. Décidément, mademoiselle, vous faites des miracles !

— Comment cela, monsieur ? répond Adeline d'un ton très-froid.

— C'est que vous donnez de l'esprit aux gens qui n'en ont pas.

— Pour qui dites-vous cela, monsieur ?

— Mais pour ce petit Desforgeray qui causait avec vous et qui devait terriblement vous ennuyer, car il n'est pas capable de raisonner sur rien... Convenez que je vous ai rendu un grand service en vous débarrassant de lui... Voyons, quelle récompense me donnerez-vous pour cela ?

— Je ne trouve pas que votre conduite en mérite, monsieur; vous ne m'avez nullement rendu service en prenant la place de votre ami... Je ne partage pas votre opinion sur son compte : vous trouvez qu'il n'a pas d'esprit, moi je le trouve très-aimable... Voyez, monsieur, comme je juge mal!... car il m'est arrivé quelquefois de trouver ennuyeuses et prétentieuses jusqu'à la suffisance des personnes qui avaient la réputation d'être spirituelles.

Armand se mord les lèvres, il est vexé, mais il ne veut pas le laisser voir et affecte de rire en répondant : — Oh! que vous êtes méchante ce soir!... Décidément vous voulez vous venger sur moi de tout l'ennui que vous avez éprouvé dans la conversation d'Anatole!... Ah! ah!... oui, c'est cela!... j'ai deviné!... A propos, vous savez que j'ai un grand, un immense succès avec mon roman d'*Adolphine*... On se l'arrache, on se le dispute... les cabinets de lecture ne peuvent pas y suffire... il est déjà à sa quatrième édition!...

— J'en suis charmée pour vous, monsieur...

— Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on vient de m'acheter mon second roman avant qu'il ne soit tout à fait terminé... je l'ai vendu dix mille francs! il s'appellera : *Les Enfants du laboureur*. Le titre est joli, n'est-ce pas?

— Mais il me semble que oui, monsieur; du reste je ne suis pas capable de répondre là-dessus... Vous savez bien que les demoiselles ne lisent pas de romans.

— C'est-à-dire que lorsqu'elles en lisent elles ne l'avouent pas... ce qui n'est point du tout la même chose. Enfin me voilà lancé, je compte faire ensuite plusieurs ouvrages que je ferai paraître en feuilletons

dans les journaux... Ceux-là, vous les lirez, j'espère, car on ne défend pas aux demoiselles de lire ce qui est dans le Journal... Auquel monsieur votre père est-il abonné ? je choisirai celui-là pour y mettre un de mes romans, car je tiens beaucoup, oh ! mais beaucoup, à être lu par vous !...

— Mon Dieu, monsieur, mon père reçoit beaucoup de journaux, et je n'en sais même pas les noms, car je n'en lis aucun : c'est une lecture qui ne m'amuse pas du tout !...

Avant qu'Armand ait eu le temps de répondre, la maîtresse de la maison est venue prier Adeline de chanter quelque chose, et celle-ci, qui n'a pas l'habitude de se faire prier, se rend sur-le-champ au piano, enchantée d'avoir cette occasion pour quitter le jeune romancier, dont la conversation semble la fatiguer.

Anatole se trouvant près du piano quand mademoiselle de Barvillier passe près de lui, murmure : — Vous allez chanter... ah ! quel bonheur !

— J'aimerais mieux danser, répond Adeline en faisant une petite moue enfantine. Mais j'espère que l'on dansera après... Est-ce que vous n'aimez pas la danse, monsieur ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle.

— C'est que vous n'avez pas dansé la dernière fois que vous êtes venu ici.

— Mademoiselle, je n'ai pas osé... quand on ne connaît personne dans une socité... on ne sait qui inviter...

— Eh bien ! vous me connaissez, maintenant... invitez-moi...

— Vraiment... vous permettez... vous acceptez ?

— Oui, oui, c'est convenu, nous dansons la première ensemble...

Tout en causant, la jolie demoiselle était assise au piano et feuilletait de la musique comme pour chercher ce qu'elle voulait chanter, ce qui ne l'avait pas empêchée d'avoir cet aparté avec Anatole, les demoiselles les mieux élevées sachant très-bien faire deux choses à la fois.

Adeline chante un air d'opéra-comique. Anatole l'écoute avec bonheur, il voudrait qu'elle chantât toujours; mais la jolie demoiselle, qui ne tient pas du tout à se faire applaudir, quitte le piano aussitôt qu'elle a achevé son morceau, et, s'approchant de madame Belleval, lui dit à demi-voix : — A présent, faites-nous danser !...

— Je ne demande pas mieux, ma chère amie, mais le professeur de chant n'a pas encore chanté...

— Ah! madame, si vous laissez ce monsieur se mettre au piano, nous sommes perdus! c'est fini! il n'en sortira plus!... Ce monsieur touche fort bien, il ne chante pas mal, mais il se figure apparemment qu'on ne peut point se lasser de l'entendre, car une fois qu'il s'est placé au piano il ne le quitte plus... il ne cède la place à personne... En vérité, si ces messieurs savaient combien ils nous ennuient, ils auraient moins d'amour-propre et ne se prodigueraient pas tant!... et ce que je me permets de vous dire là, madame, je vous assure que c'est l'opinion de toutes ces demoiselles...

— Allons, puisqu'il en est ainsi, je vais prier M. Desforgeray de vous jouer un quadrille...

— Oh! pas cette fois, madame! M. Desforgeray m'a engagée pour la première contredanse... Tenez, Hélène a mal au pied, elle ne dansera pas, elle me l'a dit et elle ne demandera pas mieux que de nous faire danser...

— Décidément, je vois qu'il faut faire ce que vous voulez !...

— Est-ce que cela vous contrarie, madame ?

— Non, ma bonne amie, seulement chargez-vous d'aller prier Hélène de se mettre au piano... il ne faut pas que le professeur croie que c'est moi qui organise la danse.

— Oh! bien volontiers, madame !

Mademoiselle de Barvillier court parler bas à son amie, qui va aussitôt se placer devant le piano et joue le prélude d'un quadrille. Les jeunes gens s'empressent de faire leurs invitations, et Armand ne manque pas d'aller près de la charmante Adeline, qui lui répond : — Je suis engagée.

— Comment ! déjà ? s'écrie le jeune romancier. Mais il me semble que personne avant moi ne s'est présenté...

— Puisque je vous dis que je suis engagée, monsieur, c'est que probablement vous n'arrivez pas le premier.

Armand se retire piqué, mais son dépit augmente lorsqu'il voit Anatole venir chercher Adeline et se placer avec elle au quadrille qui se forme. Il va se mettre derrière eux et dit d'un ton railleur à Anatole :

— Il paraît que vous vous y prenez d'avance pour avoir une danseuse... Diable ! vous aviez apparemment bien peur de ne point danser... mais vous auriez bien dû vous adresser à une autre que mademoiselle... car j'ai l'habitude de toujours obtenir d'elle le premier quadrille... et j'aurais presque le droit de réclamer la place que vous occupez...

— Oh ! cette fois, mon cher ami, je ne suis nullement disposé à vous la céder, répond Anatole en sou-

riant, et à moins que mademoiselle ne m'en prie, certainement je la garderai !

— Vous ferez fort bien, monsieur, dit à son tour Adeline, car je n'ai jamais donné le droit à monsieur de se dire mon danseur privilégié !...

Armand fronce les sourcils et paraît vouloir répondre, mais en ce moment la danse emporte loin de lui Anatole et sa danseuse, et le jeune littérateur se décide à s'éloigner. Lorsque la figure est terminée, Adeline dit à son cavalier : — Si vous aviez cédé votre place à M. Armand, je ne vous l'aurais jamais pardonné !...

— Croyez bien, mademoiselle, que je n'en avais nullement l'envie !... je suis si heureux de danser avec vous !...

— Mais pourquoi la lui aviez-vous cédée quand vous étiez assis près de moi ?...

Anatole est embarrassé, il balbutie : — Mademoiselle... si alors j'ai cédé la place que j'occupais, croyez bien que ce n'est pas sans regret... mais en laissant Armand se mettre près de vous... j'ai cru... j'ai pensé que cela vous serait agréable...

— Qui pouvait vous faire penser cela, monsieur ?

— Mais, mademoiselle... je suis à peine connu de vous... tandis que vous connaissez mon ami depuis longtemps... et d'après tout ce qu'il m'avait dit... j'ai supposé...

— Je ne sais pas ce que M. Bouquinard a pu vous dire, mais je ne l'ai jamais autorisé à se conduire comme il l'a fait ce soir... Je trouve cela très-ridicule. Ce jeune homme a de l'esprit, il est assez aimable lorsqu'il veut bien cesser de parler de ses ouvrages, mais il a un amour-propre qui le rend parfois insup-

portable ; j'ai aussi remarqué qu'il était méchant et n'épargnait pas ses meilleurs amis, ce qui lui a beaucoup nui près de moi ; je sais bien que dans le monde les esprits caustiques ont plus de succès que les personnes indulgentes, mais si cela amuse de les écouter, on ne les estime pas davantage pour cela...

La figure interrompt encore la conversation des danseurs ; lorsqu'elle les laisse de nouveau au repos, un monsieur qui s'est approché du quadrille, se trouve derrière Adeline et lui dit en souriant : — Eh bien ! tu dois être contente, tu danses... et tu aimes tant à danser !

La jolie demoiselle prend la main de ce monsieur, qu'elle presse affectueusement dans les siennes en répondant : — Oui, mon père, oh ! j'aime beaucoup la danse... je ne m'en cache pas, est-ce que cela te fâche ?

— Non, non, c'est un plaisir de ton âge... Je t'approuve au contraire...

— Mon père, je danse avec M. Desforgeray... qui est de Montpellier...

Anatole fait un profond salut à M. de Barvillier, qui le regarde avec une attention qui l'étonne. Enfin ce monsieur lui dit : — Vous êtes de Montpellier, monsieur ?

— Oui, monsieur... Vous connaissez cette ville ?

— Un peu... j'y ai été autrefois... Vous y avez votre famille ?

— Je n'ai plus que ma grand'maman...

— Et vous venez vous fixer à Paris...

— Je ne sais pas encore... mais il faudrait alors que ma vieille grand'mère consentît à y venir aussi, et cala n'est pas présumable...

— J'ai beaucoup entendu parler de votre famille, monsieur, un de mes intimes amis était lié avec un Desforgeray, ancien capitaine de frégate...

— C'était mon grand-oncle...

— Il est mort, je crois?

— Oui, monsieur... il y a déjà longtemps!...

— Pendant votre séjour ici, je serai charmé de recevoir chez moi un membre d'une famille dont j'ai toujours entendu parler avec éloge... Voici mon adresse, monsieur, il faudra venir nous voir...

— Je vous remercie, monsieur, et ce sera pour moi un honneur et un plaisir.

— Allons, danse, Adeline, mais ne te fatigue pas trop.

M. de Barvillier s'éloigne en faisant un salut gracieux à Anatole, qui est aussi enchanté que surpris de l'invitation qu'il vient de recevoir et dit à sa danseuse : — Comme monsieur votre père est aimable!...

— Oui... il est très-bon... il m'aime beaucoup...

— Je ne sais comment j'ai mérité la faveur qu'il veut bien me faire en me permettant d'aller vous rendre mes devoirs...

— Qu'y a-t-il là d'étonnant, puisqu'il connaît votre famille de réputation... Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas?

— Oh! assurément, mademoiselle!

La contredanse est finie et Anatole reconduit sa danseuse à sa place, puis il va rejoindre Armand, qui lui fait des yeux colères et lui dit :

— Savez-vous bien que je trouve votre conduite peu délicate!... Comment! quand je vous fais confidence de mes projets... de mes idées sur mademoiselle de Barvillier, vous avez l'air de vouloir courtiser

cette demoiselle... vous vous fourrez près d'elle, vous l'invitez à danser avant même qu'on ne danse !... Certainement je ne suis pas jaloux de vous !... Dieu m'en garde !... mais ces jeunes filles sont si coquettes !... elles sont enchantées dès qu'on a l'air de soupirer pour elles... Celle-ci s'amuse à vos dépens ce soir, dans l'espoir que cela me tourmentera, voilà tout...

— Je ne sais pas pourquoi cette demoiselle s'amuserait à mes dépens... et quel serait son motif... je ne lui fais pas la cour... mais elle est fort aimable... et j'ai beaucoup de plaisir à causer avec elle...

— Je vous dit qu'en ce moment vous lui servez de marionnette... que diable ! vous ne m'apprendrez pas à connaître les femmes...

— Qui est-ce qui connaît les femmes ? s'écrie le petit monsieur à figure de fouine en arrivant se poser devant les deux jeunes gens. Les femmes ! est-ce qu'on les connaît jamais ?... les plus fins y perdent leur latin... Origène a dit que la femme était la clef du péché, la mère du délit et la corruption de la première loi ; saint Bernard nomme la femme : *Organum diaboli*. Virgile dit : *Varium et mutabile semper femina.* Mais Tibulle prétend que l'amour d'une femme encourage à la vertu. Voltaire a dit :

... Le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes.
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.

Et Tertullien... je ne me souviens plus de ce qu'en a dit Tertullien... mais vous devez vous en souvenir, vous, jeune homme de lettres... hein ? qu'est-ce que Tertullien a dit des femmes ?

Armand réprime un mouvement d'impatience en répondant à M. Longchamp : — Eh! monsieur, que me fait Tertullien... est-ce qu'on lit cela maintenant?...

— Comment *cela!*... et pourquoi ne lirait-on pas les vieux auteurs, monsieur? croyez-vous donc qu'il n'y ait plus rien de bon à apprendre avec eux?... Ah! jeune homme... vous méprisez les anciens, c'est une faute!...

— Je ne les méprise pas, monsieur, mais...

— Mais vous dites : nous valons mieux qu'eux!... A propos, on assure que vous avez fait un roman qui n'est pas trop mauvais!...

— Pas trop mauvais est joli!...

— Moi, je ne l'ai pas lu, c'est un de mes amis qui m'a dit cela... cela s'appelle, je crois, *Adolphine?*

— Oui, monsieur, cela s'appelle *Adolphine!* et cela est déjà à sa quatrième édition...

— Ah! ah! nous connaissons cela, mon cher... c'est toujours la même édition, mais on change seulement les couvertures... et les jobards donnent là-dedans!... Connu!... connu!...

Cette fois Armand n'y tient plus, il s'éloigne avec colère du petit monsieur.

On joue une polka, puis un autre quadrille, et pour ne point faire de peine à son ami, Anatole ne va plus inviter mademoiselle de Barvillier, puis lui-même se met au piano pour faire danser. Mais il remarque que le jeune romancier n'a point pris part à la danse, et s'est contenté de se promener fièrement dans les salons.

La soirée se termine vers minuit. Armand est parti sans attendre Anatole, et celui-ci se dit en s'en allant :

— Il paraît qu'il m'en veut toujours! que serait-ce donc s'il savait que M. de Barvillier m'a engagé à aller chez lui!...

XXXI

DEUXIÈME HERMINIE.

Trois jours se sont écoulés depuis cette soirée; Anatole, qui brûle d'envie de profiter de l'invitation qu'on lui a faite et de se rendre chez M. de Barvillier, se demande s'il a laissé passer assez de temps; s'il agira convenablement en y allant dans la journée, s'il doit attendre quelques jours encore. Après de longues hésitations, il se dit : — Puisque ce monsieur a eu la bonté de m'engager à l'aller voir, il me semble que ce sera plus honnête de montrer de l'empressement à profiter de son invitation, et que cela ne paraîtra pas ridicule... par conséquent je puis y aller aujourd'hui.

Et aussitôt il s'occupe de sa toilette, car, sans se dire franchement pourquoi, il sent en lui-même un plus grand désir d'être trouvé bien.

Il est près de trois heures, et Anatole se dispose à envoyer chercher un cabriolet, afin de se faire conduire chez M. de Barvillier, lorsqu'on ouvre sa porte, et il voit entrer chez lui le bel Hippolyte d'Ingrande, donnant la main à une jeune femme vêtue avec élégance, assez jolie de figure, mais dont le regard hardi

et la démarche cavalière lui rappellent sa première conquête Olympia.

— Vivat! il y est! le voilà!... s'écrie Hippolyte en allant presser la main d'Anatole, qui s'est levé pour recevoir les personnes qui lui arrivent.

— Ah! mon cher, j'avais bien peur de vous manquer, et j'en aurais été désolé, surtout pour mademoiselle, que j'ai eu beaucoup de peine à décider à quitter Versailles pour venir ici...

— Ah! dame! les chemins de fer ça m'embête, moi, dit la jeune femme; je sais bien qu'on va vite, mais voyager sans rien voir, je ne trouve pas ça amusant... Et que voyez-vous en chemin de fer, où tout passe devant vos yeux comme les verres d'une lanterne magique?... Merci! j'aime autant aller chez *Séraphin* voir les ombres chinoises et le *pont cassé!*...

Anatole salue profondément cette personne qui s'exprime avec une étonnante volubilité et qui reprend presque aussitôt : — Eh bien! bel Hippolyte, dites donc à monsieur ce que je suis, car sans cela il est bien probable qu'il ne le devinera jamais... de même que moi je ne me serais pas doutée que j'avais celui d'être sa parente, si vous n'étiez pas venu me le dire, en me rappelant l'histoire de ma pauvre mère, de ses amours, de ses malheurs!... de ses tribulations!... car on peut bien le dire! en voilà une qui en a z'eu de ces tribulations... Aussi à tous ceux qui me parlaient de ma mère... cette bonne Angélina... je *leur z'y ai dit :* Ah! par grâce, ne touchez pas à cette corde-là, mes petits agneaux, sinon vous allez me voir fondre en larmes et tomber en syncope... O ma tendre mère! fallait-il qu'elle *mourût* avant sa fille... souvenir qui me transperce... C'est égal, Hippolyte, ap-

prenez donc à monsieur que je suis sa cousine Herminie, et que par la même raison il doit être mon cousin!... ou ça m'étonnerait beaucoup qu'il ne le *fusse* pas!

Le bel Hippolyte avait fait plusieurs fois la grimace aux fautes de français et aux *cuirs* qui échappaient à cette dame, mais elle parlait si vite que l'on pouvait ne pas les saisir, ou croire que c'était sa langue qui avait fourché. Quant à Anatole, il avait fort bien entendu ces mots qui avaient écorché ses oreilles, et en apprenant que cette jeune femme était la cousine que le bel Hippolyte lui avait annoncée, il l'avait considérée avec beaucoup d'attention.

Saisissant un moment où cette dame ne parlait pas, Anatole lui présente un fauteuil en lui disant : — Quoi! madame... mademoiselle... vous seriez...

— Mademoiselle d'abord, cher cousin, je m'en flatte, et tout ce qu'il y a de plus demoiselle!... Ah! bigre, que votre fauteuil est bas! j'ai cru que je me fichais par terre... ça n'a jamais été un fauteuil, c'est une chauffeuse, ça... Dans ces hôtels garnis, ils ont un tas de meubles dépareillés... c'est un détail... Nous disons donc, cher cousin, je suis votre cousine... hein!... Comme on se retrouve pourtant!... moi, j'avoue que je ne vous cherchais pas. Ma tendre mère est morte... cette bonne Angélina!... Vous savez que ma mère se nommait Angélina?...

— Oui... je sais que c'était le prénom de la fille de mon grand-oncle le marin...

— C'est cela... oui, je savais bien qu'il y avait aussi un marin dans mes ancêtres... mais vous savez, avec les grands-parents on s'embrouille... et puis j'étais si petite quand tout ça est mort...

— Madame votre mère se nommait donc?

— Est-ce que je ne vous l'ai pas dit? Angélina.

— Oui, ceci est un nom de baptême, mais son nom de famille?

— Le vôtre, cher ami... Desforgeray... est-ce bien cela?

— Oui... c'est bien aussi le nom que je porte; mais à Paris, madame votre mère avait quitté le nom de son père...

— Pour se faire appeler madame Clémandon, c'est la pure vérité... nous sommes d'accord, n'est-ce pas?

— En effet... tout cela se rapporte!

— Oh! je suis votre cousine Herminie, depuis les pieds jusqu'à la tête!... Je prendrais bien quelque chose, moi... rien ne m'altère comme de parler...

— Mais aussi vous parlez trop vite, ma chère amie, dit Hippolyte, vous ne reprenez pas haleine, vous donnez à peine à ce cher Anatole le temps de vous répondre!... rien ne vous presse cependant.

— Tu crois ça! mors aux dents!... moi, j'aime pas ce qui traîne, je veux toujours aller vite... Où en étais-je pour que je me *ratrapisse?*

— Vous aviez soif, je crois, mademoiselle; voulez-vous un verre d'eau sucrée à la fleur d'oranger?...

— Oh! c'est bien fadasse! j'aimerais mieux un grog américain...

— Je vais en faire demander un.

Anatole sonne, un garçon de l'hôtel arrive. Mademoiselle Herminie numéro deux dit aussitôt au garçon, et avec la même aisance que si elle était dans un café : — Mon petit, apportez-nous des grogs américains, car je présume que ces messieurs me tiendront compagnie... apportez le flacon de rhum à part... cha-

cun le fera aussi fort qu'il voudra... Allez, trottez!... vous aurez pour boire si on est content!

— Comment la trouvez-vous? dit Hippolyte à l'oreille d'Anatole, tandis que la demoiselle aux manières délurées est allée se regarder et se recoiffer devant une glace.

— Je ne la trouve pas mal, seulement je lui trouve l'air un peu... je ne sais comment vous dire... un peu libre... elle me rappelle Olympia; est-ce que c'est une femme dans le même genre?

— Oh! par exemple!... n'allez pas croire cela! celle-ci est extrêmement honnête... seulement elle est très sans façon; cela tient à son caractère... et puis l'habitude de vivre à Versailles!

— Est-ce qu'on est sans façon à Versailles? J'avais entendu dire au contraire que c'était une ville où l'on était toujours sur le ton de la cérémonie...

— Cela dépend des quartiers que l'on habite...

— L'éducation de cette demoiselle me paraît aussi avoir été bien négligée...

— Eh! mon cher, une brodeuse n'est pas obligée de parler comme un grammairien! Celle-ci a perdu sa mère étant encore fort jeune, elle n'avait près d'elle ni parent ni protecteur pour lui donner de l'éducation! sans une brave femme, qui a eu pitié d'elle et lui a appris son métier de brodeuse, elle aurait pu fort mal tourner.

— Cest possible en effet... Mais croyez-vous que cette demoiselle-là n'ait que dix-neuf ans?... elle en paraît vingt-quatre...

— Parce qu'elle est forte et grande... mais elle n'a que dix-neuf ans... elle me l'a dit elle-même... N'êtes-vous donc pas convaincu que c'est la personne que

vous cherchez?... D'après tout ce qu'elle vous a dit, il me semble qu'il ne devrait plus vous rester le moindre doute.

— Mais Victor m'a amené aussi une Herminie qui m'en a dit autant que celle-ci...

Hippolyte fait la grimace en murmurant : — Oh! Victor, vous savez bien que c'est un blagueur... un farceur!... il a voulu faire une plaisanterie, voilà tout!...

— Mais non, je vous certifie qu'il ne plaisantait pas!...

— Eh bien! messieurs, quand vous aurez fini de jacasser à part, comme des traîtres de mélodrame, j'espère que vous voudrez bien vous occuper de moi, dit la jeune femme, qui a ôté son chapeau et l'a jeté sur le lit. A propos, mon petit cousin, Hippolyte m'a dit que vous avez une assez jolie somme à me compter... c'est un héritage qui me vient de mon grand-père... ma foi, cela ne me fera pas de peine, car je suis à sec comme une amande!... le métier de brodeuse ne rapporte pas de quoi se payer des huîtres! et si on n'avait pas de temps à autre un peu de casuel!...

Hippolyte se met à tousser comme s'il étranglait; la demoiselle comprend cet avertissement et se hâte de reprendre : Je veux dire que si, de temps à autre, on n'avait pas des commandes extraordinaires, on ne pourrait pas payer son terme... Ah! voilà les grogs!.. Garçon, approchez-nous cette table... Très-bien... Mon cousin, j'agis sans façon chez vous... mais je suis ainsi faite, ma devise c'est : Où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir!... Hippolyte, passez-moi le flacon de rhum, bel amour; je vas me tripoter ça à mon goût.

Cette demoiselle s'est assise devant la table, elle commence par mettre six ou sept morceaux de sucre

dans son verre, puis elle y verse du rhum; puis elle coupe plusieurs ronds de citron; puis elle remet du rhum par-dessus et écrase tout cela, de façon qu'il reste fort peu de place pour de l'eau, dont elle verse cependant quelques gouttes dans son verre. Elle avale ensuite d'un trait tout le liquide qu'il contient, puis se remet sur-le-champ à se confectionner un autre grog.

— Cette belle Herminie fait déjà de beaux projets pour l'avenir, dit Hippolyte en se préparant aussi un grog, mais infiniment moins fort que celui que la jeune femme vient d'ingurgiter comme du champagne. Avec cet argent sur lequel elle était loin de compter, je suis sûr qu'elle fera beaucoup de bien, elle est si sensible!...

— Oui, mon petit, je suis très-sensible assurément!... trop sensible même, c'est toujours cela qui m'a perdue... je veux dire qui m'a gênée par moments!... mais, comme il ne faut pas toujours s'occuper des autres, je commencerai par m'acheter un beau cachemire et une broche en diamants vrais... Oh! une broche en diamants, c'était toujours mon rêve... depuis que je suis nubile je n'ai rêvé qu'à cela!... Je vais me mettre du rhum... il n'est pas fort celui-là... Ah! fichtre! j'en ai bu qui valait mieux que ça... Enfin il faut se contenter de ce qu'on a... n'est-ce pas, mon cousin?...

Anatole ne sait que répondre, il est tout occupé à voir la soi-disant cousine verser près de la moitié du flacon de rhum dans son verre. Mais celle-ci se donne à peine le temps de boire pour reprendre la parole :

— Ah çà! mon petit cousin, quand me compterez-vous les noyaux!...

— Comment... les noyaux?

— Eh ben, oui, les moules de boutons, le quibus, la *douille*, si vous aimez mieux...

Hippolyte se remet à tousser fortement, mais la demoiselle, que le rhum commence à échauffer, se retourne vers lui en disant : — As-tu bientôt fini, toi, tu t'étrangles!... Oui, cousin, ça me ferait grand plaisir de toucher les espèces... Ah! vous comprenez ce mot-là, j'espère?...

— Mais, mademoiselle, il faut avant tout que je sois bien certain que vous êtes véritablement la cousine que je cherche.

— Comment! est-ce que vous en *doutasseriez!*... est-ce que je ne suis pas assez bien bâtie pour être votre cousine!... Diable! vous seriez difficile... comment vous les faut-il donc?

— Ce n'est pas cela que je veux dire, mademoiselle...

— A la bonne heure!... C'est drôle, plus je bois de ces grogs, plus *que je* suis altérée... Vous n'avez pas autre chose à boire ici?

— Non... que de l'eau sucrée avec de la fleur d'oranger...

— Ah! fi! fi!... ne me parlez donc pas de ces boissons-là... Quoi! pas d'absinthe, ici?

— Pas du tout!

— Une chambre de jeune homme sans absinthe, c'est une table de nuit sans son petit Thomas... Enfin je vais boire un peu de rhum pur... Mais finis donc de tousser, tu nous embêtes... toi... là-bas!

Le bel Hippolyte est très-vexé de voir que la personne qu'il a amenée ne peut pas surmonter son penchant pour les liqueurs fortes. C'est en vain qu'il tousse

en faisant des yeux et des signes à la brodeuse, celle-ci lui rit au nez et lui tire la langue en s'écriant :

— Dieu! que tu es vilain quand tu fais de ces yeux-là, Hippolyte! tu ressembles à l'hippopotame!... Ce n'est pas à présent que je te chanterai :

Mais elle ne l'aimera jamais
Comme j'aime mon Hippolyte!...

Connaissez-vous cet air-là, mon cousin! *Elle est vieille!* mais c'est toujours joli!...

— Herminie, le rhum vous fait déraisonner; j'en étais sûr! dit le jeune homme en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que tu dis, bouffi?... je déraisonne... prends garde que je ne te donne de mon pied quelque part... Tu sais bien que ce ne serait pas la première fois que je te remettrais au pas!... Voyons, cousin, et ce petit sac... ce gros sac, plutôt, car il paraît que la somme est *conséquente!*... le chiffre m'échappe... ça me reviendra... Ah! Dieu, j'ai bien besoin de me remplumer... Quelle dèche, mon cousin!

— Mademoiselle, il faut, avant que l'on vous compte l'héritage du capitaine Desforgeray, que vous complétiez les preuves de votre identité.

— Comment!... qu'est-ce que vous dites, cher ami, vous me trouvez édentée? Je n'en ai perdu que trois, mon petit, et encore est-ce en voulant casser un noyau de prune à l'eau-de-vie... un pari, une gageure, une bêtise enfin, dont j'ai eu bien du regret... C'est la faute de Victorine. Cette grande sotte-là m'avait provoquée en cassant des noisettes avec son coude...

— Pardon, mademoiselle, vous avez mal entendu... j'ai parlé de votre identité... c'est-à-dire me fournir

la preuve que vous êtes bien réellement ma cousine, et pour cela me montrer les lettres que ma bonne maman écrivait à votre mère, et le portrait de ma grand'-mère qu'elle possédait et qu'elle a dû vous laisser en mourant, car c'était pour vous un gage bien précieux, et elle a dû vous recommander d'en avoir bien soin, puisqu'un jour il devait vous aider à prouver que vous êtes la petite-fille du capitaine Desforgeray.

La brodeuse écoute tout cela comme si on lui parlait hébreu, et lorsque Anatole a fini elle s'écrie : — Que diable me chantez-vous là! avec des lettres et le portrait d'une grand'mère?... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de tout ça? Si c'était le portrait d'un joli garçon, passe encore, je m'en serais fait faire une broche... C'est que j'ai la passion des broches, voyez-vous!... Dis donc, Hippolyte, est-ce que tu as le portrait de la vieille, toi... qui aimes les antiquailles!...

Hippolyte, qui voit que la connaissance tourne mal, répond avec humenr : — Il me semble, mademoiselle Herminie, que vous ne m'avez pas constitué le gardien de vos effets... Si vous avez égaré, perdu des lettres et un portrait... je n'y puis rien... seulement cela ne m'étonne pas... vous êtes très-étourdie, vous étiez une enfant quand vous avez perdu votre mère, et vous ignoriez que ces objets vous serviraient un jour à prouver que vous êtes de la famille de mon ami Anatole.

La brodeuse avale ce qui reste de rhum, puis s'écrie : — C'est pas tout ça? je suis venue ici pour toucher mon héritage... toucherai-je ou ne toucherai-je pas?

— Mademoiselle, il faut que j'écrive à Montpellier... on me dira quelle marche je dois suivre pour connaître la vérité...

— Ah! s'il y a des marches et des contre-marches! *zut!* je n'en suis plus... Tiens! le flacon de rhum est vide... En voilà un qui était petit pour son âge... Il n'y a plus rien à *licher* ici, je m'en vais... Mon cousin, quand faudra-t-il revenir vous voir?

— Mademoiselle, je vous le ferai savoir par Hippolyte.

— *Sufficit*... Ah! mon cher petit cousin, en attendant que je touche ma grosse somme, est-ce que vous ne pourriez pas m'avancer deux ou trois napoléons dessus... c'est que je suis bien à court pour le moment *z'actuel!*

Anatole prend dans son gousset trois pièces de vingt francs qu'il présente à la brodeuse en lui disant : — Je suis heureux, mademoiselle, de pouvoir vous être agréable!

Et celle-ci met les pièces d'or dans sa poche en s'écriant : — Eh bien! à la bonne heure... vous êtes un bon *zig!*... Au revoir, cousin... Ah! je n'ai pas besoin de dire à Hippolyte de m'accompagner! il sait que j'ai de quoi régaler! vous allez le voir courir sur mes talons comme les chiens après un gigot.

En achevant ces mots, la demoiselle fait une pirouette et enfile la porte. Alors le bel Hippolyte dit à Anatole : — Excusez cette pauvre Herminie, cher ami; elle ne sait plus ce qu'elle dit... C'est une femme qui ne peut pas boire de liqueurs!...

— Mais il me semble que si! répond Anatole, qui ne peut s'empêcher de rire en voyant le bel Hippolyte descendre l'escalier quatre à quatre pour rattraper la brodeuse.

XXX

UN CAFÉ CHANTANT.

— Il est impossible que cette femme soit ma parente! se dit Anatole, et en vérité, je serais bien fâché que ma cousine lui ressemblât... Ah! mes amis les Compagnons de la Truffe, vous voulez donc vous moquer de moi... ce n'est pas bien... Je vous prête de l'argent quand j'en ai... vous ne parlez jamais de me le rendre, et de plus vous cherchez à me faire votre dupe... Dans quel but me présentent-ils ces femmes comme ma cousine?... En vérité, je n'ose pas même chercher à le deviner... Mais le plus fâcheux, c'est que cette visite me force de remettre à demain celle que je comptais faire à M. de Barvillier.

Anatole réfléchissait encore à la conduite que ses amis tenaient avec lui, lorsqu'on ouvre vivement la porte, et M. Mitonneau se présente dans sa chambre, pâle, effaré, et comme quelqu'un qui vient d'échapper à un grand péril.

— Mon Dieu! que vous est-il arrivé encore, mon cher monsieur Mitonneau! dit le jeune homme en voyant son ancien compagnon de voyage se laisser aller sur la chauffeuse que la brodeuse a trouvée trop basse, et sur laquelle il a l'air de suffoquer.

— Je viens de le voir... de le rencontrer... de lui

parler... répond Mitonneau d'une voix entrecoupée...

— Qui cela?

— Et de qui voulez-vous que je vous parle, si ce n'est de Canardière!... de cet Othello de Canardière?

— Ah! le mari de la séduisante Éléonore...

— Oui, le mari de cette sirène... Figurez-vous, mon cher Anatole, que, depuis quelque temps, la tranquillité était revenue dans mon âme... je n'entendais plus parler de rien... je ne rencontrais plus Canardière, je commençais à me dire ; Mon aventure du bal masqué restera ensevelie dans les mystères du carnaval ; j'avais même déjà ébauché quelque chose de nouveau avec une coiffeuse fort bien faite, qui aide son mari à raser dans les moments de presse, mais j'ai réfléchi depuis qu'une femme qui sait manier le rasoir ne peut être qu'une connaissance fort dangereuse... je ne pousserai pas la chose plus loin. J'étais donc assez tranquille sur le chapitre de mon aventure de l'Opéra, lorsque tout à l'heure, en passant devant la porte Saint-Denis, quelque chose se place devant moi brusquement et me barre le passage... c'est au point que j'ai cru un moment que c'était la porte Saint-Denis qui s'écroulait... mais non, c'etait Canardière, le terrible Canardière qui était là... devant moi... les sourcils froncés... l'air d'un tigre... Véritablement il y avait dans ses regards quelque chose du tigre... ou du chat... Il me barre donc le passage en me disant d'une voix caverneuse : — Arrête, ne va pas plus loin! Moi, vous comprenez, qu'en voyant la figure bouleversée de mon ami... que j'ai eu le malheur de faire... sans le faire exprès... car je puis bien jurer que je ne l'avais pas prémédité! je me sens défaillir... je me dis : Cette fois, il sait tout! il va me tuer, ou tout au moins m'assommer!... Canardière me

saisit le bras, le passe sous le sien, me le serre fortement... très-heureusement, car sans cela je crois que je serais tombé. Puis il colle sa bouche contre mon oreille en me disant : — Mitonneau, je soupçonne que j'en tiens... que ma femme m'en fait porter!... Moi je balbutie : — Porter quoi?

— Eh! parbleu! des cornes!...

— En vérité!... et pourquoi avez-vous cette idée jaune? Il passe ses mains sur son front, me serre encore le bras avec plus de force et reprend : — Ma femme n'a pas été où elle m'a dit... Le hasard m'a fait découvrir que c'était une bourde... de plus, un de mes amis, que je ne voyais pas depuis très-longtemps, a couru après moi sur le boulevard pour me dire : « Votre femme va donc au bal de l'Opéra... je l'y ai vue... elle avait un domino orange... son masque s'est détaché un moment, je l'ai fort bien reconnue, elle donnait le bras à un jeune homme. » Vous sentez bien, Mitonneau, que j'ai commencé par donner une paire de soufflets à cet ami, qui avait couru après moi sur le boulevard pour m'apprendre cela...

— Vous avez très-bien fait, dis-je...

— Oui, reprend-il; d'abord je me suis dit : C'est une méchanceté, une calomnie!... Mais ensuite j'ai réfléchi que cela coïncidait avec l'histoire fausse de la nuit... alors j'ai fureté partout chez moi, et j'ai découvert une preuve accablante... le domino orange caché dans le fond d'une armoire... sous des torchons... c'était une preuve foudroyante. Je l'ai présenté à Éléonore. Elle a feint un grand étonnement, et s'est écriée : « Ce n'est pas à moi... ce n'est pas moi qui ai mis ça là!... » Mais je ne suis pas homme à me contenter d'une telle réponse! Je découvrirai l'horrible

vérité, dussé-je bouleverser Paris, je saurai quel est le drôle qui a conduit ma femme au bal de l'Opéra... et alors, Mitonneau, ce drôle-là, je le couperai en quatre!

Vous devez juger, mon jeune ami, de la figure que je faisais à la perspective d'être coupé en quatre...

— Mais il ne sait pas que c'est vous... d'ailleurs, puisqu'on lui a dit : un jeune homme...

— Eh bien! il me semble que je ne suis pas un vieux, à quarante-quatre ans on est dans la force de l'âge... Canardière a repris : Tu étais au bal de l'Opéra, y as-tu remarqué un domino orange?

— Mon cher, j'ai vu des dominos de toutes les couleurs... mais je n'en ai remarqué aucun... Il s'est de nouveau frappé le front en disant :

— N'importe, je découvrirai le coupable... je chercherai, je questionnerai, j'interrogerai... et je me vengerai... Tu me verras. En achevant ces mots, il m'a serré le bras à me le briser, puis il a disparu!...

— Et voilà tout?

— Est-ce que vous trouvez que ce n'est pas assez?

— Mais votre ami n'a aucun soupçon sur vous!

— Pas encore, mais maintenant qu'il sait que sa femme le trompe, il ne goûtera pas de repos qu'il n'ait découvert le séducteur d'Éléonore... Ah! vous ne connaissez pas Canardière!... il finira tôt ou tard par savoir la vérité... et alors, je sais ce qui m'attend... je serai coupé en quatre!... Franchement, cette perspective n'a rien d'agréable.

Pour calmer la terreur de Mitonneau, Anatole se décide à lui dire : — Vous vous alarmez à tort, car si cette dame a soupé avec vous, je dois vous apprendre, moi, qu'elle a soupé aussi avec un autre... et au même restaurant que vous...

— Madame Canardière... Éléonore a soupé avec un autre que moi la nuit que je vous ai trouvé au bal de l'Opéra?

— Oui, mon cher monsieur.

— Cela n'est pas possible... Que dans le courant de la nuit, quand je l'avais quittée, elle se soit promenée un moment avec d'autres personnes... c'est possible! mais qu'un autre que moi se vante d'avoir soupé avec elle, c'est par trop fort... Qui a dit cela?

— Un de ses amis... un Compagnon de la Truffe...

— Vos compagnons de la Truffe sont des menteurs, des blagueurs!...

— Voulez-vous que je vous fasse trouver avec celui qui a dit cela?

— Non, non, c'est inutile... je ne tiens pas à une explication avec lui... au contraire! s'il veut prendre mon aventure pour son compte, je ne demande pas mieux... c'est un grand service qu'il me rendra... Ah! décidément je ne m'amuse pas à Paris!

— Eh bien, qui vous empêche de retourner à Montpellier?

— C'est que je ne m'amuserai pas davantage à Montpellier.

Dans ses moments de terreur, Mitonneau s'attachait à Anatole et ne pouvait plus le quitter. Ces messieurs dînent ensemble, et le soir, pour passer le temps, entrent dans un café chantant.

Il y avait foule dans ce café situé sur le boulevard, mais la société était fort mêlée, surtout en femmes. Anatole faisait peu attention à ces dames qui parlaient très-haut et faisaient leurs réflexions sur les virtuoses comme si elles eussent été dans leur chambre ; mais Mitonneau qui cherchait toujours les bonnes fortunes,

sauf à n'en pas profiter quand elles présentaient la moindre apparence de danger, Mitonneau promenait ses regards sur les tables autour de lui en murmurant : — Le sexe donne ici... et il n'a pas l'air farouche du tout... voilà des minois qui me paraissent très-éveillés, ah! si je n'étais pas sous le coup d'une vengeance terrible, certainement je ferais une conquête ici.

Des chuts qui partent de tous côtés annoncent que l'on va chanter : en effet, un monsieur se présente sur l'espèce de petit théâtre préparé pour les chanteurs. Ce monsieur, au lieu d'être tout en noir comme les autres exécutants, a un pantalon gris de lin aussi collant que les maillots des écuyers du Cirque et une cravate sous laquelle il peut au besoin cacher son menton et sa bouche.

Ce monsieur s'avance en sautillant sur ses pointes, comme s'il dansait, et fait à la société un salut dans lequel il y a un peu de tout.

— Ah! c'est Blondel!... c'est mon ami Blondel! s'écrient quelques femmes en applaudissant l'arrivée du chanteur.

— Je voudrais bien savoir pourquoi vous applaudissez ce grand serin-là? dit un monsieur assis près des personnes qui ont applaudi. Il chante comme un poêlon fêlé... et il est rempli de prétentions.

— Oui! mais il est fait comme un ange... et toujours si bien culotté! répond une grande blonde.

— C'est-à-dire qu'il s'habille indécemment; est-ce qu'un chanteur doit avoir des pantalons comm s'il montait à cheval?

— Pourquoi donc voulez-vous qu'il cache ses avantages?

— D'abord ce n'est plus la mode, on porte des pantalons larges.

— Vous êtes probablement cagneux, vous, voilà pourquoi vous tenez à cette mode-là.

— Et cette cravate ! oh ! cette cravate !

— Il est certain que ça ne ressemble pas aux rubans de queue que les hommes mettent à présent autour de leur cou...

— Chut ! silence donc là-bas !

Cependant Anatole, en considérant le chanteur, ne tarde pas à dire à Mitonneau : — Regardez donc cet homme qui va chanter... est-ce que ce n'est pas l'artiste qui a voyagé avec nous ?...

— L'illustre Blondel qui me doit encore les repas que j'ai payés pour lui en route... oui vraiment, c'est lui... Il paraît que l'Opéra où il devait entrer s'est transformé en café chantant... Quand je vous disais que cet homme était un menteur... Nous allons voir s'il a autant de talent que de bagou !...

C'était bien le Blondel du chemin de fer, qui se promenait sur le théâtre, en se donnant des grâces pendant que l'orchestre jouait la ritournelle du morceau qu'il allait chanter, morceau dans lequel un passage du fandango promet quelque chose d'espagnol. Enfin le chant commence, la voix de l'illustre Blondel serait passable si elle restait toujours dans le ton que lui donne l'orchestre et s'il ne prodiguait pas, à tort et à travers, des roulades que la plupart du temps il finit dans sa cravate, ce qui fait dire au monsieur qui a critiqué le pantalon : — Ah ! très-bien ! Je vois maintenant à quoi lui sert son immense cravate ! c'est pour y cacher ses *fiasco*... C'est une nouvelle invention à l'usage des virtuoses à couac !

— Non, monsieur! s'écrie une vieille dame qui semblait se pâmer pendant que Blondel chantait. « Ce n'est pas une nouvelle invention, car Garat! le fameux chanteur Garat ne se cravatait jamais autrement!

— Ah! parbleu! madame, si vous voulez remonter si haut, je vous dirai que dans ce temps-là on portait aussi des culottes courtes; Blondel devrait bien en mettre, alors.

— Il ferait très-bien, monsieur, car c'était bien plus galant que vos affreux pantalons; mais on y reviendra, monsieur, oh! on y reviendra!...

Tout à coup, au milieu de son morceau, le chanteur se met dans les mains des castagnettes; puis, sur un motif qui ressemble à la cachutcha, il danse en s'accompagnant avec ses castagnettes, faisant des cabrioles, des bonds, des sauts de toutes les façons et lançant ses jambes à une hauteur prodigieuse, ce qui excite parmi les spectatrices des transports de ravissement, et l'une de ces dames s'écrie : — Bravo, Blondel! *il rigolboche!* c'est aussi fort qu'aux Délassements!... Bravo, Blondel! si j'avais un bouquet je le lui jetterais!

Et, à défaut de bouquet, cette dame lance un échaudé au chanteur-danseur, qui le reçoit dans sa cravate, d'où il le retire pour le presser contre son cœur, en saluant le public. Il termine ainsi son morceau au milieu des applaudissements des uns et des éclats de rire des autres.

— Oh! qu'il est beau! qu'il est beau! murmure la vieille dame. A quoi son voisin répond :

— Le postillon de Longjumeau!... C'est égal, le maître de l'établissement pourrait mettre sur sa porte : *Café chantant et dansant!*

— Eh bien! comment le trouvez-vous? demande Anatole à Mitonneau.

— Je le trouve plus fort sur la danse que sur le chant; je crois qu'il ferait bien de quitter l'un pour l'autre... il lève la jambe à une hauteur fabuleuse!

— Il paraît que cela s'appelle rigolbocher, et qu'à Paris il y a une danseuse qui jette sa jambe encore plus haut.

— Eh bien! j'aimerais mieux voir faire cela à une femme qu'à un homme; ce doit être bien plus... Ah! mon Dieu... je ne m'abuse pas!...

— Qu'avez-vous encore?... est-ce que vous apercevez le terrible Canardière?

— C'est elle! c'est bien elle!

— Elle?... C'est donc Éléonore?

— Non, c'est bien pis... c'est la Tour de Nesle!...

— La Tour de Nesle?...

— Autrement dit : madame Alfieri... une veuve... une marchande de macaroni... une femme passionnée... une seconde Marguerite de Bourgogne qui se défait de ses amants quand ils ne lui plaisent plus...

— Et vous plaisez à cette dame...

— J'ai ce malheur... Elle aura quitté Montpellier pour me poursuivre jusqu'ici... Un homme l'accompagne... Ce n'est point Spalatro, mais c'est probablement quelque autre bravo à ses gages... Elle cherche une place... elle vient par ici... Je ne veux pas qu'elle me retrouve... excusez, mon jeune ami... je me sauve... Si on vous interroge, vous ne m'avez pas vu!

Mitonneau est sorti du café en bousculant toutes les chaises et les personnes qui sont dessus. Anatole le regarde fuir, en se disant : — Quel malheur d'être

poltron à ce point-là!... Mais il paraît que les cafés lui sont fatals...

Une chanteuse a remplacé ce monsieur qui mêle de la danse à ses roulades, et le virtuose Blondel, qui probablement n'a plus rien à exécuter dans la soirée, vient bientôt dans l'intérieur du café pour recueillir les compliments qu'il se flatte de mériter. Ce monsieur a déjà adressé plusieurs sourires à ses admiratrices, lorsqu'il aperçoit Anatole seul à une table; aussitôt il court se placer près de lui, en s'écriant : — Quelle agréable rencontre! c'est mon cher Anatole... mon jeune voyageur de Montpellier... ah! que je suis heureux de vous voir!...

— Moi, je viens de vous entendre...

— Ah! je devine, la renommée vous a appris que je chantais ici, et vous avez dit : Allons entendre notre ami Blondel... C'est gentil de votre part!...

— Non, je dois vous avouer qu'en entrant dans ce café j'ignorais que vous y chantassiez; je vous cherchais dans un théâtre.

— Eh! mon bon ami, j'y serais si je l'avais voulu... mais ils m'ont fait ici un pont d'or!... que diable voulez-vous!... ils m'ont presque pris de force! Du reste, les cafés chantants sont maintenant en grande faveur partout!... c'est une fureur!... ils viennent de m'écrire de Marseille pour m'engager à l'*Alcazar*. C'est un café qui enfonce tout ce qu'on a fait de plus beau à Paris... ce n'est plus un café! c'est un palais des Mille et une Nuits. On m'offre mille francs par soirée et de la bouille-abaisse à discrétion.

— Et vous n'acceptez pas?

— Eh! mon Dieu! cher ami, on s'acoquine à ce diable de Paris! et puis il y a d'autres raisons qui m'y

retiennent... on a un cœur... on est bâti comme Apollon... les conquêtes me pleuvent sur la tête... ce n'est point un orage, c'est une trombe! un déluge!... je ne sais à laquelle répondre... Que preniez-vous là?...

— Une limonade...

— Prenez-moi donc plutôt du punch... on le fait excellent ici. Garçon! du punch à monsieur... au rhum... un demi-bol!... deux amis qui se retrouvent après une séparation peuvent bien se permettre le demi-bol... A propos, et le papa Mitonneau, qu'en faites-vous?

— Il était à la place que vous occupez il n'y a qu'un instant... une circonstance l'a forcé de partir.

— Est-ce que vous ne vous quittez pas un peu à Paris?

— Nous nous quittons beaucoup, au contraire; je le vois fort peu, mes sociétés ne sont pas les siennes.

— Eh bien! je vous en félicite, ce cher monsieur me fait l'effet d'être bien arriéré!... ce n'est pas là le compagnon qu'il vous faut!... Si je n'étais pas si occupé près des femmes, je voudrais être le vôtre... Ah! voilà le punch!... permettez-moi de vous servir.

Le célèbre Blondel avait une manière toute particulière de servir : il se versait d'abord à lui, et buvait en disant : — Je dois avant tout le goûter et voir s'il est digne de vous être offert. Après cela, il vous servait et s'en versait à pleins bords; de cette façon, qu'il recommençait chaque fois qu'il prenait la cuiller, il buvait toujours deux verres contre vous un.

Le demi-bol était déjà aux trois quarts vide, lorsqu'en regardant deux jeunes femmes qui entrent dans le café, Blondel s'écrie : — Ah! voilà Pelotte et son

amie Thémire qui viennent pour m'entendre... encore deux femmes qui sont folles de moi! Pauvres chattes! elles arrivent trop tard, j'ai fini pour ce soir, je ne veux pas me prodiguer, moi, je ne chante qu'un morceau, mais aussi je me flatte qu'il était fameux!... et cette petite danse que j'ai ajoutée à la fin? c'est de moi; ce n'était pas dans le morceau... et cela fait fureur!... C'est au point que des personnes m'ont dit: Vous devriez supprimer le chant et ne faire que de danser votre air.

Pendant que le chanteur lui parlait, Anatole avait aussi porté ses regards sur les deux femmes qui venaient d'entrer, et il avait sur-le-champ reconnu, dans l'une d'elles, la soi-disant cousine que le bel Hippolyte d'Ingrande lui avait amenée dans la journée.

— Vous connaissez ces deux jeunes femmes? dit-il aussitôt à Blondel.

— Celles qui arrivent... qui se placent à une table là-bas?

— Oui, celles-là...

— Eh! pardieu, je viens de vous dire que ce sont encore deux de mes conquêtes... Elles viennent presque tous les soirs à ce café depuis que j'y chante... elles me claquent, elles me demandent *bis*... elles me jettent des fleurs, elles se jetteraient elles-mêmes sur la scène si elles pouvaient y arriver.

— Mais il me semble que vous avez dit leur nom tout à l'heure?

— Sans doute... Oh! je les connais particulièrement! ce sont des gaillardes qui aiment à s'amuser... la grande surtout, Pelotte, pour un bol de punch elle monterait sur l'Obélisque.

— Vous appelez la grande, Pelotte?

— Eh oui! c'est Pelotte Potard! je l'ai connue à Lyon, elle a voulu jouer le vaudeville, elle avait de l'aplomb... Oh! ce n'est pas la hardiesse qui lui manquait! mais elle a un malheureux penchant pour les liqueurs fortes qui l'empêchera toujours de réussir au théâtre. Un jour elle jouait Fifine du *Commis et la Grisette*... pièce dans laquelle ce pauvre Achard était si vrai, si naturel, si comique!... voilà ma Pelotte qui arrive grise au théâtre, et dans la scène où elle doit coiffer Robineau, elle fourre le fer à papillote dans le nez de celui-ci... Le public a crié : « Envoyez-la dormir! » et on a cassé son engagement.

— Mais cette Pelotte se nomme aussi Herminie, n'est-ce pas?

— Jamais je ne lui ai connu ce nom-là...

— Elle n'a point de parents... elle est orpheline...

— Par exemple! et sa mère! la respectable madame Potard... est-ce que vous la contez pour rien?

— Vous êtes certain qu'elle a encore sa mère...

— Assurément, laquelle mère est encore pour le moment ouvreuse de loges aux Funambules... Mais pourquoi toutes ces questions? est-ce que vous avez un coup de soleil pour Pelotte?

— Oh!... non... j'ai d'autres raisons pour prendre sur elle des informations... Et maintenant, est-ce que vous ne pourriez pas me présenter à ces demoiselles?

— Rien de plus facile, elles seront enchantées de faire votre connaissance, surtout si vous leur payez du punch...

— Je ne demande pas mieux...

— Diable! elles en prennent déjà!... Il paraît que

l'on est en fonds... C'est égal, avec Pelotte, abondance de punch ne nuit pas... Mais finissons d'abord le nôtre. Oh! soyez tranquille, ces dames ne s'envoleront pas, elles restent ordinairement jusqu'à ce qu'on ferme l'établissement.

Blondel boit ce qui reste de punch; Anatole paye, puis ces messieurs se lèvent et se dirigent vers la table où mademoiselle Pelotte prend du punch avec son amie. Le virtuose marche devant. En l'apercevant venir à elles, les deux jeunes femmes poussent des exclamations de joie : — Ah! c'est Blondel!

— C'est notre ami Blondel... est-ce que tu ne vas pas chanter et danser?

— C'est fini, mes toutes-belles, je viens d'avoir un succès fou!...

— Ah! que c'est embêtant, nous qui venions exprès pour te voir danser et rigolbocher... C'est égal, tu vas prendre du punch avec nous.

— Vous me permettrez avant tout de vous présenter un charmant jeune homme de mes amis, qui brûle de faire votre connaissance, et de vous régaler de tout ce qui vous fera plaisir.

— Est-ce que c'est un Anglais, ton jeune homme?

— C'est un Anglais de Montpellier.

— Présente, cher ami, présente!...

Pendant cette conversation, Anatole s'était retourné de façon à ce que mademoiselle Pelotte ne vît pas sa figure. Mais, lorsque Blondel lui fait signe d'avancer, il va sur-le-champ saluer la personne qui est venue chez lui le matin, en lui disant : — Mademoiselle Pelotte Potard veut-elle me permettre de lui présenter mes hommages?

La grande Pelotte le regarde quelques instants en

cherchant d'où elle le connaît, puis elle s'écrie :
— Ah! mon Deiu... c'est le jeune homme de ce matin!...

— Oui, mademoiselle Pelotte, c'est votre soi-disant cousin de ce matin... et comment se porte madame Potard, votre mère, qui est ouvreuse au théâtre des Funambules?

La jeune fille se met à rire aux éclats en disant :
— Ah! elle est bonne, celle-là... elle est bien bonne! j'en rirai longtemps! j'en rirai toujours!...

— Comment!... vous vous connaissiez donc déjà? dit Blondel.

— Nous étions même parents! Ce matin, mademoiselle était ma cousine, elle se nommait Herminie... elle est venue chez moi pour réclamer son héritage...

— C'est donc un rôle qu'elle jouait...

— Justement, un rôle qu'un de mes amis lui avait appris.

Mademoiselle Pelotte, qui a enfin cessé de rire, tend sa main à Anatole, en lui disant : — Mon petit, il ne faut pas m'en vouloir, c'est Hippolyte qui avai imaginé tout cela... Tu sais, Thémire... le bel Hippolyte?

— Ah! celui qui se fait toujours régaler par les femmes?

— Positivement... il est venu me trouver, il m'a dit : « Je connais un jeune jobard... » Pardon, mon petit, c'est Hippolyte qui parle.

— Allez, ne vous gênez pas, au contraire, je tiens à connaître l'opinion de mes amis...

— Si c'est votre ami, il ne vous traite pas très-bien! Il m'a donc dit : « Je connais un jeune jobard qui cherche une cousine qu'il n'a jamais vue, et à laquelle

il veut remettre un héritage assez drôlichon : si tu veux jouer le rôle de cette cousine, nous mangerons l'héritage ensemble, nous ferons une vie de polichinelle!... » Moi qui ne voyais là-dedans qu'une farce, dans le genre du nouveau Pourceaugnac, j'ai accepté. Alors il m'a seriné mon rôle... j'ai mis du temps à l'apprendre, parce que je ne suis pas très-forte sur la mémoire; enfin, quand je me suis sentie bien solide pour répondre sans souffleur, j'ai dit à Hippolyte : « Allons-y! » Et nous avons été chez vous ce matin... Vous savez ce qui s'est passé... Je n'ai jamais pensé que ce serait sérieux! Je vous ai demandé un à-compte sur l'héritage, bien persuadée que je n'en aurais que cela... Vous m'avez donné soixante francs, et ce polisson d'Hippolyte ne m'a pas quittée que je ne lui aie payé à dîner. Mais ce monsieur était de mauvaise humeur... il ne cessait de dire : « Ce petit Anatole n'est pas encore aussi bête que je croyais!... » Excusez... vous savez que c'est toujours votre ami qui parle... « Mais c'est votre faute, Pelotte, vous ne deviez pas demander des grogs!... ce n'était pas dans votre rôle... La friandise vous perdra! » Oh! ma foi, comme ce monsieur m'ennuyait, j'ai appelé le garçon, payé la carte, et je l'ai quitté en lui disant : Cherchez une autre Herminie! merci, je ne veux plus jouer dans cette pièce-là... et voilà la chose... Êtes-vous encore fâché, mon soi-disant cousin?

— Je ne l'ai jamais été contre vous... Je ne vous demande qu'une chose, c'est, lorsque vous reverrez Hippolyte, de ne point lui dire que vous m'avez rencontré et que je sais toute la vérité.

— Soyez tranquille, c'est convenu.

— Et maintenant que l'on est d'accord, s'écrie

Blondel, il faut noyer cette affaire dans des flots de punch!...

Anatole ne demande pas mieux que de régaler les deux femmes et le virtuose Blondel, qui, bien qu'on lui fasse partout des *ponts d'or*, porte cependant un habit extrêmement râpé.

On ne quitte le café chantant que lorsqu'il ferme. Alors mademoiselle Pelotte, que le punch rend très-sensible, offre à Anatole de la reconduire chez elle; mais celui-ci s'en excuse, et laisse les deux amies aux bras de Blondel, qui leur dit d'une voix très-empâtée:

— Où diable pourrions-nous maintenant aller prendre quelque chose?

XXXIII

CONVERSATION INTIME.

Anatole est rentré chez lui en se disant: — J'ai toujours regardé cet Hippolyte comme un ami... je lui ai prêté de l'argent et je ne le lui ai jamais redemandé... Pourquoi donc me traite-t-il de jobard, et me présente-t-il comme ma cousine une femme qu'il sait fort bien ne pas l'être?

Mais le lendemain, notre jeune homme a oublié cette aventure; sur les deux heures, il fait une toilette bien soignée et se rend chez le père de la charmante Adeline. M. de Barvillier occupe un joli hôte

dans la rue de Penthièvre ; là, tout respire la fortune, l'élégance et le bon goût, qui n'est pas toujours le compagnon de la richesse.

Anatole a renvoyé son modeste cabriolet, il entre dans une cour au milieu de laquelle un carré de verdure repose la vue. Il trouve un concierge poli, qui lui indique l'entrée des appartements. Il pénètre à droite sous un vestibule, puis dans une vaste antichambre ; là, un valet lui demande ce qu'il désire.

— Je désirerais présenter mes respects à M. de Barvillier, répond le jeune homme un peu intimidé par le grand ton qui semble régner dans l'hôtel.

— Monsieur est sorti, mais mademoiselle est au salon, répond le valet, si monsieur désire lui parler...

— Je serai heureux de pouvoir lui présenter mes hommages, si toutefois cela n'est pas indiscret... Veuillez annoncer M. Anatole Desforgeray.

Le domestique s'éloigne et revient bientôt chercher Anatole, auquel il fait traverser plusieurs pièces, toutes meublées avec autant d'élégance que de confortable, puis lui ouvre la porte d'un superbe salon, dont les fenêtres donnent sur un vaste jardin qui fait partie de l'hôtel.

Mademoiselle de Barvillier est assise près d'une fenêtre et fait de la tapisserie. Elle se lève et va au-devant d'Anatole, qui se sent tout troublé, tout tremblant et fait son possible pour retrouver un peu d'assurance, en prononçant de ces phrases banales avec lesquelles on est convenu d'entrer dans un salon. Mais on lui fait un accueil si gracieux, un sourire si doux, que le plaisir qu'il éprouve dissipe son embarras.

— C'est fort aimable à vous, monsieur, de vous

être rappelé l'invitation de mon père, dit Adeline, tout en offrant un siége au jeune homme, qui s'empresse de se placer près d'elle. Mon père est sorti en ce moment, mais il ne tardera pas à rentrer, et si vous n'êtes pas trop pressé... et que vous vouliez bien attendre son retour en causant avec moi, il sera charmé de vous voir.

— Oh ! mademoiselle, je ne suis nullement pressé... je suis entièrement maître de mon temps, je crains seulement d'être indiscret et de vous déranger en restant près de vous...

— Vous ne me dérangez en rien ; je continuerai de faire ma tapisserie, si vous me le permettez, et cela ne nous empêchera pas de causer...

— Vous êtes mille fois trop bonne, mademoiselle, être près de vous est déjà un si grand bonheur.

— Vous le voyez, je travaille en contemplant le retour du printemps ; les arbres commencent à perdre leur aspect sombre, leurs bourgeons se montrent, les lilas ont déjà de petites feuilles... les seringats en auront bientôt, les rosiers se couvrent de boutons... C'est si joli, cette parure que le printemps donne aux jardins !... J'aime beaucoup la campagne... et vous, monsieur ?

— Moi, mademoiselle, j'y suis habitué, car habiter en province, c'est à peu près vivre à la campagne, nous avons presque tous des jardins, les champs sont si près de nous, nous n'avons que quelques pas à faire pour être au milieu des bois ou des prairies; voilà pourquoi nous apprécions peut-être moins que vous ces beautés, que nous avons sans cesse devant les yeux.

— Je vois que décidément vous aimez mieux Paris

que la campagne. Vous vous y plaisez beaucoup, n'est-ce pas?

— Oui... surtout depuis quelque temps...

— Vous allez souvent aux spectacles et dans le monde?...

— Je n'ai encore été que chez madame Belleval...

— C'est M. Armand Bouquinard qui vous y a présenté?

— Oui, mademoiselle, et je lui en garderai une éternelle reconnaissance!... car c'est à lui que je dois... que je dois... l'avantage de vous connaître...

— Vous êtes très-ami avec ce jeune homme?

— Mon Dieu! mademoiselle, ma grand'maman m'avait donné une lettre de recommandation pour M. Bouquinard père, ancien libraire. C'est chez lui que j'ai vu son fils. M. Bouquinard père ne reçoit pas... Il m'a fort peu engagé à l'aller voir. Son fils, au contraire, m'a sur-le-champ donné son adresse. Je suis allé chez lui... J'y ai trouvé trois autres jeunes gens qui m'ont fait mille avances, mille amitiés. J'en ai été touché... On est si heureux à mon âge de trouver des amis!...

— Mais cela n'est pas rare, au contraire! J'ai entendu dire à mon père que, lorsqu'on est jeune, on donne très-vite son amitié... trop vite même, car on ne réfléchit pas assez à qui on la donne. Enfin, quand on la place bien, tant mieux; en sorte que vous avez quatre amis?...

— Oui, mademoiselle, c'est-à-dire... je l'ai cru d'abord.

— Et vous n'en êtes déjà plus certain?...

— Oh! c'est qu'il s'est déjà passé des choses... Mais ce ne sont que des plaisanteries, j'aime à le croire...

— Monsieur Desforgeray, vous avez l'air bon... confiant... mais ne vous fiez pas trop aux marques d'amitié qu'on vous prodiguera... Ce que je vous dis doit vous sembler singulier dans la bouche d'une jeune personne; mais mon père m'a menée de très-bonne heure dans le monde... j'ai déjà eu le loisir d'apprendre à le connaître, et si les amitiés des jeunes gens ne sont pas plus sincères que celles des jeunes filles! ah! je vous engage à vous tenir sur vos gardes. Est-ce que vous êtes venu seul à Paris?

— Non, mademoiselle, j'y suis venu avec un monsieur d'un âge raisonnable... il est toujours à Paris.

— Eh bien! cette personne-là doit vous donner de bons conseils... veiller sur vous...

— Oh! non, mademoiselle, ma bonne maman s'est trompée si elle a cru me donner un Mentor! Ce monsieur-là a bien assez de s'occuper de ses aventures. Nous logeons dans le même hôtel, eh bien! nous sommes parfois quinze jours sans nous voir.

— Ah! voilà qui est singulier!... Mais vous paraissez bien soumis aux volontés de votre ami Armand; il a l'air de vous parler comme un professeur parlerait à un de ses élèves... Chez madame Belleval, j'ai trouvé que sa manière d'agir avec vous était celle d'un maître d'école!

— En effet, mademoiselle, il a dû vous paraître singulier que j'aie laissé ce jeune homme prendre avec moi un air d'autorité qui eût été déplacé partout ailleurs... Mais c'est lui qui m'avait présenté chez madame Belleval; ensuite il m'avait confié beaucoup de choses... relativement à des personnes que je devais voir dans cette maison...

— Ah! et sur quelles personnes?...

— Mademoiselle... c'était des confidences... et je ne puis les trahir...

— Très-bien, monsieur, vous avez raison de garder les secrets que l'on vous confie; mais vous me permettrez toujours de trouver M. Armand beaucoup trop avantageux. Ce jeune homme est si engoué de son mérite qu'il doit se faire illusion sur tout ce qu'on lui dit. Je le crois aussi passablement menteur. C'est un très-vilain défaut.

— Je m'étonne de vous le voir juger aussi sévèrement, mademoiselle!

— Pourquoi cela vous étonne-t-il, monsieur?

— Mais... parce que...

— Parce que... quoi... répondez plus clairement... Oh! je n'aime pas les demi-mots!

— Mon Dieu!... mademoiselle... je ne sais comment m'expliquer... je crois que je me suis mal exprimé!... je veux dire... je ne sais plus...

— Tenez, monsieur Desforgeray, je vais venir à votre secours, moi; comme M. Armand est fort avantageux, et que je l'ai quelquefois complimenté sur le bonheur qu'il avait de savoir intéresser le public par ses ouvrages... je suis persuadée que ce jeune homme se figure qu'il a produit sur moi une impression profonde et que je ne pense qu'à lui... Voyons... avouez-le... n'est-ce pas un peu cela qu'il vous a dit en confidence?

Anatole rougit et ne sait que répondre; Adeline reprend : — Vous ne voulez pas avouer, par bonté pour votre ami, mais vous n'osez pas me démentir, parce que j'ai deviné juste. Par conséquent, c'est comme si vous avouiez... Eh bien! monsieur, je suis bien aise de vous déclarer que le jeune romancier est dans l'er-

reur, oh! mais dans l'erreur la plus complète sur mes sentiments! et si j'avais pu ressentir pour lui la plus légère préférence, sa conduite, samedi dernier, chez madame Belleval, aurait suffi pour changer entièrement ma bienveillance... car je n'aime pas les fats et je déteste les menteurs!...

Anatole n'entend pas sans une secrète joie cette déclaration que mademoiselle de Barvillier vient de lui faire; il n'osait pas, jusque-là, s'avouer encore qu'il l'aimait, parce qu'il se disait que ce serait mal à lui de se faire le rival de son ami; mais, à présent qu'il est certain que sa charmante Adeline n'a aucune préférence pour Armand, il se dit qu'il est libre de l'aimer, de l'adorer sans remords, et peut-être ses regards expriment-ils déjà ce qu'il pense, car la jeune personne détourne les yeux en disant : — Mais il me semble que c'est bien assez nous occuper de M. Armand. Vous m'aviez, je crois, parlé d'une cousine que vous espériez trouver à Paris, l'avez-vous vue, cette cousine?

— Non, mademoiselle, non... pas encore... du moins, je le crois...

— Vous n'en êtes pas certain?

— C'est que... il s'en est présenté deux...

— Deux cousines à vous... Quelle plaisanterie!...

— En effet, mademoiselle, je crois bien que c'est une plaisanterie, et mes amis voulaient seulement rire un peu à mes dépens.

— Ce sont donc vos amis qui vous ont amené ces soi-disant cousines?...

— Oui, mademoiselle; d'abord Victor Hermelange... m'en a présenté une; ensuite, Hippolyte d'Ingrande m'en a présenté une autre...

— Oh ! contez-moi cela... ce doit être bien amusant... mais vous aviez donc chargé ces messieurs de trouver votre cousine ?

— Pas tout à fait, mademoiselle, mais de m'aider à la trouver... C'est que... c'est toute une histoire qui regarde... notre famille... C'était un secret que ma bonne maman m'avait appris quand je suis parti pour Paris...

— Et ce secret, vous l'aviez confié à vos amis ?... Un secret de famille ! Ah ! monsieur Desforgeray, cela était cependant plus respectable que les confidences de M. Armand !...

Mademoiselle de Barvillier a dit ces dernières paroles d'un ton sérieux et presque sévère, Anatole en est tout confus, il baisse les yeux en balbutiant : — Vous avez raison, mademoiselle, je comprends à présent que j'ai eu tort... très-grand tort même, car mes amis ne se sont pas montrés dignes de ma confiance... Mais que voulez-vous, ma grand'maman m'avait chargé d'une commission bien difficile... surtout pour moi qui ne connaissais ni Paris... ni personne dans cette ville immense... J'ai cru que ceux qui se disaient mes amis m'aideraient à la remplir... J'aurais été si content de retrouver ma jeune cousine... cela aurait rendu ma vieille grand'mère si heureuse... car elle aimait tendrement sa mère... qui a été très-malheureuse...

Adeline semble troublée, agitée ; elle s'écrie d'une voix émue : — Ah ! votre bonne maman aimait beaucoup sa mère... et... elle sait donc que celle-ci n'existe plus ?

— Elle doit le croire, car elle entretenait avec elle une correspondance suivie... Tout son espoir était de raccommoder cette cousine avec son père... qui était fâché... bien fâché contre elle !...

— Bonne dame !... et elle ne put y parvenir ?

— C'est-à-dire que ma cousine Angélina cessa tout à coup de donner de ses nouvelles... Bonne maman écrivit en vain... Le capitaine Desforgeray, le père d'Angélina, vint lui-même à Paris... s'informer... faire des recherches... il lui fut impossible de rien apprendre sur sa fille... à laquelle il aurait sans doute pardonné alors... comme il le fit en mourant quelques années après...

— Le capitaine avait pardonné à sa fille ! s'écrie Adeline, dont les traits prennent une expression de bonheur.

Mais bientôt, s'efforçant de calmer son émotion, elle reprend : — Votre grand'maman existe toujours... n'est-ce pas, monsieur ?...

— Oui, mademoiselle, et quoiqu'elle ait près de quatre-vingts ans, sa santé est parfaite, son esprit toujours sain, son humeur aimable et gaie...

— Ah ! je voudrais bien la connaître... je sens que j'aurais un grand plaisir à l'embrasser...

— Je suis sûr qu'elle serait aussi charmée de vous connaître... mademoiselle... Comme la cousine Angélina avait une fille qui se nommait Herminie, celle-ci doit hériter de la fortune qu'a laissée le capitaine son grand'père ; cette fortune, bonne maman l'a placée avec soin, si bien que cela se monte maintenant à cent soixante et dix mille francs... Jugez combien il nous est pénible de penser que la petite cousine est peut-être dans une position misérable, tandis que cette fortune est là, qui l'attend !...

Adeline semblait oppressée, elle répond enfin : — Ah ! monsieur, il y a quelque chose qui est bien au-dessus de la fortune !... c'est quand on peut retrouver l'affection, la tendresse de ses vieux parents !...

Après un moment de silence, pendant lequel mademoiselle de Barvillier reprend son enjouement habituel, elle dit : — Arrivons donc à ces prétendues cousines que vos amis vous ont amenées... d'où venaient-elles, celles-là ?

— L'une était brodeuse... l'autre... piqueuse de bottines...

— Ah ! quelle horreur ! supposer que votre cousine en serait réduite là !...

— Toutes deux prétendaient se nommer Herminie Desforgeray...

— Et comment pouvaient-elles le prouver ?

— Probablement ces demoiselles pensaient que je me contenterais de leur parole !...

— Mais c'est fort mal cela de se présenter sous un nom qui ne nous appartient pas...

— Ce ne peut être qu'une plaisanterie que mes deux amis voulaient me faire. Au reste, l'affaire est déjà terminée avec la brodeuse, que j'ai revue hier soir, dans un café, et qui n'a pas persisté à se dire ma cousine ; je pense qu'il en sera de même avec l'autre, lorsque je la verrai...

La porte du salon s'ouvre et M. de Barvillier vient tendre la main à Anatole, en lui disant : — Vous vous êtes souvenu de mon invitation, jeune homme ; c'est bien, cela. Vous causiez avec ma fille, elle m'a dit beaucoup de bien de vous, et je ne vous cacherai pas que c'est sur sa recommandation que je vous ai engagé à venir nous voir...

— Mademoiselle a trop de bontés, monsieur, et je ne sais comment j'ai mérité sa bienveillance.

— Vous ne savez pas... Eh ! mon Dieu ! je vais vous le dire, moi : C'est qu'au lieu de ressembler à

tous ces jeunes gens que l'on rencontre dans le monde, et qui sont, pour la plupart, suffisants, prétentieux, se croient de grands génies parce qu'ils tranchent sur tout, parce qu'à vingt-cinq ans ils font gloire d'être blasés sur tous les plaisirs, et traitent les vieilles réputations d'antiquailles et de rococo, parce que probablement ils devinent qu'ils n'en auront jamais aucune ; vous, monsieur Desforgeray, vous êtes réservé, modeste dans le monde, poli avec les dames, respectueux avec les vieillards, et vous savez écouter quand on vous parle... Ah ! vous êtes un jeune homme rare !... Je pourrais ajouter encore que vous n'empoisonnez pas l'odeur de la pipe et du cigare et que vous préférez la conversation des demoiselles aux émanations du fumoir ou de l'estaminet. Adeline a remarqué tout cela, car, sans que l'on s'en doute, c'est une observatrice que ma fille, elle m'a fait part de ses remarques... et j'ai trouvé qu'elles étaient justes ; voilà, monsieur, pourquoi je vous ai engagé à venir nous voir.

Anatole remercie de nouveau M. de Barvillier, dont les manières franches et aimables le mettent vite à son aise ; et après avoir passé une demi-heure dans une causerie où il trouve beaucoup de charme, parce que M. de Barvillier, qui a autant d'esprit que d'instruction, ne laisse jamais languir la conversation, il prend corgé du père et de la fille, qui l'engagent derechef à venir souvent les voir.

En sortant de chez monsieur de Barvillier, Anatole se sent tout joyeux, il ne pense, ne rêve qu'à la charmante Adeline, il se dit : — Elle n'aime pas Armand, elle n'a aucune préférence pour lui, si elle pouvait m'aimer, moi !... C'est elle qui a conseillé à son père

de m'engager à aller chez eux... C'est déjà une preuve que je ne lui déplais pas...

Mais au bout de quelque temps, le jeune amoureux soupire en songeant à la fortune de mademoiselle de Barvillier, qui est si au-dessus de la sienne, et il se dit : — A quoi me servira d'aimer cette ravissante fille !... On ne voudra jamais me la donner pour femme... Qu'est-ce que sept mille francs de rente pour quelqu'un qui en a soixante ?... Je suis un parti indigne d'elle... pour l'obtenir il faudrait faire fortune... Cela me fait penser que Boudinet prétend qu'il ne tient qu'à moi de devenir très-riche... S'il disait vrai ?... Eh mais, ces actions du Nord que nous avons achetées... Je ne sais pas même si elles ont monté...

Anatole entre dans un café, prend un journal, cherche le cours de la Bourse et voit le Nord coté à neuf cent soixante ; il se souvient qu'ils ont acheté à neuf cents, il fait un bond de joie en se disant : — Nous devons avoir gagné... il faut absolument que je trouve Boudinet.

Trouver le gros jeune homme n'était pas chose facile ; il avait quitté le logement qu'il occupait dans la même maison que Bouquinard fils, et il n'avait pas donné son adresse. Anatole a un moment l'envie d'aller s'adresser à Armand pour le savoir, mais depuis quelques jours l'homme de lettres lui fait si froide mine qu'il ne peut se décider à monter jusque chez lui, il préfère attendre que Boudinet vienne le voir, et il pense que Boudinet ne peut manquer de venir lui apprendre le résultat de leur opération.

Quinze jours se passent, les soirées de madame Belleval ont cessé avec l'hiver, mais M. de Barvillier continue de donner de petites réunions sans étiquette,

où l'on fait principalement de la musique, et Anatole ne manque pas de s'y rendre. Il n'y rencontre jamais Armand, ce qui lui fait penser que celui-ci n'a pas reçu d'invitation, mais il ne juge pas convenable de s'en informer près de la demoiselle de la maison.

Tous les matins, Anatole examine le cours de la Bourse, le Nord monte toujours, il a dépassé mille francs et Boudinet ne vient pas voir son associé et lui rendre ses comptes. Enfin, un matin en se promenant sur la place de la Bourse, Anatole aperçoit celui qu'il cherchait en vain. Il court à lui et l'arrête. Le gros jeune homme est un moment embarrassé, mais il reprend bientôt son air joyeux et lui dit : — Eh bien ! cher ami, j'espère que vous êtes content... nous avons fait une bonne affaire !... Ah ! ah ! si vous aviez voulu me croire, nous eussions gagné bien davantage !... Mais vous ne voulez jamais me croire !...

— Pourquoi donc ne venez-vous pas me dire à quel taux vous avez vendu ?...

— Pourquoi !... il est charmant ! mais il faudrait avoir le temps d'abord ! Est-ce que j'ai jamais le temps, moi !... J'ai vendu à mille, nous avons eu cinq mille francs de bénef... si nous en avions acheté cent, comme je le voulais, nous aurions gagné le double... C'est cinq mille francs que vous nous faites perdre...

— Perdre... perdre... mais, en attendant, nous avons cinq mille francs à partager !...

— Sans doute ! mais qu'est-ce que cela, quand on pourrait avoir beaucoup plus !...

— Une autre fois je vous écouterai... quand me donnerez-vous ma part... ce qui me revient ?

— Eh ! mon Dieu, au premier jour je vous porterai cela... vous n'attendez pas après !...

— Non, malgré cela, ça ne me fera pas de peine de toucher cette somme... A Paris, l'argent va si vite !...

— A qui le dites-vous !...

— Je ne sais pas où vous demeurez. Vous avez déménagé ?...

— Je loge à Auteuil pour être en bon air... mais je vous porterai mon adresse au commencement de la semaine en vous portant des fonds...

— Quel jour ?...

— Ah ! bigre, voilà une heure !... il faut que j'entre à la Bourse. Au revoir, mon bon, à bientôt... et félicitez-vous d'avoir un associé qui vous fait gagner de l'argent !

Boudinet s'est éclipsé, et Anatole se dit : — Il me fait gagner de l'argent et ne me le donne jamais... c'est absolument comme si je n'en gagnais pas.

XXXIV

M. BOUQUINARD PÈRE, PLUS FORT QUE SON FILS.

La semaine suivante s'écoule, puis plusieurs autres, et Boudinet n'a pas été voir Anatole, et celui-ci ne le rencontre plus. En revanche, il rencontre souvent Armand; mais le jeune romancier lui fait si froide mine et paraît toujours si affairé, que c'est à peine s'ils échangent quelques mots.

La vieille grand'mère écrit souvent à son petit-fils,

elle s'étonne qu'il n'ait encore rien appris sur la cousine Herminie, elle l'engage à mettre plus de zèle dans ses recherches et finit toujours ses lettres en lui recommandant de soigner sa santé et de se conduire sagement.

Anatole répond à sa bonne maman qu'il est maintenant reçu dans une des maisons les plus honorables de Paris, que M. de Barvillier est un homme fort considéré, qui a une belle fortune et une fille charmante, que tous deux lui témoignent beaucoup d'amitié et que, dans leur société, il n'y a point de danger qu'il fasse des folies et de mauvaises connaissances.

Et la vieille dame répond à cela : Que c'est fort bien d'aller en bonne compagnie, mais que cela ne devrait pas l'empêcher de chercher sa cousine Herminie.

Un matin, en traversant le jardin du Palais-Royal, Anatole aperçoit Armand; mais, cette fois, au lieu de passer rapidement son chemin, le jeune littérateur vient à lui. Il a le teint enflammé, l'œil fort brillant, et lui dit d'une voix dans laquelle perce une colère qu'il veut comprimer : — Ah ! je suis enchanté de vous rencontrer, mon cher, je comptais même aller chez vous pour m'éclaircir sur certains faits...

— Il fallait venir, qui vous en empêchait?

— Oh ! je n'ai pas souvent mon temps à moi !... je suis accablé de besogne... tous les libraires me demandent des romans, tous les journaux veulent que je leur fasse des articles. Je ne sais auquel répondre... j'ai à peine deux heures de repos par nuit... tout le reste est au travail... je ne suis pas comme vous qui flânez toute la journée, et ne savez que faire pour ne point périr d'ennui !...

— Est-ce pour me dire cela que vous me cherchiez?...

— Pas positivement. M. Longchamp, ce petit bavard si insupportable qui vient toujours se fourrer dans les conversations... et qui venait chez madame Belleval... Vous savez qui je veux dire?

— Parfaitement.

— Eh bien, je l'ai rencontré il y a deux jours, et en me parlant... je ne sais de qui, il a prétendu, il m'a même affirmé s'être trouvé avec vous dernièrement chez M. de Barvillier... Est-ce que ce serait la vérité? Iriez-vous en effet dans cette maison?

— Sans doute, et je me rappelle bien y avoir vu M. Lonchamp.

— Vous allez chez M. de Barvillier... et comment cela se fait-il?

— Mais cela se fait tout naturellement, j'y vais parce qu'on m'y a engagé.

— Mais à propos de quoi vous a-t-on engagé... voilà ce qui me semble au moins fort extraordinaire... permettez-moi de vous le dire!

— Et pourquoi cela vous semble-t-il extraordinaire que M. de Barvillier m'ait invité à aller chez lui?...

— Parce qu'on vous connaît fort peu dans ce monde-là... parce que ce monsieur vous a à peine aperçu chez madame Belleval... parce qu'il me connaît depuis beaucoup plus longtemps que vous et ne m'a pas encore invité, moi qui vous ai présenté dans cette société... Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être invité par ce monsieur... mais moi, je ne me jette pas à la tête des gens... je n'emploie pas un tas de manigances pour qu'on me prie... je me respecte,

je sais ce que je vaux... je ne fais point de courbettes, même auprès des femmes.

— Je vous prie de croire, mon cher ami, que je n'ai employé ni manigances, ni courbettes pour me faire inviter par M. de Barvillier; cette faveur m'est venue sans que je l'aie sollicitée ; cela m'a surpris aussi, je l'avoue, mais je ne vous cacherai pas que cela m'a fait grand plaisir...

— Ah çà! dites-moi donc, monsieur Anatole Desforgeray, est-ce que vous feriez sérieusement la cour à mademoiselle de Barvillier, par hasard?

— Eh bien, quand cela serait!...

— Quand cela serait! c'est fort joli... je retiens le mot!... vous ne vous souvenez donc plus de tout ce que je vous ai dit avant de vous mener chez madame Belleval ?...

— Sur quel sujet?

— Eh parbleu! sur mademoiselle Adeline... J'ai eu la bonté de vous faire confidence de mes projets, de mes vues pour l'avenir, relativement à cette jeune personne; par conséquent, c'est fort peu délicat à vous d'essayer... même sans espoir de réussir, de mettre des empêchements à mes desseins...

— Je me souviens parfaitement de tout ce que vous m'avez dit... mais si vous vous étiez vanté... ou tout au moins trompé sur les sentiments que cette demoiselle a pour vous... ne pensez-vous pas qu'alors je devrais faire peu de cas de vos confidences?

— Si je m'étais vanté... trompé... qu'est-ce que tout cela signifie? Tâchez donc d'être plus clair, mon cher, car le diable m'emporte si je comprends un mot à votre galimatias!...

— Je ne sais pas si c'est du galimatias de dire aux

personnes la vérité... je n'ai pas d'autre but, moi ; il est vrai que je ne sais pas la dire avec votre élégance... avec votre esprit!

— Je crois que vous me persiflez... Est-ce dans la société de mademoiselle Adeline que vous avez pris ce genre-là... Prenez garde, il est dangereux... et vous vous attaquez à plus fort que vous!...

— Mon cher Armand, je n'ai nullement l'intention de vous persifler, cela n'est ni dans mon goût ni dans mon caractère... Vous désirez savoir ce que j'ai appris dans la société de mademoiselle de Barvillier; eh bien, cette demoiselle m'a dit qu'elle avait trouvé votre conduite aussi ridicule qu'inconvenante à la soirée de madame Belleval, lorsque je dansais avec elle. Elle m'a dit encore qu'elle ne vous avait donné aucun motif pour en agir ainsi, et enfin... qu'elle n'avait jamais eu pour vous la moindre préférence.

Armand se mord les lèvres, se serre les poings; on voit qu'il est au moment d'éclater... Il se retient pourtant et affecte de rire en s'écriant : — Ah! que voilà bien le manége d'une petite coquette, qui est jalouse et veut se venger parce qu'elle m'a vu plusieurs fois causer avec mademoiselle Maubray, charmante personne qu'elle ne peut pas souffrir. En vous disant tout cela, elle se doutait bien que tout cela me serait rapporté... vous êtes le plastron dont on se sert pour voiler ses véritables sentiments... J'étais vraiment bien niais d'en prendre du souci... car... convenez-en, entre nous, mon petit, est-ce que je puis être jaloux de vous?... Est-ce que vous pouvez l'emporter sur moi... là, soyez franc... Je ne parle pas du physique... vous n'êtes pas trop mal... mais vous n'avez pas l'air

d'un homme... Vous n'avez ni aplomb, ni assurance, ni tournure... tandis que moi, je sais, Dieu merci, entrer dans un salon, et c'est beaucoup... Mais ce qui charme surtout les femmes, c'est le talent, la réputation... Grâce au ciel, de ce côté, je n'ai rien à envier à personne... Mes succès sont étourdissants! mon nom est dans toutes les bouches... mes romans font fureur... mon dernier, *Les Enfants du Laboureur*, dépasse encore *Adolphine;* on fait queue chez les libraires pour le louer... La première édition est épuisée... il en aura dix, je gage...

Le jeune littérateur est interrompu par son père, qui vient tout à coup se placer entre les deux jeunes gens, et s'adresse d'abord à son fils : — Ah! te voilà, toi; je suis bien aise de te rencontrer... il y a longtemps que je te cherche... mais la portière dit toujours que tu n'y es pas... c'est sans doute une consigne que tu lui as donnée... Bonjour, M. Desforgeray... votre serviteur... Sais-tu bien, Armand, que tu m'as mis dedans?... oh! mais ce qui s'appelle mis dedans complétement!...

— C'est-à-dire, mon père, que c'est vous qui m'avez mis dedans en ne me payant mon roman que cinq cents francs...

— Que cinq cents francs!... mais il n'en vaut pas cent!... mais il ne vaut pas deux sous, ton roman!... il n'est pas seulement fini!...

— Qu'est-ce à dire, pas fini?

— Non, quand j'ai fait la sottise d'aller chez toi te l'acheter, tu n'avais fait que les trois premiers volumes, le quatrième n'était pas fait... M. Desforgeray était là, il peut l'affirmer...

— Je n'ai pas besoin que monsieur affirme rien, je

sais tout cela... mais je vous ai livré le quatrième huit jours après.

— C'est-à-dire que tu m'as donné un méchant manuscrit qui est pitoyable, dans lequel il n'y a rien du tout, et qui ne dénoue même pas ce qu'il y a dans les trois premiers volumes, qui ne sont pas bons, mais enfin dans lesquels il y a au moins quelque chose!... C'est au point que tout le monde me dit : Quel mauvais roman!... et on ne comprend rien à la fin, ou plutôt il ne finit pas...

— Ceux qui vous disent cela sont des ânes!...

— Mais je ne suis pas un âne, moi, et j'ai bien vu que tu avais brossé ce dernier volume, en te disant : L'ouvrage est vendu, je n'ai pas besoin de me gêner... d'autant plus que c'est pour mon père!

— Ah! par exemple!

— Enfin, mon cher ami, c'est un *four* complet... j'en ai vendu cent cinquante exemplaires de ton roman... que j'ai fait la sottise de tirer à six cents... et personne ne m'en demande à présent; au contraire, on me le refuse, on me le renvoie, en me disant : C'est mauvais et ce n'est pas fini... si bien que quatre cent cinquante exemplaires vont me rester en magasin!... C'est gentil... Oh! mon pauvre argent! mon pauvre argent...

— Mon père, ce sont probablement de mes collègues qui vous disent du mal de mon ouvrage... c'est par envie qu'ils le dénigrent... si vous n'en vendez pas plus, c'est votre faute, vous ne voulez faire ni annonces, ni affiches... Lorsque tous les éditeurs font mousser leurs publications, vous avez peur de dépenser cent sous pour faire mousser les vôtres.

— Les bons ouvrages n'ont besoin d'être ni prônés

ni annoncés, ils se vendent sans cela dès qu'ils paraissent... Je pourrais te citer, pour preuve de ce que je te dis là, les romans de l'auteur le plus lu en France et à l'étranger; jamais on ne les annonce, ni on ne les prône dans les journaux quand ils paraissent; c'est au point que les imbéciles qui ne se fient qu'à cela, qui ne vivent, ne mangent et ne dorment que lorsque leur journal leur annonce une paix générale, ces gens-là, lorsqu'ils rencontrent notre fécond romancier, lui disent : Eh bien, vous vous reposez à présent, vous ne faites plus rien... tandis qu'il en fait un nouveau tous les ans... mais comme il n'y a pas au monde que des imbéciles, le libraire voit bien vite s'écouler son édition, et c'est le principal.

— Encore une fois, si vous regrettez de m'avoir acheté mon roman cinq cents francs, je suis bien plus fâché de vous l'avoir donné à ce prix-là, moi, à qui votre confrère Bidot est venu en offrir douze cents francs un quart d'heure après que vous étiez parti avec les trois premiers volumes; monsieur Desforgeray était encore chez moi alors, il peut vous l'affirmer...

— Je pourrais te répondre comme toi, tout à l'heure : Je n'ai pas besoin que monsieur affirme rien!... mais, moi, je suis trop poli pour parler ainsi, et je croirai ce que monsieur Desforgeray m'affirmera. Est-il vrai que l'on soit venu lui offrir douze cents francs du roman que je venais de lui acheter cinq cents payés comptant?

— Oui, monsieur, répond Anatole, votre fils ne vous ment pas, un monsieur est venu fort peu de temps après votre départ, il a sur-le-champ décliné son nom : c'était M. Bidot.

— Bidot! oh parbleu! je le connais bien... un gros blond... c'est un confrère.

— Il a sur-le-champ proposé à Armand douze cents francs du roman qu'il faisait, intitulé : *Les Enfants du Laboureur*... Il offrait six cents francs comptant et le reste en recevant le manuscrit terminé.

M. Bouquinard reste quelques instants à réfléchir, puis il dit à son fils : — Et tu n'as pas accepté ce marché-là, toi?

— Comment pouvais-je l'accepter puisque je venais de vous vendre et livrer mon roman?

— Tu es un niais, tu n'entends rien aux affaires! il fallait demander à Bidot quelques heures pour te décider; puis tu serais venu me trouver; tu m'aurais dit : Je trouve sept cents francs de plus à gagner sur mon roman, voulez-vous résilier notre marché? je partage avec vous les sept cents francs... J'aurais bien probablement accepté et aujourd'hui j'en serais enchanté parce que ce serait Bidot qui aurait bu le bouillon.

— Ma foi! j'avoue que cette idée-là ne m'est pas venue! dit Armand.

— Tu vois bien que tu n'es pas encore madré dans les affaires, et qu'avant tout, tu devrais toujours me consulter.

— C'est vrai... oh! pour les calculs, vous êtes plus fort que moi, et je suis d'autant plus désolé de n'avoir pas fait cela, que Bidot aurait fait mousser mon roman, et aujourd'hui, on ne viendrait pas me dire qu'il ne se vend pas... et tout cela, parce que vous n'avez pas voulu faire d'annonces! Soyez tranquille, vous n'aurez pas celui que je fais!

— Ah! fichtre! je l'espère bien!..

Armand s'éloigne de très-mauvaise humeur, et M. Bouquinard père dit à Anatole : — Il arrivera... il finira par arriver... mais il faudra qu'il travaille beaucoup !... Ces diables de jeunes auteurs ne pensent qu'à bâcler leur ouvrage et à le vendre bien vite pour aller s'amuser, et nous payons de mauvais manuscrits qui nous restent en magasin... Le métier de libraire devient de jour en jour plus mauvais ! Les petits journaux à un ou deux sous tuent les livres ; les cabinets de lecture ferment boutique... Si cela continue, il n'y aura plus d'éditeurs... je ne vois plus qu'un moyen pour ne point payer trop cher les manuscrits... c'est de faire les romans nous-mêmes. Eh ! mon Dieu !... si je voulais m'en donner la peine ! je ferais mon roman tout comme un autre ! et peut-être beaucoup mieux qu'un autre !... Si on faisait des romans en vers, j'en aurais déjà fait un, j'aime à versifier, et sans amour-propre, je ne m'en tire pas mal. Avez-vous vu les vers que j'ai mis dernièrement dans un petit journal... ?

— Non, monsieur.

— Je vous les enverrai avec le journal... Ils ont eu du succès... Vous comprenez que je n'attache aucune importance à cela... mais ces jeunes gens nous croient des ganaches que l'on peut facilement attraper, et c'est nous qui sommes plus fins qu'eux... A propos, avez-vous le roman d'Armand, le dernier?

— Non, je ne l'ai pas...

— Je vous l'enverrai avec le journal.

— Mais je ne tiens pas du tout à avoir son roman, puisque vous dites vous-même qu'il est détestable !

— Oh ! j'ai dit cela, parce qu'il a un peu négligé la fin, c'est pour lui donner de l'éperon... mais il y a de

jolies choses... Et puis le roman de votre ami, vous ne pouvez point ne pas le connaître... Je vous le ferai remettre... Je le vends vingt francs, je vous le céderai à dix-huit... Ah ! bigre, voilà Bidot là-bas... si je pouvais lui repasser le reste de mon édition... Au plaisir de vous revoir, monsieur Desforgeray... demain vous aurez l'exemplaire.

Et M. Bouquinard quitte Anatole pour courir après son confrère.

XXXV

UNE IMPRUDENCE. — TROISIÈME HERMINIE.

Deux mois se sont écoulés. Il est rare que le jeune Desforgeray soit plus de trois ou quatre jours sans aller chez M. de Barvillier, où on continue de le traiter avec la plus extrême bienveillance, et même, lorsqu'il a mis un jour ou deux de plus d'intervalle dans ses visites, la charmante Adeline lui en fait de doux reproches, en lui disant : — Vous ne vous plaisez pas beaucoup chez nous... vous vous amusez mieux avec vos amis. Je le conçois, et voilà pourquoi vos visites sont plus rares.

Le jeune homme s'empresse de répondre que son bonheur, au contraire, est dans les moments qu'il passe auprès d'elle, mais qu'il craint toujours d'être indiscret en venant aussi souvent qu'il le désirerait.

— Eh ! qui vous fait craindre cela ? s'écrie Adeline. Est-ce qu'on ne vous reçoit pas toujours bien ici ? est-ce que mon père ne vous témoigne pas la même amitié ? est-ce que j'ai l'air, moi, de m'ennuyer auprès de vous ? Allons, monsieur Anatole, ne nous regardez plus comme de simples connaissances, voyez en nous de vrais amis, qui vous portent un intérêt réel, et vous ne craindrez plus d'être importun et de venir trop souvent.

Un langage si aimable, accompagné de regards qui ne l'étaient pas moins, ne pouvait qu'augmenter l'amour qui remplissait le cœur d'Anatole. Il était trop craintif, trop timide pour le déclarer, mais la demoiselle la plus sage sait toujours bien deviner les sentiments qu'elle inspire, et il était bien probable que mademoiselle de Barvillier comprenait ce que notre discret amoureux n'osait pas lui avouer.

Toutes les fois qu'Anatole quittait Adeline, plus épris, plus passionné de ses charmes, il rentrait chez lui triste, rêveur, en se disant : — A quoi cela m'avance-t-il de l'aimer, puisque cette fille adorable ne sera jamais à moi ?... Elle est trop riche... ou je ne le suis pas assez pour me permettre de demander sa main !... il faudra donc la voir devenir la femme d'un autre... je sens bien que j'en mourrai... Armand a beau plaisanter sur l'amour et dire qu'on n'en meurt jamais ! Victor, lui, dit que ce sont les imbéciles qui sont amoureux... Hippolyte fait de l'amour une affaire d'intérêt... moi, je ne le comprends pas comme eux... Ah ! c'est qu'ils n'ont jamais aimé comme moi... Et ce Boudinet qui voulait me rendre bien riche, et qui ne vient pas même m'apporter l'argent qu'il me doit !...

Mais un matin, Anatole voit Boudinet arriver chez lui, l'air toujours empressé, affairé et radieux.

— Vous voilà donc enfin ! s'écrie Anatole. En vérité vous êtes peu de parole, vous deviez venir me voir... il y a plus de deux mois que je vous ai rencontré... Et cet argent que nous avons gagné sur les actions du Nord, vous me l'apportez, j'espère ?...

— Non, mon bon, je ne vous l'apporte pas.

— Pourquoi donc cela ?...

— Ma foi, mon cher petit, je dois vous avouer que je l'ai dépensé... Je me suis trouvé à court... une femme charmante m'a prié de l'obliger... je n'ai pu lui refuser...

— C'est que je comptais sur cet argent... je ne voulais pas en redemander à ma grand'maman...

— Soyez tranquille ! je vais vous en faire gagner bien d'autre... le moment est venu, le bon moment d'opérer largement ! Oh !... j'ai étudié la place... la rente est en baisse... elle va monter, c'est immanquable... Voyons, voulez-vous vous en rapporter à moi, aujourd'hui ? voulez-vous devenir riche enfin ?...

— Oh ! oui, certes, je voudrais devenir riche !...

— A la bonne heure, voilà une noble ambition !... Eh bien, tenez, cher ami, signez cette lettre que j'ai faite pour envoyer à notre agent de change...

— Une lettre pour notre agent de change ?

— Oui, un ordre d'achat si vous aimez mieux.

— Qu'est-ce que vous achetez, cette fois ?...

— Nous opérons sur la rente... mais je ne veux pas que vous sachiez ce que je demande... vous auriez encore peur... Signez de confiance... que diable ! vous ai-je trompé les autres fois ?

— Non, mais je serais pourtant bien aise de savoir...

— Je vous connais! si vous lisez vous n'oserez plus signer. Encore une fois, voulez-vous devenir riche?...

— Oui... oui!... c'est mon plus ardent désir!

— Alors signez donc!

Anatole se décide et signe l'ordre sans le lire. Boudinet s'empresse alors de fermer la lettre, de la mettre dans sa poche, et il se dispose à partir.

— Vous me quittez si vite? dit Anatole.

— Mon cher, il faut toujours être chez les agents de change avant midi.

— Mais quand saurai-je le résultat de cette opération?

— Oh! nous avons du temps devant nous!... nous achetons fin courant et nous ne sommes qu'au quinze du mois... il faut en attendre la fin.

— Si longtemps que cela!...

— Cela passera vite. Au revoir, cher ami; réjouissez-vous d'avance! cette fois nous allons rouler sur l'or.

— Donnez-moi donc votre adresse, que je sache où vous trouver.

— A Auteuil, sur la place, ancienne maison de Boileau, adieu.

Boudinet est parti. Anatole se dit qu'il aurait dû lire ce qu'il a signé, qu'il a agi bien imprudemment, qu'il ne suit guère les conseils de sa grand'mère... mais bientôt il se voit beaucoup plus riche qu'il ne l'est, et alors il ose déclarer son amour, il ose aspirer à la main d'Adeline... et on ne le refuse pas. L'imagination va si vite! C'est, dit-on, *la folle du*

logis. Mais cette folle-là fait au logis plus d'heureux que la réalité.

Le jeune amoureux est encore en train de faire des châteaux en Espagne, lorsqu'on ouvre sa porte, et il voit entrer Armand Bouquinard accompagné d'une jeune femme dont la mise est modeste et décente. Le jeune homme de lettres a l'air grave d'un juge d'instruction, en présentant à Anatole la jeune femme qu'il tient par la main, et comme, depuis quelque temps, il régnait beaucoup de froid entre les deux jeunes gens, toute cette présentation et cette réception se font avec un air de cérémonie.

— Monsieur Anatole Desforgeray, dit Armand, permettez-moi de vous présenter mademoiselle Herminie Clémandon, maîtresse de piano et de danse, que je crois vous appartenir de fort près... Je comptais d'abord vous mener chez mademoiselle, mais elle ne reçoit aucune visite d'hommes et ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à l'entretenir chez une de ses élèves.

Anatole examine cette nouvelle cousine qui lui arrive, elle n'est ni bien ni mal, mais ses lèvres serrées, son nez pincé du bout et ses yeux qu'elle tient constamment baissés n'annoncent pas la bonté et la franchise. Ce n'est point ce qu'on appelle une figure ouverte, et c'est presque sans regarder Anatole qu'elle accepte le siége qu'il lui présente. Tout en s'asseyant aussi, et en conservant son air de gravité, Armand reprend :

— Je me suis donc entretenu avec mademoiselle, et ce n'est pas sans peine que j'ai pu la décider à me confier ce qui regardait sa famille et sa naissance... c'est-à-dire ce qu'elle en sait !... car à l'âge où elle

perdit sa mère, il y a tant de choses que l'on oublie!... Cependant le nom d'Herminie que porte mademoiselle m'avait d'abord frappé... celui de Clémandon qui l'accompagne m'a semblé aussi avoir quelques rapports avec le nom que votre cousine Angélina portait à Paris. C'est pourquoi j'ai pensé que mademoiselle pouvait être la parente que vous cherchez. J'ai causé de cela avec mademoiselle et je suis enfin parvenu à la faire consentir à m'accompagner chez vous. Maintenant que j'ai fait ce que me dictait l'amitié qui nous unissait autrefois, voyez, interrogez mademoiselle Herminie, je ne suis dans cette affaire qu'un intermédiaire officieux, mais je crois vous avoir rendu un véritable service...

Anatole approche son siége de la personne qu'on vient de lui amener et dont la physionomie et le maintien raide ne provoquent pas la confiance. Cependant, comme elle garde le silence et semble attendre qu'il lui adresse la parole, il se décide à commencer la conversation.

— Mademoiselle... vous vous nommez Herminie?

— Oui, monsieur.

— Herminie Clémandon?

— Oui, monsieur.

— Madame votre mère avait un autre nom?

— Je crois que oui, monsieur, mais j'étais si jeune quand je perdis ma mère que je ne puis me rappeler tout ce qu'elle me disait alors sur sa famille... Il me semble pourtant lui avoir entendu prononcer le nom de Desforgeray... Elle disait aussi que son père l'avait bannie de sa présence, qu'il ne voulait plus la voir... et cela lui faisait beaucoup de chagrin...

— Quel âge aviez-vous quand madame votre mère est morte ?

— Je crois que j'avais quatre ans et quelques mois... Une bonne dame qui était voisine de ma mère me recueillit et m'emmena avec elle vivre à la campagne... C'est cette dame qui prit soin de moi et me fit apprendre la musique...

— Et la danse ?.. car vous donnez aussi des leçons de danse, à ce que m'a dit Armand...

— Moi !... donner des leçons de danse ! jamais !

— Je m'étais trompé ! s'écrie Armand, on m'avait mal renseigné... c'est seulement de musique que mademoiselle donne des leçons.

— Et cette dame qui prit soin de vous ?...

— Elle est morte il y a trois ans... alors je suis revenue à Paris, où il est plus facile de trouver des élèves qu'en province.

— Ne vous a-t-elle rien donné, rien remis qui vous vînt de votre mère ?

— Pardonnez-moi, elle m'a remis un médaillon, renfermant le portrait d'une dame âgée qui avait l'air bien respectable, en me disant : « Votre mère tenait beaucoup à ce portrait, qui doit être celui d'une de vos parentes, » puis elle ajouta : « Votre mère m'avait aussi confié un paquet de lettres que je devais vous remettre, quand vous seriez assez raisonnable pour les lire et connaître l'histoire de votre mère et de ses malheurs ; mais vous devez vous rappeler qu'il y a quelques années une bonne maladroite mit un jour le feu à ses rideaux, le feu gagna et brûla une partie de mes meubles et entre autres un petit bureau dans lequel j'avais serré ces lettres précieuses... qui furent toutes brûlées. » Vous devez

penser, monsieur, combien je fus désolée de cette perte... J'étais alors en âge de raison. J'aurais connu l'histoire de ma mère, j'aurais eu des données certaines sur ma famille... le sort ne l'a pas voulu.

— Mais vous avez au moins ce médaillon que vous a remis votre protectrice...

— Mon Dieu !... un guignon fatal m'a poursuivie... ce médaillon, je l'avais il n'y a pas encore trois mois, lorsqu'en changeant de logement, il a disparu... je ne sais si je l'ai perdu... si on me l'a volé... mais depuis ce maudit déménagement il m'a été impossible de le retrouver !

— Ah ! voilà qui est fatal en effet... ce médaillon devait renfermer le portrait de ma grand'mère, avec lui tous les doutes cessaient... il prouvait que vous étiez bien ma cousine...

— Eh ! mon Dieu ! dit Armand, faut-il, parce que mademoiselle a perdu un médaillon... parce qu'un incendie a brûlé des lettres, qu'elle demeure privée de ses droits à l'héritage qui lui revient ?...

— Je ne dis pas cela, je dis seulement que c'est très-fâcheux !...

— Mademoiselle se nomme Herminie Clémandon... ce dernier nom n'est-il pas celui que votre cousine Angélina avait pris en venant demeurer à Paris ?

— En effet.

— Eh bien, il me semble à moi qu'il n'est pas besoin d'autres preuves... d'autant plus que mademoiselle a parfaitement connaissance de l'existence du médaillon et des lettres, puisqu'elle a possédé l'un... et que ce n'est pas sa faute si le feu l'a privée des autres.

Anatole garde quelques instants le silence, et pendant ce temps mademoiselle Herminie numéro trois conserve constamment son maintien raide et ses regards baissés. Enfin le jeune Desforgeray lui dit : — Mademoiselle, je ne doute nullement que tout ce que vous m'avez dit ne soit la vérité, je vais en écrire à ma grand'mère, et d'après ce qu'elle me répondra, je m'empresserai de vous revoir... Veuillez bien me laisser votre adresse.

— Et nous ne doutons pas, reprend Armand, que la réponse ne soit l'envoi de l'héritage qui revient à mademoiselle.

La jeune femme se lève, fait à Anatole un salut bien cérémonieux, lui remet son adresse et se dirige vers la porte, où elle fait de nouveau une belle révérence à ces messieurs.

Lorsqu'elle est partie, Armand s'écrie : — C'est celle-là qui est bien votre cousine... pour moi cela ne fait pas l'ombre d'un doute !...

— Oui... je conviens que cela paraît possible...

— Croyez-moi, hâtez-vous de lui faire toucher son héritage... car cette jeune fille n'est pas heureuse... Je me suis informé, je sais qu'elle se tue à donner de misérables leçons de piano... qui lui rapportent à peine de quoi vivre...

— Je vais écrire à Montpellier.

— A propos, allez-vous encore chez M. de Barvillier ?...

— Oui, toujours...

— Et vous faites toujours votre cour à mademoiselle Adeline !

— Je ne fais pas ma cour, mais je ne vous cache pas que j'en suis excessivement amoureux !...

— Eh bien ! mon petit, croyez-moi, vous perdez votre temps !... cette riche héritière ne sera pas pour vous... Occupez-vous de votre cousine Herminie, cela vaudra beaucoup mieux que de soupirer pour quelqu'un qui se moque de vous !... Au revoir.

Et Armand sort de chez Anatole en se disant : — Je t'apprendrai à aller sur mes brisées !...

— Elle se moque de moi ! se dit Anatole, que les dernières paroles d'Armand ont vivement blessé. Oh ! non, mademoiselle de Barvillier n'est point une coquette !... D'ailleurs je ne lui ai jamais dit que je l'adorais, et si elle l'a deviné... quel motif aurait-elle pour se faire un jeu de mon amour ?... Est-ce donc pour se moquer de moi qu'elle me témoigne tant de bonté... qu'elle m'a fait inviter par son père... que l'on me reçoit dans cette maison comme si on me connaissait depuis longtemps ?...

Anatole est encore interrompu dans ses réflexions par M. Mitonneau, qui entre précipitamment chez lui, en s'écriant : — Mon cher ami... mon bon Anatole... vous me voyez si surpris... si étonné... En vérité tout ce qui m'arrive frise l'extraordinaire...

— Est-ce que vous venez encore de rencontrer Canardière?

— Non ! cette fois ce n'est pas lui que j'ai rencontré... c'est sa femme...

— La sensible Eléonore ?

— Justement, la sensible... la piquante Eléonore... devinez où je l'ai rencontrée ?

— Que sais-je ?... sur le boulevard... dans la rue !...

— A la halle, mon cher, à la halle au poisson, qui achetait des maquereaux et qui les a emportés au

bout d'une paille comme des harengs... sans compter qu'elle avait déjà un panier d'où sortaient les pattes d'un lapin...

— Eh bien !... après?

— Comment ! après? mais elle avait un fichu sur la tête et un tablier devant elle ! Concevez-vous que Canardière laisse sortir sa femme comme cela ?...

— Et vous lui avez parlé ?

— Moi ! par exemple ! je me respecte trop pour parler à des femmes qui ont un fichu sur la tête !... Et d'ailleurs, aurait-elle eu un chapeau à plumes, je ne lui aurais pas parlé... maintenant que je sais de qui elle est la femme... Je me suis mis à doubler le pas; malheureusement elle m'avait aperçu et reconnu ! Ne s'est-elle pas mise à courir après moi, toujours en tenant ses maquereaux au bout d'une paille !... Je l'entendais qui criait : « Hé ! dites donc, monsieur Chose... n'allez donc pas si vite !... » Au lieu de lui répondre, je me suis mis à courir... et j'ai monté dans le premier omnibus que j'ai aperçu... C'est six sous que cela m'a coûté, mais j'ai dépisté cette dame... Que dites-vous de sa hardiesee... me poursuivre... en plein jour ?... Si son mari nous avait rencontrés... et avec des maquereaux !...

Anatole n'écoutait plus Mitonneau, il prend son chapeau et sort vivement en se disant : — Allons la voir... Non, non, c'est par méchanceté qu'Armand m'a dit cela... mais elle ne se moque pas de moi.

XXXVI

MADEMOISELLE TITINE.

En quittant Mitonneau, Anatole s'est rendu chez M. de Barvillier. Dans la journée il est rare que l'on trouve ce monsieur, mais en revanche on est presque sûr de rencontrer sa fille, et par une faveur toute spéciale, et qu'elle n'accordait ordinairement qu'à ses jeunes amies, mademoiselle Adeline recevait les visites d'Anatole et lui permettait de lui tenir compagnie au salon.

Ce jour-là, le jeune Desforgeray est plus troublé, plus agité qu'à l'ordinaire en se présentant devant mademoiselle de Barvillier. L'espoir de faire fortune à la Bourse lui a donné plus de courage, plus d'espérances; mais les paroles d'Armand sont venues jeter le doute, la crainte dans son âme ; et c'est en proie à ces divers sentiments qu'il a couru près de celle qu'il aime, avec cette violence d'un amour de vingt ans, qui, s'ils ne sont pas toujours les plus durables, sont au moins les plus impétueux.

Adeline s'aperçoit bien vite de l'émotion à laquelle Anatole est en proie. Elle lui dit : — Qu'avez-vous aujourd'hui, monsieur Anatole, je vous trouve l'air inquiet... préoccupé ?... Auriez-vous reçu de fâcheuses nouvelles ?... Votre grand'maman serait-elle malade ?

— Non, mademoiselle, non.... grâce au ciel, ma bonne mère se porte bien, elle m'a écrit il n'y a pas longtemps...

— Alors qu'est-ce donc qui vous donne cet air troublé ?...

—J'ai donc l'air troublé, mademoiselle?

— Mais sans doute, vous n'êtes pas comme à votre ordinaire... Oh ! je vois cela tout de suite, moi !... Est-ce quelque contrariété ?.. Avez-vous besoin d'argent ? je vous en prêterai...

— Oh ! mademoiselle... par exemple !

— Eh ! mon Dieu ! qu'y aurait-il donc là d'étonnant ?... est-ce que tous les jours les jeunes gens ne peuvent pas avoir besoin d'argent ?... On peut avoir perdu au jeu... on peut avoir oublié de vous en envoyer... que sais-je, moi !... Il vous semble singulier que je vous en offre.... pourquoi donc? j'en ai beaucoup plus que je n'en dépense. Mon père m'en donne sans cesse pour que je satisfasse toutes mes fantaisies ; il est si bon pour moi !... mais je n'ai pas souvent de fantaisies, ce qui fait que j'ai beaucoup d'argent de côté... eh bien ! les hommes s'obligent entre eux quand ils sont amis ; lorsqu'une femme est l'amie d'un homme, pourquoi donc ne l'obligerait-elle pas de même ?

— Mademoiselle... il me semble que ce n'est pas l'usage... Au reste, vous êtes mille fois trop bonne, mais je n'ai nullement besoin d'argent.

— Alors c'est autre chose qui vous tourmente... Ah ! si j'étais un de vos quatre amis... je le saurais déjà sans doute...

— C'est que... il y a des choses... qu'on n'ose pas dire... quoiqu'on en ait bien envie.

— Je ne comprends pas ce qui peut empêcher de dire ce qu'on pense... c'est que je suis très-franche, moi ; mais tout le monde ne me ressemble pas.

— Oh! je ne suis pas dissimulé, mademoiselle; seulement... j'ai peur qu'on ne se moque de moi...

— Et pourquoi se moquerait-on de vous?... à quel sujet?... qu'avez-vous donc fait pour avoir cette crainte?...

— J'ai fait... ah!... ah! mademoiselle, je sens que j'ai été bien audacieux..... j'ai osé devenir amoureux... d'une personne qui ne peut pas... c'est-à-dire qui ne voudra pas... enfin qui n'aura jamais pour moi les sentiments que je ressens pour elle... j'ai eu bien tort... n'est-ce pas, mademoiselle?...

La physionomie d'Adeline est devenue plus sérieuse, mais ses yeux expriment plutôt l'attendrissement que la sévérité. Après avoir gardé quelque temps le silence, ce qui rend Anatole tout tremblant, parce qu'il craint déjà d'avoir offensé Adeline, elle répond enfin :

— Êtes-vous bien certain d'aimer cette demoiselle... car je pense que c'est une demoiselle et non pas une dame que vous aimez!...

— Oh! certainement que c'est une demoiselle, et une demoiselle charmante... adorable... elle a tout pour plaire... beauté, grâce... esprit, talent... et si bonne... si aimable...

— Et pourquoi supposez-vous que cette personne ne peut pas... vous aimer aussi?..

— Ah! c'est que... moi... je suis si peu de chose auprès d'elle!... elle est fort riche... je n'ai qu'un modeste revenu...

— Vous croyez donc alors que cette demoiselle tient beaucoup à l'argent... qu'elle se mariera seulement pour augmenter sa fortune?

— Je ne dis pas cela, mais... les parents ne pensent pas comme leurs enfants...

— Si cette demoiselle a réellement de l'amour pour vous, ce n'est pas la différence de fortune qui l'arrêtera...

— Oh! je vais peut-être aussi devenir très-riche, moi!...

— Vous... et comment donc cela?...

— Ah! c'est que... vous ne savez pas... je joue à la Bourse...

— Vous jouez à la Bourse!... oh! mais c'est fort dangereux cela!... Comment, monsieur Anatole... à votre âge... vous êtes déjà joueur!...

— J'ai vingt ans passés à présent!...

— Jouer à la Bourse!... je ne vous conseille pas de dire cela devant mon père... cela vous ferait beaucoup de tort près de lui!... d'abord il déteste les joueurs...

— Mon Dieu, mademoiselle, je vous assure que je ne suis pas joueur du tout... je n'y pensais pas, moi... c'est Boudinet, un de mes quatre amis; il est venu me dire qu'il ne tenait qu'à moi de gagner beaucoup d'argent... qu'il fallait nous associer... je n'ai consenti la première fois qu'à acheter quelques actions de chemin de fer... fort peu...

— Eh bien...

— Nous les avons revendues avec bénéfice... c'est-à-dire c'est Boudinet qui les a vendues... ensuite, nous en avons acheté davantage... nous avons encore gagné dessus... et...

— Tenez, monsieur Anatole, je ne connais pas votre ami Boudinet, mais je trouve qu'il vous a rendu un bien mauvais service, en vous donnant le goût de ce genre de spéculation... Voulez-vous m'être agréable? voulez-vous me faire bien plaisir?.. Voulez-

vous... que... que... j'aie beaucoup d'amitié pour vous?...

— Ah! mademoiselle... pour obtenir une petite place... dans votre cœur... il n'est rien dont je ne sois capable!...

— Eh bien, vous allez me jurer... oh! mais me jurer bien sérieusement, que vous ne jouerez plus jamais à la Bourse!... jamais, vous entendez?...

— Oui, mademoiselle... j'entends...

— Eh bien, vous ne jurez pas?...

— Mais... ce qui est fait, mademoiselle?...

— Mon Dieu! je ne vous parle point du passé; je sais bien qu'on ne peut pas revenir sur ce qui est fait! mais j'entends à l'avenir... que vous ne jouerez plus à la Bourse à l'avenir... voulez-vous le jurer?...

— Oh! oui, mademoiselle, je le jure... et je tiendrai mon serment!

— J'y compte!... mon amitié est à ce prix, et entre nous, je crois qu'elle vaut bien celle de vos amis, qui vous amènent des cousines qu'ils fabriquent eux-mêmes...

— A propos de cousine! il m'en est arrivé une nouvelle ce matin...

— En vérité!... et qui vous a amené celle-là?

— Armand Bouquinard.

— Je croyais qu'il était fâché avec vous et que vous aviez cessé de vous voir...

— Il est revenu pour m'amener cette demoiselle... Oh! mais, celle-là, je crois que c'est bien en effet ma cousine!

— Et qui vous fait croire cela... parce qu'elle es jolie, sans doute?

— Non... au contraire... elle serait plutôt laide.

elle n'a pas l'air aimable du tout... elle est raide, compassée... elle ne regarde jamais la personne à qui elle parle...

— Et c'est tout cela qui vous fait croire qu'elle doit être votre parente... vous vous êtes donc figuré votre cousine bien raide, bien empesée, bien laide !...

— Non !... mais celle-ci a un maintien fort décent ; elle se nomme Herminie Clémandon... c'est bien le nom que sa mère portait à Paris... elle l'a perdue à quatre ans... alors une dame a eu pitié d'elle, et l'a élevée.

— Et cette dame ?

— Elle est morte.

— Tout cela n'est pas trop mal arrangé.

— Je serais entièrement convaincu que cette personne est la jeune cousine que je cherche, si elle avait pu me montrer le portrait de ma bonne maman et les lettres que celle-ci écrivait à cette pauvre Angélina...

— Ah ! il y a des lettres et un portrait... En effet, ce sont là des preuves irrécusables... elle n'a pas pu vous les montrer ?

— Non, mais elle m'en a expliqué les raisons : les lettres ont été brûlées dans un incendie ; quant au portrait, elle le possédait encore il y a trois mois, mais elle l'a perdu dans un déménagement.

— Ah ! ah !... on a eu réponse à tout !... Que fait-elle, cette Herminie-là ?

— Elle donne des leçons de piano.

— Et que comptez-vous faire, maintenant ?

— Je vais écrire à ma bonne maman, lui conter tout ce que m'a dit cette demoiselle... lui demander ce qu'elle veut que je fasse.

— Croyez-moi, n'écrivez pas encore à Montpellier... Savez-vous l'adresse de cette demoiselle ?

— Oui, elle me l'a donnée elle-même,.. la voici...

Adeline prend la carte que lui présente Anatole et lit : « Herminie Clémandon, maîtresse de piano, rue Saint-Lazare, 33, » puis elle murmure : « Il y a bien Herminie Clémandon !... »

Anatole avance sa main pour reprendre la carte, mais mademoiselle de Barvillier la met dans sa ceinture, en lui disant :

— Laissez-moi cette adresse...

— Qu'en voulez-vous donc faire ?

— La donner à mon père, qui connaît tout Paris, qui a des relations de tous côtés et qui, beaucoup mieux que vous qui connaissez à peine cette ville, pourra savoir ce que c'est réellement que cette personne qui s'intitule : Herminie Clémandon.

— Mais, mademoiselle, je ne veux pas souffrir que M. de Barvillier se donne pour moi cette peine...

— Et moi, monsieur, je désire que cela soit ainsi.

— Mais cependant, mademoiselle...

— Mais, monsieur, quand j'ai décidé quelque chose, il faut que cela soit... Ah ! j'ai un caractère très-volontaire... vous ne vous en doutiez pas !... je suis bien aise que vous me connaissiez telle que je suis.

— Alors... il ne faut pas que j'écrive encore à ma grand'mère ?

— Non, à moins cependant que cela ne vous contrarie trop de faire ce que je vous dis...

— Ah ! mademoiselle, cela me rend bien heureux, au contraire...

— Et vous ne jouerez plus à la Bourse ?...

— Je vous l'ai juré... je ne manquerai pas à mon serment.

Anatole a pris congé d'Adeline, heureux de l'intérêt qu'elle lui témoigne, et en se disant : — Désormais, je ne veux plus suivre que ses conseils... L'opération que Boudinet m'a fait faire à la Bourse sera la dernière... lors même qu'elle ne m'enrichirait pas encore tout à fait... je m'en tiendrai là... elle m'a dit que son père détestait les joueurs... et il paraît que Boudinet me fait jouer... Moi, je croyais que c'était seulement une spéculation...

Le jeune homme avait pris le chemin des Champs-Élysées, il marchait en rêvant et sans regarder devant lui ; tout à coup il se cogne contre une personne qui probablement en faisait autant que lui.

C'est une jeune fille, qui porte sous son bras quelque chose d'enveloppé dans du papier ; en regardant Anatole elle pousse un cri de surprise, celui-ci en fait autant, car il vient de reconnaître la jeune fille que Victor lui a présentée comme étant sa cousine, la piqueuse de bottines. Il arrête la petite ouvrière, qui ne semble pas enchantée de la rencontre, et a bien vite baissé les yeux, en voulant continuer son chemin.

— Comme vous passez vite, mademoiselle ! dit Anatole, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?...

— Non, monsieur, non... je ne me rappelle pas...

— Mais, moi, je vous reconnais fort bien... vous êtes la soi-disant cousine que Victor Hermelange m'a amenée un matin...

— Vous croyez, monsieur ?...

— J'en suis certain... Est-ce que vous ne connaissez pas un grand jeune homme, assez joli garçon, et qui se nomme Victor ?

— Un grand mauvais sujet !... un menteur, un farceur qui se moque de tout le monde... oh ! si, monsieur, je le connais bien, malheureusement pour moi...

— Tenez, mademoiselle, vous ne m'avez pas l'air d'être menteuse comme Victor, convenez donc avec moi que vous ne vous nommez pas Herminie Clémandon... que votre mère ne s'appelait pas Angélina Desforgeray... enfin que tout cela est un rôle que Victor vous avait appris, afin de me faire croire que vous étiez la cousine que je cherche...

La jeune ouvrière rougit et balbutie : — Mon Dieu, monsieur, c'est vrai... je ne m' appelle pas Herminie. je me nomme Titine Blainchaud... je sais bien que je ne suis pas votre cousine, mais quand ce grand bêta de Victor est venu me prier de faire semblant de l'être, j'ai cru que ce n'était qu'une plaisanterie pour rire... que ça ne serait pas pour longtemps... et puis, M. Victor m'avait dit : Oh ! ce ne sera pas difficile de faire accroire au jeune homme ce que nons voudrons... il croit tout ce qu'on lui dit... on lui dirait que la mer est venue à Paris qu'il le croirait, il n'y voit pas plus loin que son nez... c'est une huître... Alors, moi, monsieur, j'ai consenti à faire semblant d'être votre cousine... mais comme je ne suis pas très-hardie, ça n'a pas été trop bien ; j'ai vu que vous aviez l'air de deviner la frime, je me suis embrouillée, je me suis sauvée... Ce grand polisson de Victor m'a dit des sottises ! Depuis, il est venu me retrouver, en me disant qu'il fallait que je retourne chez vous pour faire encore votre cousine, que cela était indispensable, moi j'ai refusé ; alors il m'a appelée petite seringue, et il m'a repris le châle qu'il m'avait donné... ce grand brigand-là !...

Anatole sort de sa bourse quatre napoléons qu'il met dans la main de Titine Blainchaud, en lui disant : — Tenez, mademoiselle, voilà pour vous acheter un autre châle, et surtout pour m'avoir avoué la vérité.

La piqueuse de bottines fait un saut de joie, met l'argent dans sa poche et s'écrie : — Ah ! merci, monsieur, vous êtes bien plus généreux que Victor, vous !... merci ! Que je suis contente !... Je vais bien vite porter ces bottines qu'on attend, et puis j'irai tout de suite m'acheter un châle... je le prendrai bleu, monsieur, je le prendrai bleu !.....

Titine Blainchaud s'éloigne en doublant le pas, et Anatole continue sa promenade en disant : —Décidément, mes amis, les Compagnons de la Truffe, ne me traitent pas bien... pour l'un je suis un jobard... pour l'autre une huître... celui-ci prétend qu'on se moque de mon amour... et tous les trois me doivent de l'argent qu'ils ne parlent jamais de me rendre. Il n'y a donc que Boudinet qui veut faire ma fortune... mais jusqu'à présent je n'ai pas vu un centime des gains que nous avons faits ensemble. Espérons qu'à la fin du mois il n'agira pas de même.

XXXVII

PETITE VENGEANCE AUX TRUFFES.

Quelques jours plus tard, au moment d'entrer dans un restaurant du Palais-Royal, Anatole aperçoit le bel Hippolyte d'Ingrande qui vient à lui en lui tendant la

main : — Bonjour, cher ami... vous aller dîner là?...

— Oui, et vous?

— Moi, ma foi, j'étais indécis... je ne savais pas où je voulais dîner, mais puisque vous entrez chez Véfour, j'y vais avec vous... nous dînerons ensemble...

— Comme il vous fera plaisir...

Et tout en entrant chez le traiteur avec le beau jeune homme, Anatole se dit : — Ah! tu veux dîner avec moi... soit! mais comme tu me traites de jeune jobard! comme tu forces mademoiselle Pelotte Potard à te régaler avec l'argent que je lui donne, je te promets bien que je ne payerai pas ton écot!....

Les jeunes gens se placent à une table dans un des salons. Anatole commençait à savoir commander un dîner; il connaissait ce qui était bon et savait quels étaient les mets les plus délicats et les plus renommés dans tel ou tel restaurant. Il prend la carte, commande un potage, puis la passe à Hippolyte, et dit :

— J'ai demandé pour moi... demandez pour vous.

Mais Hippolyte repousse la carte qu'il lui présente, en disant :

— Je prendrai ce que vous voudrez, mon cher ami, je n'aime pas à commander mon dîner... je m'en rapporte à vous, à votre goût, vous n'êtes pas un novice, comme en arrivant à Paris! Vous devez maintenant connaître ce qui est bon... je suis certain d'avance que vous nous ferez fort bien dîner!

— Vraiment! vous croyez que j'aurais assez d'esprit pour cela!...

— Oh! je n'ai jamais douté de votre esprit... c'est l'expérience seule qui vous manquait!...

— Vous avez raison, mais l'expérience arrive à la fin!..

Ainsi vous me donnez carte blanche pour commander?...

— Entièrement.

— Pour le vin aussi?

— Pour tout!

— En ce cas, garçon, donnez-moi du papier, je vais écrire notre menu, sans vous consulter.

Anatole écrit la carte du dîner et la donne au garçon, qui bientôt leur apporte du madère, du champagne frappé et du chambertin.

— Bravo!... bravo!... s'écrie Hippolyte, en voyant arriver les trois vins différents, voilà qui promet!... Quand je disais que vous sauriez commander!... Je n'aurais certes pas mieux fait pour les vins... et peut-être n'aurais-je pas été aussi hardiment que vous!... Oh! un potage aux crevettes!... bravo encore!... cela commence parfaitement bien!...

— Soyez sûr que cela finira de même.

Tout en savourant le potage, le bel Hippolyte ne tarde pas à entamer le chapitre de la cousine.

— A propos, mon cher Anatole, je ne vous ai pas revu depuis que je vous ai présenté votre cousine, cette bonne Herminie... Quand donc voulez-vous qu'elle retourne vous voir?

— Quelle cousine? j'en ai tant vu depuis quelque temps, qu'en vérité cela m'embrouille!...

— De qui voulez-vous que je vous parle, si ce n'est de la personne que je vous ai présentée... mademoiselle Herminie Desforgeray?..

— Ah! cette grande demoiselle qui boit si bien du rhum, qui me demandait de *la douille* et qui disait *zut!* pour l'eau sucrée?...

— Mon cher, tout cela vous a offusqué, parce que vous n'êtes pas encore habitué au langage des jeunes femmes de Paris...

— Non, j'avoue que je ne suis nullement habitué à ce langage-là... Vous me permettrez de croire que ce n'est pas celui des demoiselles bien élevées!

— Mon Dieu! je n'ai pas prétendu vous amener une duchesse!... Après tout, si votre cousine n'a pas reçu d'éducation ce n'est pas sa faute, mais celle des circonstances qui l'ont privée de ses parents, de sa famille, lorsqu'elle était encore enfant!... enfin c'est une simple brodeuse!... et vous ne pouvez pas exiger qu'une brodeuse s'exprime comme un académicien.

— Moi, je vous assure que je n'exige rien de cette demoiselle...

— Oh! voilà un filet aux truffes qui a fort bonne mine... et ce chambertin est excellent...

— Cela vous va, tant mieux... entamons le filet!...

— Pour en revenir à votre cousine, je conviens que sa tenue est un peu... sans façon... et qu'elle aime trop le rhum... mais après tout, qu'est-ce que cela vous fait? ce n'est pas vous qui l'avez élevée... vous la trouvez comme cela, il faut bien que vous la preniez comme elle est!...

— Ah! vous pensez que je dois la prendre comme cela?

— Dame... vous ne pouvez pas la changer... Il est délicieux, ce filet... Vous avez un héritage à rendre... l'héritière est ce qu'elle est; que ce soit une vestale ou une biche... un modèle de vertus, ou une bambocheuse, cela n'empêche pas l'héritage de lui appartenir...

— C'est juste, ce que vous dites là est extrêmement juste...

— Oh! diable!... qu'est-ce que c'est que ceci? des brochettes de foie de volaille.

— Oui, et aux truffes.

— Parfait! parfait!... je croyais pourtant que la saison des truffes était passée...

— Comment! vous, habitant de Paris, ne savez-vous pas que toute l'année on y mange ce qu'on aime, ce qui fait plaisir... qu'il n'y a point de saison, point d'époque où l'on ne puisse contenter ses goûts, satisfaire ses moindres caprices?

— C'est vrai... oh! j'avais tort; à Paris, avec de l'argent, on a, en effet, tout ce qu'on désire... Alors, cette pauvre Herminie... elle attend de vos nouvelles avec impatience... Voulez-vous aller chez elle... ou que je la mène chez vous ces jours-ci?

— Ne vous donnez pas cette peine... je l'ai revue...

— Vous l'avez revue... votre cousine?

— Non; mais la grande fille que vous m'aviez présentée comme telle... mademoiselle Pelotte Potard...

Hippolyte se trouble; mais il avale un verre de madère pour se redonner de l'assurance et balbutie :

— Pelotte...Pott...Potard...Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, c'est la soi-disant cousine que vous m'avez amenée.

— Je ne comprends pas...

— Bah! vous comprenez fort bien, au contraire!... Mon cher ami, comme vous le disiez tout à l'heure, c'est l'expérience qui me manquait... mais elle commence à me venir...

— Je vous assure que je n'y suis pas du tout. Nous parlions de votre cousine...

— Vous savez bien que la personne que vous m'avez présentée comme telle n'est pas ma cousine, qu'elle se nomme Pelotte Potard... que c'est une ancienne actrice de province, dont la mère est encore maintenant ouvreuse de loges aux Funambules...

Hippolyte feint un grand étonnement, en s'écriant :

— Il serait possible ! quoi, cette jeune femme que je croyais être votre cousine... qui m'avait dit se nommer Herminie Desforgeray... fille d'Angélina, votre parente... et tout cela était un mensonge !... Ah ! comme elle m'a trompé!... vous m'en voyez stupéfait et confus!

Et pour se remettre, le beau garçon avale du chambertin et du champagne. Puis il reprend : — Mais comment diable savez-vous tous ces détails sur cette jeune femme?...

— Je les tiens d'elle-même; je l'ai rencontrée dans un café chantant, je lui ai payé du punch, alors vous devez croire que je n'ai pas eu la moindre difficulté à la faire jaser. Elle m'a dit que vous lui aviez proposé de remplir le rôle de ma cousine... que vous le lui aviez appris...

— Elle a menti! elle a effrontément menti!... Ah! que je la rencontre jamais, la drôlesse, et je lui ferai payer cher ses mensonges...

— En attendant, vous lui aviez fait vous payer à dîner avec les soixante francs que je lui avais donnés...

— La malheureuse...! quel tissu de fourberies! c'est-à-dire que c'est elle qui ne m'a pas lâché que je n'aie consenti à dîner avec elle!... Oh! les femmes! les femmes!... Oh! voilà un plat qui embaume...

— Ce sont des escalopes de saumon aux truffes...

— Toujours aux truffes! décidément vous en avez fait mettre dans tout?

— Vous l'avez dit; j'ai tenu à vous prouver que je n'ai pas oublié notre association... Ne sommes-nous pas Compagnons de la Truffe? il faut nous montrer dignes de ce beau titre...

— Je suis de votre avis... ce dîner est exquis. Ah! comme je me félicite de vous avoir laissé commander... Mais je voudrais, mon cher ami, que vous n'ajoutassiez pas foi à tout ce que vous a dit cette bambocheuse de Pelotte... et que vous ne pensiez pas que j'ai voulu vous jouer...

— Comme un jeune jobard... n'est-ce pas?... Eh! mon Dieu, qu'y aurait-il là d'étonnant?...

— Par exemple!... vous, un jobard!... est-ce que j'ai jamais pu penser cela!

— Pourquoi pas?... En arrivant à Paris j'étais en effet bien candide et surtout bien ignorant sur les usages, sur le beau langage des jeunes gens à la mode... Quel mal quand vous auriez voulu me jouer une scène plaisante et vous amuser un peu à mes dépens, avec cette histoire de ma cousine... que j'ai eu la sottise de vous confier?... car je conviens que j'ai eu grand tort de vous dire cela... c'était un secret de famille... ma bonne grand'mère l'avait toujours religieusement gardé... Je devais faire de même... mais un provincial qui se trouve tout à coup entre quatre jeunes gens spirituels... qui, à la fin d'un bon dîner, le mettent dans la confrérie de la Truffe... cela entraîne, cela pousse à la confiance... Je n'agirais plus de même aujourd'hui!... Je vous le répète, vous avez voulu me berner un peu... voilà tout... Je suis bien persuadé que vous n'auriez pas poussé la chose plus loin, que vous n'aviez nullement l'intention de vous faire donner l'héritage de ma cousine... car alors c'eût été autre chose qu'une plaisanterie... je n'ose pas dire ce que c'eût été!... Mais vous avez voulu rire un peu, me donner une leçon, afin qu'une autre fois je ne conte pas à tout le monde mes secrets de famille...

Cela n'a pas réussi aussi complétement que vous le pensiez... mais je n'en suis pas moins reconnaissant pour la leçon...

Hippolyte ne sait plus que répondre; il balbutie quelques phrases sans suite; mais le garçon apporte un macaroni aux truffes, alors il s'écrie : — Tenez, mon cher Anatole, devant un si excellent dîner, il serait fâcheux d'avoir des discussions désagréables... J'ai peut-être eu tort... c'est possible! J'ai cru trop facilement à toutes les histoires que m'a débitées cette grande Pelotte... j'aurais dû y regarder à deux fois... me méfier d'elle... mais enfin c'est fini! Si vous voulez, nous ne parlerons plus de cette affaire!...

— Oh! très-volontiers; maintenant, je ne vois pas la nécessité de revenir sur ce chapitre...

— Et nous finirons gaiement cette bouteille de champagne frappé... Quel dîner!... Quel repas truffé! Parole d'honneur, je n'en ai jamais fait d'aussi bien commandé!

— Vous êtes content de moi, j'en suis enchanté.

Après un dessert qui répond au dîner, Anatole demande l'addition, et quand le garçon l'apporte, Hippolyte a soin de détourner la tête et de paraître fort occupé à regarder des personnes qui viennent d'entrer dans le restaurant. Mais après avoir jeté un coup d'œil sur l'addition, Anatole dit : Cinquante-deux francs... pour un dîner tout aux truffes, ce n'est pas trop cher...

Puis il pousse du bras son vis-à-vis, et lui tend la carte, en ajoutant : — Tenez, mon cher... cinquante-deux francs... c'est chacun vingt-six francs... Voilà ma part, j'y ajoute vingt sous pour le garçon... vous lui donnerez ce que vous voudrez...

En disant cela, Anatole, qui a jeté vingt-sept francs sur la table, se lève et prend son chapeau.

Cependant le bel Hippolyte est devenu écarlate, il regarde l'addition, puis Anatole, et murmure :

— Comment... vingt-six francs... pour le dîner!... mais pourquoi me demander cela?...

— Parce qu'il me semble que la moitié de cinquante-deux a toujours été vingt-six...

— Sans doute... mais vous avez commandé le dîner... et alors... je croyais...

— Que je payerais seul la carte... comme c'était mon habitude... mais vous vous trompiez... Je ne vous ai pas invité à dîner, moi, oh! je n'ai jamais eu cette intention... C'est vous qui avez voulu dîner avec moi, en me priant de commander, ce que j'ai fait pour vous être agréable; mais, moi! vouloir vous régaler... Oh! Dieu m'en garde! le petit Anatole n'est pas encore aussi bête que vous le pensiez.

En disant cela, Anatole sort de chez le traiteur, laissant le bel Hippolyte, qui paraît fort embarrassé, devant le garçon qui attend son argent.

XXXVIII

AU SAUT DU LIT.

Depuis que Mitonneau a vu madame Alfieri au café chantant, il n'ose plus se promener dans Paris, de crainte de la rencontrer encore; comme il a également peur de se trouver avec son ami Canardière, et comme il redoute aussi les femmes en fichu sur la tête et en

tablier, parce qu'il a aperçu son Éléonore dans cette tenue, lorsqu'il sort, il ne pense qu'à se sauver des personnes qui, de loin, ont quelque ressemblance avec celles qu'il veut éviter; ce qui est cause que sa marche, à chaque instant interrompue, s'effectue en zigzag. Cela lui donne l'air d'un homme gris.

Mais comme on ne voit pas en même temps de tous les côtés, un jour, en se sauvant d'une dame, qui ressemble à la tour de Nesle, il se jette dans le nez de son ami Canardière, qui s'écrie : — Prends donc garde, Mitonneau, que diable ! pour me dire bonjour tu n'as pas besoin de me casser le nez... Tu te jettes sur moi sans crier gare... Tu avais donc bien peur que je ne t'échappasse...

— Moi... pas du tout ! répond Mitonneau fort contrarié de sa bévue. Je ne t'avais pas vu...

— Si tu ne m'avais pas vu, pourquoi te jeter ainsi sur moi?...

— Je voulais me garer d'un omnibus...

— D'un omnibus... et nous sommes sur le boulevard.

— Alors, c'était d'une charrette...

— Mon cher ami, je crois que tu as quelque chose qui te préoccupe...

— Moi, non, rien du tout, je t'assure !

— Ah ! si tu avais comme moi un polisson à punir, je le comprendrais...

— Tu es chargé de punir un polisson ?

— Eh ! sacrebleu ! je cherche l'amant de ma femme... tu as donc oublié cela !...

— Ah ! oui... en effet... je n'y pensais plus...

— Oh ! j'y pense toujours, moi !... mais j'ai quelques notions plus certaines, grâce au ciel ; j'ai été trouver l'ami qui a vu Éléonore à l'Opéra, je lui ai

demandé le portrait de l'homme qui était avec elle...

— Ah! tu lui as demandé... le portrait?...

— Qu'est-ce que tu as donc?... Est-ce que tu boites?...

— Non... c'est mon genou qui a fléchi.

— Et mon ami m'a positivement dit : C'est un jeune homme... très-jeune, joli garçon, brun, de belles couleurs, tournure à la mode... Voilà ce qui doit me guider dans mes recherches.

Mitonneau est enchanté, parce que, malgré son amour-propre, il est bien obligé de reconnaître que ce portrait ne lui ressemble pas du tout; alors ses terreurs se dissipent et il se met à sautiller.

— Eh bien! voilà que tu danses maintenant! lui dit Canardière.

— Moi... non... c'est une mouche qui m'a piqué...

— Dis donc, Mitonneau, connais-tu des jeunes gens qui aient été au bal de l'Opéra... et qui ressemblent au signalement qu'on m'a donné?

— J'en connais... un seul... ça lui ressemble... si on veut...

— N'est-ce pas ce jeune homme avec qui tu déjeunais l'autre jour... au Palais-Royal?

— Oui... c'est celui-là...

— Il était au bal?

— Oui... en pierrot...

— En pierrot... mais celui qu'on a vu avec Éléonore était en bourgeois?...

— Aussi je ne dis pas que ce soit lui.

Cependant, en ce moment, Mitonneau se rappelait ce qu'Anatole lui avait dit au sujet d'Eléonore, l'assurance avec laquelle il lui avait affirmé que cette dame avait été dans la nuit du bal avec un autre homme, et il commençait à se demander si

en effet le jeune Desforgeray n'était pas son rival.

Les deux amis continuaient de marcher, chacun réfléchissant de son côté, lorsque le bel Hippolyte d'Ingrande passe devant eux. Canardière l'aborde, en lui disant : — Venez donc un peu causer avec nous, mon cher ami... vous pourrez peut-être me guider dans mes recherches.

Hippolyte répond d'un air aimable : — Je suis tout à votre disposition, monsieur ; en quoi pourrais-je vous être agréable ?

— Mon cher... vous voyez un mari qui a grand'-peur d'être de la confrérie des maris cornards et qui cherche le drôle qui lui a joué ce tour-là.

En disant cela, M. Canardière passe son bras sous celui d'Hippolyte, sans pour cela lâcher Mitonneau qu'il tient de l'autre côté. Le jeune homme s'est troublé, mais il s'efforce de rire en répondant : — Comment, monsieur Canardière, vous avez de ces idées-là ?... Qui diable vous a mis cela dans la tête !...

— Mon cher ami, j'ai mes motifs pour avoir des craintes... On a vu ma femme au bal de l'Opéra...

— En vérité ?

— Elle était déguisée... mais c'est dans un moment que son masque venait de se détacher... elle causait avec un jeune homme qui n'était pas costumé...

— Ah ! on vous a dit cela... moi j'avais un charmant costume de polichinelle.

— Je le sais... je le sais... et d'ailleurs, mon cher, vous pensez bien que ce n'est pas sur vous que tombent mes soupçons... si cela était, je ne vous conterais pas tout cela...

— C'est juste, mais je n'ai pas aperçu madame votre épouse au bal.

— Vous pensez bien qu'elle gardait toujours son masque... il a fallu un hasard... il a fallu que le cordon du masque se dénouât pour qu'on vît un instant son visage... mais je vais vous dire comment elle était costumée : un domino orange dont le capuchon était orné de rubans ponceau... ce n'est pas commun... ça se remarque cela...

Hippolyte semble réfléchir, puis il répond : — En effet, je me rappelle maintenant avoir vu ce domino orange... et je l'ai d'autant plus remarqué qu'il était au bras d'un jeune homme de ma connaissance...

— Quel jeune homme?... qui est-ce?... son nom? Cher ami, je ne vous lâche pas que vous ne m'ayez dit son nom... Oh! je ne vous lâche pas...

— Ma foi... c'est un de ceux que vous avez vus avec moi, en pierrot, mais au bout de quelque temps, trouvant que son déguisement lui allait mal, il a quitté le bal et y est revenu en costume de ville...

— Quelque chose me dit que je sais qui c'est... Mitonneau, ton jeune ami a-t-il quitté son habit de pierrot?

— Je n'en sais rien... c'est possible... il ne me l'a pas dit... mais il m'a dit...

— Quoi?

— Rien, je me trompais...

— Mitonneau, tu sais quelque chose... et tu ne veux pas parler... tu veux ménager ton jeune homme... Hippolyte, au nom des bonnes mœurs! je vous somme de me dire le nom de l'individu en question...

— Pardieu! c'est Anatole Desforgeray...

— Le polisson! c'était lui! s'écrie Mitonneau.

— Tu le savais, toi! dit M. Canardière, et tu ne le

nommais pas... mais grâce à ce cher Hippolyte, je n'ai plus de doutes, je sais à qui j'ai affaire!...

— Au moins, ne dites pas que c'est moi qui vous ai appris cela! reprend Hippolyte. Je n'ai pu me refuser à vos instances... Anatole nous avait dit en effet qu'il adorait une femme mariée... mais j'étais si loin de penser... Du reste, il n'avait pas triomphé de cette dame... elle se moquait de lui probablement...

— Merci, Hippolyte, vous voulez blanchir mon épouse, je sais qu'en penser...

— Ensuite, je ne vous dis pas que je l'ai vu avec madame Canardière.

— Vous l'avez vu avec le domino orange... c'est la même chose, je sais à quoi m'en tenir... Mitonneau, ton petit ami aura de mes nouvelles; il demeure dans ton hôtel... cela me suffit. J'avais depuis longtemps des soupçons sur lui... on a comme des pressentiments, et puis ce petit monsieur me regardait toujours d'une singulière façon... Adieu, messieurs, vous apprendrez bientôt comment Canardière venge son honneur.

En disant ces mots, le petit homme sec lâche les deux bras qu'il tenait, et s'éloigne comme un furibond. Le bel Hippolyte, enchanté du moyen qu'il vient d'employer pour détourner les soupçons, se frotte les mains et laisse là Mitonneau, en disant : — Ah! vous me faites payer la moitié d'un dîner de cinquante-deux francs, mon jeune ami; je suis bien aise de vous traiter de la bonne façon.

Quant à Mitonneau, il continue sa promenade, en se disant : — C'est Anatole qui courtisait aussi Éléonore... je ne m'étonne plus s'il me proposait de me faire trouver avec mon rival... mais ce qui me confond

toujours, c'est qu'Éléonore ait eu le temps de souper deux fois dans la nuit.

En rentrant le soir à son hôtel, Anatole est appelé par le concierge, qui lui dit : — Monsieur, il est venu quelqu'un pour vous voir... un petit monsieur pas jeune... et qui avait l'air fort en colère parce que vous n'y étiez pas... il est revenu trois fois; enfin la dernière, il a laissé sa carte, en disant : Dites bien à M. Desforgeray que je reviendrai demain matin, et que je lui défends de sortir avant de m'avoir vu.

— Comment... il me défend!... voilà qui est un peu fort!... murmure Anatole en prenant la carte; mais, après avoir lu le nom de Canardière, il sourit et dit au concierge : — Vous vous trompez, je le gage... ce n'est pas moi, ce doit être M. Mitonneau que ce monsieur est venu demander...

— Non, monsieur, je vous assure que c'est bien vous qu'il a nommé.

— Mais je connais à peine ce M. Canardière, tandis que je sais qu'il est intimement lié avec mon voisin du carré?

— Ce n'est pas M. Mitonneau qu'il a demandé, c'est vous, bien sûr.

— Enfin, tout cela s'éclaircira demain, car je suis très-curieux de savoir si c'est vraiment moi à qui ce monsieur défend de sortir.

Le lendemain, à sept heures du matin, on cognait très-fortement à la porte d'Anatole, qui dormait profondément. Réveillé par le bruit, et ne se rappelant plus la visite de la veille que l'image de mademoiselle de Barvillier avait facilement effacée de sa mémoire, il se frotte les yeux en criant : — Qui diable fait, si matin, du bruit à ma porte?

— Moi! Canardière! répond une voix forte et nasillarde.

Ce nom rappelle au jeune homme la carte que son concierge lui a remise la veille, il saute à bas de son lit en répondant : — Diable!... vous venez de bien bonne heure, vous m'avez réveillé...

— C'est bien ce que je voulais... ouvrez...

— Mais je suis en chemise...

— Quand même vous seriez sans chemise... ouvrez!

— Ah çà! ne vous trompez-vous pas, monsieur? c'est la porte à côté qui est celle de M. Mitonneau...

— Ce n'est pas à lui que j'ai affaire, c'est à vous, Anatole Desforgeray, de Montpellier!... Je vous somme d'ouvrir.

— Allons, il paraît que le concierge avait raison, se dit Anatole en courant ouvrir sa porte, puis il court se refourrer dans son lit en criant : — Pardon, monsieur, mais puisque vous êtes si pressé, je vous recevrai au lit.

Canardière est entré : par-dessus son costume ordinaire, il porte un grand manteau de drap bleu qu'il tient soigneusement fermé sur lui, ce qui semble assez singulier, parce que le temps est beau et chaud. Mais dans cette toilette, qui lui donne presque un air espagnol, le petit monsieur conserve un air rébarbatif, et son chapeau, posé tout à fait en tapageur, achève de lui donner un cachet original.

Le petit homme entre sans saluer; après avoir regardé dans la chambre et jusque sous le lit, pour s'assurer que celui qu'il vient voir est bien seul, il va refermer la porte du carré, puis vient se planter devant le lit en disant : — Me voilà, je ne vous ai pas trouvé hier, mais je savais bien que je ne vous manquerais pas aujourd'hui... du reste, je vous avais défendu de

sortir sans me voir... je vois que vous m'avez obéi... vous fîtes bien...

— Ah çà ! monsieur, ce n'est donc pas une plaisanterie ou une erreur ? dit Anatole en se mettant sur son séant. C'est bien à moi que vous avez défendu cela ?... Je vous trouve plaisant de me faire cette défense !... et de quel droit, s'il vous plaît ?... Je ne vous connais que pour vous avoir vu parler à M. Mitonneau...

— Ah ! vous me trouvez plaisant, petit jeune homme !... c'est bon... vous allez savoir tout à l'heure quelle est ma manière de plaisanter !

— Au fait, monsieur, que me voulez-vous? dites vite, je vous prie, car vous m'avez réveillé, et j'ai encore envie de dormir...

— Ce que je veux?... Est-ce que vous ne vous en doutez pas un peu... jeune gandin !... car voilà comme on vous nomme à présent, messieurs les séducteurs !

— Ma foi, non, monsieur, je ne me doute nullement de ce que vous me voulez ; c'est pourquoi j'étais persuadé que vous n'aviez affaire qu'à M. Mitonneau.

— Ne mêlez donc point ce vertueux, cet honnête Mitonneau à vos intrigues, à vos turpitudes... vous voudriez me donner le change, mais cela ne prendra pas... Ah ! je sais maintenant pourquoi vous vous permettiez de me rire au nez toutes les fois que vous me rencontriez !... ce n'est point assez de séduire la femme, on veut encore se moquer du pauvre mari ! Mais vous ne rirez plus à mes dépens, jeune freluquet, car je ne suis pas, moi, de ces maris complaisants qui prennent ces choses-là comme une bavaroise au lait !... Non, monsieur, je ne suis point de cette pâte-là !

— Mon Dieu, monsieur, soyez de la pâte que

vous voudrez, mais je vous en prie, expliquez-vous plus clairement... car je ne comprends pas encore ce que vous pouvez me vouloir.

— Vous ne comprenez pas ! dit Canardière en se rapprochant de lui d'un air menaçant. Je suis le mari d'Éléonore !...

— Ah ! ça, je le sais bien !... répond Anatole, qui ne peut s'empêcher de sourire en entendant ce nom.

— Vous le savez bien !... ah ! vous vous trahissez, mon gaillard ; vous avouez donc que vous la connaissez, ma femme ?

— Non, monsieur, non, je ne la connais pas... mais j'en ai entendu parler...

— Par qui ?

— Par votre ami Mitonneau.

— Mitonneau ne la connaît pas, il ne l'a pas encore vue... il n'a donc pu vous parler d'elle. Subterfuge que tout cela ! Je sais tout, monsieur... je sais que ma femme me trompe... et qu'elle a été au bal de l'Opéra avec un amant !

— Ma foi, monsieur, si vous le savez, c'est un malheur ! mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— Ah ! son sang-froid est trop fort... déjà si rompu dans le vice, à cet âge !... Vous croyez donc, jeune imberbe, que j'ignore encore que c'est vous qui êtes l'amant de ma femme ?

— Moi ?...

— Oui, vous !

— Moi ! l'amant de votre femme !

— Oui, vous... on vous a vu avec elle au bal de l'Opéra.

— Qui est-ce qui vous a dit cela ?

— Un de vos amis...

— Ce n'est pas possible.

— Vous avez beau nier... le fait est patent !... vous vous êtes trahi vous-même, tout à l'heure, en avouant que vous connaissez Éléonore...

— Ah ! décidément, vous rêvez, monsieur ; de grâce, laissez-moi dormir et allez-vous-en !

— Vous croyez donc que je suis venu vous trouver ce matin pour vous voir dormir... non pas, vraiment ! vous m'avez outragé dans mon honneur, je viens vous en demander raison !

En disant cela, M. Canardière laisse tomber son manteau, et l'on peut voir une paire de fleurets qu'il tenait cachée contre sa poitrine, et qu'il fait briller aux yeux d'Anatole.

— Vous voyez, dit-il, que j'ai pensé à tout et que je ne veux pas que la chose traîne en longueur... J'ai apporté ces fleurets que j'ai démouchetés moi-même, et avec soin... j'ai préféré cela à des pistolets, parce que les pistolets font du bruit, tandis qu'avec ceci nous pouvons nous embrocher ici, entre nous, tout à notre aise et sans que personne vienne nous déranger.

Anatole, toujours assis dans son lit, regardait le petit homme sec, se fendant déjà dans la chambre avec ses fleurets en main, le chapeau toujours posé sur l'oreille et roulant des yeux comme s'il pourfendait quelqu'un. Ce tableau était si grotesque, qu'il ne put s'empêcher de rire aux éclats. Mais sa gaieté redouble la colère de Canardière, qui s'écrie : — Ventre-saint-gris ! jeune homme, il ne s'agit pas de rire ici ! Allons, debout ! debout ! et l'épée à la main ;

— Ah! monsieur, vous jurez comme Henri IV... Dites-moi donc pourquoi?...

— Vive Dieu! je jure comme cela me plaît... debout donc!... Tenez, voici une arme pour vous défendre... vous vous battrez en chemise, vous serez plus à votre aise.

Et Canardière jette un de ses fleurets au nez d'Anatole, que cela commence à mettre de mauvaise humeur et qui s'écrie : — Prenez donc garde, vous m'avez attrapé le nez...

— Je vous attraperai bien autre chose tout à l'heure!... Levez-vous donc, mille tonnerres! vous voyez bien que je vous attends...

— Tout ceci est donc sérieux, monsieur...

— Il me semble que vous devriez le comprendre!

— Vous voulez vous battre avec moi?

— Oui, mon petit, pour vous apprendre à vouloir m'en faire porter... Je ne sais pas encore si Éléonore vous a cédé... plus tard, j'éclaircirai l'affaire de son côté... quand je vous aurai occis!

— Mais si je ne voulais pas me battre, moi!...

— Alors vous seriez un petit lâche, mais je vous flagellerais la figure avec cette arme, et je vous arrangerais de façon à ce que vous ne fassiez plus de conquêtes!...

Joignant l'action à la menace, M. Canardière brandit son fleuret sur la tête du jeune homme. A cette vue celui-ci, transporté de colère, saute à bas de son lit, et, saisissant le fleuret, fond sur le petit monsieur en lui criant : — Ah! vous allez voir si je me laisserai abîmer le visage... vieil imbécile!... ah! vous voulez que je me batte! eh bien, tenez... à vous... à vous... parez celle-ci... parez celle-là!... ah! je vous apprendrai à venir me menacer...

Tout en disant cela, Anatole attaquait son adversaire avec une vivacité, une tenacité qui donnait à peine à celui-ci le temps de se reconnaître. Canardière était bon tireur, mais l'attaque du jeune homme avait été si prompte, les bottes qu'il portait étaient tellement en dehors des règles, des habitudes d'un homme qui sait se battre, qu'il était tout dérouté et, au lieu d'attaquer, il se voyait toujours obligé de se tenir sur la défensive.

Cependant Mitonneau avait, de sa chambre, entendu frapper avec violence chez Anatole, puis il avait fort bien reconnu la voix de son terrible ami Canardière, qui criait à Anatole de lui ouvrir. Lorsque le mari jaloux était entré, Mitonneau avait passé vivement une robe de chambre, puis, persuadé qu'il allait se passer quelque chose de tragique chez son jeune voisin, il était descendu quatre à quatre chez le concierge pour chercher du secours, et tâcher de prévenir un combat, car Mitonneau n'était point un méchant homme, et tout en croyant maintenant que c'était Anatole qui avait aussi soupé avec la perfide Éléonore, il aurait été désolé qu'il lui arrivât malheur.

Le maître de l'hôtel venait justement de descendre donner des ordres à son concierge, lorsque Mitonneau arrive tout éperdu, en s'écriant : — Messieurs, je vous en prie... venez... venez vite au secours du jeune Anatole Desforgeray, mon voisin...

— Serait-il malade?

— C'est bien pis... un furieux... un jaloux... Canardière enfin, vient d'entrer chez lui pour l'assassiner...

— L'assassiner !

— Ou à peu près... c'est un homme que la jalousie rend capable des actions les plus sauvages... Vous avez dû le voir monter, concierge ?

— En effet, monsieur, j'ai vu un monsieur que j'ai reconnu pour être celui qui est venu jusqu'à trois fois, hier, demander M. Desforgeray... j'ai même remarqué qu'il était enveloppé dans un vaste manteau sous lequel il paraissait cacher quelque chose...

— C'est cela ! des armes, sans doute ! Ah ! mon Dieu ! en ce moment il est peut-être occupé à couper Anatole en quatre !... Venez vite, messieurs... prenez aussi des armes !

Le concierge prend son balai, Mitonneau s'empare d'une pincette, le maître de l'hôtel se contente d'aller chercher le passe-partout avec lequel il peut ouvrir toutes les chambres de ses locataires. Ces messieurs montent l'escalier. Mitonneau ne manque pas de monter le dernier. En approchant du carré sur lequel donne la chambre d'Anatole, on entend le cliquetis des fleurets, auquel se mêlent quelques jurons énergiques qui échappent aux combattants.

— Entendez-vous ! on se tue ! on s'égorge là-dedans ! crie Mitonneau, qui, au lieu de continuer de monter, redescend quelques marches. Mais le maître d'hôtel a sa clef, il court ouvrir la porte, il se précipite dans la chambre ainsi que le concierge, au moment où Canardière, en attaquant à son tour son adversaire, reçoit dans l'œil droit la pointe de son fleuret.

On se jette sur les combattants, que l'on n'a pas de peine à séparer, car, en se sentant blessé à l'œil, Canardière y a aussitôt porté la main, tandis qu'Ana-

tole a couru se refourrer dans son lit, après avoir jeté de côté son fleuret.

— Eh! messieurs, quelle fureur vous anime ? dit le maître de l'hôtel. Eh quoi! se battre ici... en chemise... ne pas même vous donner le temps de vous habiller!

— C'est monsieur qui l'a voulu! répond Anatole en s'entortillant dans sa couverture; je ne pensais qu'à dormir, moi. Il m'a provoqué, il prétend que je suis l'amant de sa femme, ce qui n'est pas vrai; mais il m'a insulté et mis en colère... nous nous sommes battus; s'il est blessé, tant pis... j'en suis fâché, mais c'est sa faute!

— Vous êtes un maladroit! s'écrie Canardière, qui tient toujours sa main sur son œil. Est-ce qu'on tire aux yeux?... fi donc! ça ne se fait jamais!

— Oh! je vous assure que je ne savais pas où je tirais...

— Vous ne savez pas vous battre, ça se voit bien!... mais j'aurai ma revanche, jeune homme, j'aurai ma revanche!

— Laissez-moi donc tranquille, monsieur, et tâchez de trouver le véritable amant de votre femme, cela voudra beaucoup mieux que de vous battre avec moi!

Cependant Canardière, qui souffre beaucoup de sa blessure, a laissé le maître de l'hôtel lui bander l'œil avec son mouchoir qu'il a préalablement trempé dans de l'eau fraîche; cette opération faite, on l'emmène hors de la chambre et le concierge court lui chercher une voiture.

Dans l'escalier, Canardière aperçoit Mitonneau, qui s'y tenait prudemment, attendant l'issue de la

bataille. En voyant arriver son ami avec un bandeau sur un œil, Mitonneau s'écrie : — Ah ! mon Dieu !... tu as donc reçu quelque chose, Canardière, te voilà coiffé comme les Romains !

— Je ne sais pas si les Romains étaient coiffés comme moi... mais je sais que j'ai un coup de maladroit... et je crains bien de rester borgne...

— Borgne ! il serait possible... avoir perdu un œil pour si peu de chose...

— Ah ! tu appelles cela peu de chose, toi ! merci... on voit bien que tu es garçon...

— Monsieur, la voiture est devant la porte et vous attend...

— C'est bien, je descends ; au revoir, Mitonneau ; ton gringalet n'en est pas quitte !... et quand je serai guéri... nous nous reverrons... oui... nous nous reverrons.

Canardière est parti, et Mitonneau remonte l'escalier en murmurant : — Nous nous reverrons !... il ne le reverra jamais si bien, puisqu'il sera borgne... Oh ! les femmes ! comme c'est dangereux pourtant ! je crois que je finirai par m'en priver tout à fait !

XXXIX

CONSCIENCE LARGE ET CONSCIENCE NETTE.

En passant devant la chambre d'Anatole, Mitonneau voit que la porte n'est pas fermée et il entre chez son jeune voisin, qui s'est remis dans son lit.

— Eh bien, mon cher ami, en voilà des événements!... vous ne vous attendiez pas à ce qui vient de vous arriver!... ni moi non plus!... Quand je vous faisais confidence de mes amours avec Éléonore, je ne me doutais guère que vous étiez aussi l'amant de cette dame.

— Monsieur Mitonneau, est-ce que vous allez me dire les mêmes bêtises que ce vieil entêté qui sort d'ici?... est-ce que vous avez envie que nous nous battions aussi tous les deux? répond Anatole en fixant sur son voisin des regards qui ne sont pas doux.

Mitonneau devient blême et s'écrie : — Moi, avoir envie de me battre avec vous! par exemple! avec un jeune homme qu'on m'a confié... Cette bonne madame Desforgeray, votre grand'maman... que je respecte tant... et vous que j'aime comme un frère... me battre avec vous... jamais! Vous pouvez me faire et me dire ce que vous voudrez, je ne me battrai jamais avec vous.

— Alors, mon cher monsieur Mitonneau, ayez la bonté de croire que je ne mens pas, quand je vous certifie que je ne connais pas madame Canardière, que je ne l'ai jamais vue... Si j'avais été aussi l'amant de cette séduisante Éléonore, pourquoi ne vous l'aurais-je pas avoué, à vous, qui me contiez votre bonne fortune... j'aurais été aussi confiant que vous, confidence pour confidence!

— Mais alors, comment savez-vous que cette dame a un autre amoureux avec qui elle a soupé en face de l'Opéra... avant ou plutôt après y avoir soupé avec moi?

— Parbleu! je le sais parce que cet amant-là me l'a dit.

— Vous le connaissez donc?

— Assurément.

— En ce cas, pourquoi ne l'avez-vous pas fait connaître à Canardière?... cela vous disculpait entièrement.

— Parce que je ne sais pas me justifier aux dépens d'un autre... parce que j'aurais trouvé lâche de trahir le secret qu'on m'avait confié.

— Je vous crois, mon cher ami, puisque vous me l'affirmez... oh! je vous crois!...

— Mais maintenant je voudrais bien savoir, moi, qui est-ce qui a pu faire accroire à M. Canardière que j'étais l'amant de sa femme?

— C'est un de vos amis...

— Un de mes amis?

— Oui, que j'ai vu encore il y a peu de temps venir ici, un matin, avec une grande femme qui semblait fort délurée... Canardière le connaît aussi, il l'a nommé Hippolyte...

— Hippolyte!... c'est lui qui a fait cela!... ah! c'est indigne!

Et Anatole a fait un tel bond dans son lit, que Mitonneau, effrayé, se hâte de gagner la porte en disant :

— Oui, mon voisin... c'est lui... il a dit vous avoir vu à l'Opéra avec le domino orange... Mais pardon, je ne suis pas habillé complétement... et je n'ai pas déjeuné... Au revoir... je rentre chez moi.

Le jeune Desforgeray, resté seul, demeure pensif, et à l'expression de ses traits on peut deviner que ses réflexions sont fort sérieuses. C'est qu'il se sent attristé, en rencontrant toujours de la perfidie, presque de la haine dans les gens qu'il a obligés et qu'il avait cru être vraiment ses amis, et il se dit encore :

— Que leur ai-je donc fait pour qu'ils soient méchants avec moi?... Il n'y a que Boudinet, qui ne m'a pas présenté de fausses cousines, et qui me témoigne toujours autant d'amitié... mais la fin du mois est arrivée... je ne sais pas où en est notre opération, car il n'a pas voulu me dire ce qu'il faisait... je désirerais pourtant bien savoir s'il m'a enrichi comme il semblait en être sûr... c'est la dernière fois que je jouerai à la Bourse... les autres ont été heureuses, pourquoi celle-ci ne le serait-elle pas?... Il me tarde de voir Boudinet... mais il est si difficile de le rencontrer!.. Il me semble que si je me rendais chez notre agent de change, on me dirait tout de suite quel a été le résultat de notre opération. Oui, c'est une bonne idée; habillons-nous et allons-y sur-le-champ.

Anatole achevait de s'habiller, lorsque le concierge lui monte une lettre que le facteur venait d'apporter. Le jeune homme n'en avait encore reçu que de sa grand'mère, mais il regarde l'adresse, celle-ci n'est pas de son écriture et d'ailleurs elle vient de Paris. Fort curieux de savoir qui peut lui écrire, il se hâte de briser le cachet et voit en tête de la lettre le nom et l'adresse de son agent de change. Il se dit : — Parbleu, voilà qui arrive à propos et va m'éviter une course... Oh! voyons! voyons! si je suis devenu bien riche...

Il lit, puis pâlit, ses jambes se dérobent sous lui, il relit de nouveau car il espère s'être trompé, mais il avait bien lu : l'agent de change le prie de venir payer à sa caisse la somme de soixante-dix mille francs résultant de la baisse de la rente et des actions de chemin de fer qu'il avait donné ordre d'acheter le 15 pour fin courant.

— Soixante-dix mille francs! murmure Anatole, les yeux toujours fixés sur la lettre fatale, mais c'est une somme énorme... c'est plus de la moitié de ma fortune... Et moi qui espérais m'enrichir... Ah! si j'avais écouté les conseils de ma bonne vieille mère... je n'aurais pas joué à la Bourse. Ce n'est pas de cette façon que je pourrai devenir le mari d'Adeline, et il a bien raison, M. de Barvillier, de détester le jeu... Soixante-dix mille francs! Mais j'y songe, Boudinet est associé avec moi... naturellement il doit l'être dans les pertes comme dans les bénéfices... et les bénéfices, je n'en ai pas encore vu un sou... Mais cette fois il faudra bien qu'il me rende ce qu'il a touché pour moi... Voyons... La moitié de soixante-dix mille francs... c'est trente-cinq... il m'en doit deux mille huit cents, ce n'est donc plus que trente-deux mille deux cents francs que j'ai à payer... C'est encore une bien grosse somme que je vais être obligé de demander à ma grand'mère... Que va-t-elle penser, mon Dieu!... mais je lui jurerai d'être plus sage à l'avenir... D'ailleurs, c'est sur ce qui m'appartient que je la prierai de prendre cette somme... elle vendra de mes terres... de mes prairies... oh! cela lui fera bien du chagrin... Pauvre femme! elle pensera que je ne fais que des sottises à Paris... et elle aura un peu raison... Enfin, puisqu'il le faut... écrivons bien vite à Montpellier... dès que j'aurai reçu l'argent, je le porterai à l'agent de change et je lui dirai : c'est Boudinet qui vous doit le reste. Boudinet!... quand le trouvera-t-on, celui-là?... Ma foi, cela ne me regarde pas... il est probable que notre agent de change le voit tous les jours à la Bourse.

Anatole se place à son secrétaire et se dispose à

écrire, mais on entre brusquement chez lui, et le gros Boudinet vient, toujours avec son air riant, lui frapper sur l'épaule, en lui disant : — Bonjour, cher ami!...

— Ah! c'est vous, Boudinet... justement je pensais à vous, car je viens de recevoir une lettre de notre agent de change, et vous me voyez encore tout bouleversé de ce qu'elle m'apprend!...

Boudinet s'étale dans un fauteuil, en répondant d'un air fort calme :

— Ah! oui... c'est vrai... nous n'avons pas été heureux cette fois... Dame, mon petit, que voulez-vous!... la fortune est femme... c'est-à-dire qu'elle est volage... qu'elle a des caprices... Jusqu'à ce moment elle nous avait bien traités... aujourd'hui elle nous coule à fond; dans la vie, il faut s'attendre à tout!...

— Mais on réclame de nous une somme énorme... soixante-dix mille francs!... comment pouvons-nous devoir tant que cela?

— Ah! nous avions joué gros jeu... j'avais voulu faire tout de suite un beau bénéfice... j'avais fait acheter de la rente et des actions de plusieurs lignes qui devaient monter... car elles devaient monter, et nous aurions gagné bien plus que nous ne perdons... mais il y a eu une baisse énorme... une panique! de ces revirements qui déjouent toutes les prévisions... C'est un malheur!... mais il faut s'en consoler.

— Vous êtes heureux de prendre les choses avec tant de tranquillité!...

— Je suis philosophe, mon cher, soyez-le comme moi.

— En attendant, je vais écrire à Montpellier pour qu'on m'envoie trente-deux mille francs, avec ce que

vous avez à payer pour votre part, et ce que vous me redevez... sur les bénéfices faits sur les autres opérations... et dont vous avez gardé ce qui me revenait, cela complétera la somme que l'agent de change nous demande.

Boudinet fronce le sourcil, fait un peu la grimace, puis se remet à rire, en s'écriant : — Qu'est-ce qu'il dit là!... Ah! ah! ah! comme il arrange tout cela... ce cher petit!... Mais nous ne devons rien du tout, enfant que vous êtes, ou du moins, nous ne le payerons pas, ce qui revient absolument au même! Beaumarchais ne le dit-il pas par la bouche de Figaro : *Quand on doit et qu'on ne paye pas, c'est comme si on ne devait pas?*

Anatole regarde le gros jeune homme, en ouvrant de grands yeux, et balbutie : — Je ne comprends pas du tout ce que vous dites, Boudinet. Comment!... nous ne devons pas les soixante-dix mille francs que l'agent de change nous réclame?

— Je ne vous dis pas que cette somme ne lui soit pas réellement due, mais je vous répète que nous ne sommes pas forcés de la payer... Écoutez-moi bien, mon cher, la loi ne reconnaît pas le marché à terme... l'affaire a été jugée!... ceci est un marché à terme; par conséquent, si nous ne voulons pas payer, on ne peut rien nous faire... ni condamnation, ni prison... rien! On dira à l'agent de change qui se plaindra : Tant pis pour vous! pourquoi ne vous êtes-vous pas fait donner des couvertures?

— Qu'est-ce que c'est que des couvertures?

— Pardieu! ce sont de bonnes valeurs qui représentent à peu près ce qu'on lui a dit d'acheter et avec lesquelles il peut se rembourser s'il y a perte; mais, du

moment qu'il n'a pas de couvertures, à quoi ou à qui voulez-vous qu'il s'en prenne?

Anatole réfléchit quelques instants et dit : — Votre explication ne me semble pas bonne... Si nous avions gagné, nous aurions reçu l'argent.

— C'était notre droit.

— Et parce que nous perdons, nous aurions le droit de ne pas payer...?

— Parfaitement!

— Et la loi tolère cela?

— Je vous répète qu'elle ne reconnaît pas le marché à terme et dit à l'agent de change : Pourquoi ne vous faites-vous pas donner des valeurs qui vous mettent à couvert?

— Mais s'il ne s'en fait pas donner, c'est donc qu'il a confiance dans ceux pour qui il opère?

— Apparemment!

— Alors, en ne le payant pas, on abuse de sa confiance... mais c'est de la friponnerie, cela!

— Oh! oh! mon petit, n'abusons pas des grands mots... Ce que je vous propose là, beaucoup de personnes l'ont fait, et au bout de quelque temps, lorsque ce... déboire est oublié, elles recommencent les affaires comme si de rien n'était, et sont reçues dans les meilleures sociétés... surtout si elles reparaissent avec une nouvelle apparence de fortune.

— Je ne croirai jamais cela... je ne croirai pas qu'un homme qui a profité de la confiance qu'on avait en lui pour ne point payer ce qu'il doit ose reparaître dans le monde!...

— Parce que vous êtes entièrement ignorant de ce qui s'y passe, des moyens que l'on emploie pour devenir riche... Vous êtes encore un écolier... vous vous

formerez! et ce qui vous épouvante aujourd'hui, vous semblera une misère dans quelque temps!

— Non, non, jamais je ne changerai... jamais je ne transigerai avec ce qui touche à l'honneur!...

— Ma foi! après tout, faites comme vous voudrez... si cela vous amuse de payer, payez!... Moi, tout cela ne me regarde pas!

— Comment, cela ne vous regarde pas!... mais il me semble que vous êtes débiteur comme moi... Puisque nous étions associés... vous devez la moitié de la somme...

Boudinet se balance sur sa chaise et joue avec sa badine, en répondant: — Mais non... pas dans cette affaire-là... l'ordre est au nom de vous seul... par conséquent, je ne suis pour rien dans les soixante-dix mille francs qu'on vous réclame...

— Qu'est-ce que cela signifie?... nous étions associés pour les autres opérations... et nous ne le sommes pas pour celle-ci? pourquoi n'avez-vous pas aussi signé le dernier ordre d'achat?

— Je m'en serais bien gardé... l'agent de change n'aurait pas fait l'opération, il n'avait pas confiance en moi... tandis qu'il en avait beaucoup en vous... parce qu'il a fait prendre des informations sur votre famille... par un de ses confrères de Montpellier...

— Mais, c'est affreux, cela... si nous avions gagné cependant, vous auriez pris la moitié du bénéfice?

— Sans doute... car enfin c'est toujours moi qui vous aurais fait avoir ce gain...

— Ah! vous voulez être de moitié dans les bénéfices et point dans les pertes?

— Mais oui... c'est comme ça que j'entends les associations...

— Monsieur Boudinet, je vous connais maintenant; vous êtes un fripon!...

Boudinet se lève et prend son chapeau, en disant : — Ah! mon cher, voilà que vous recommencez à employer des mots dont on ne se sert pas dans le beau monde... J'ai la bonté de me déranger, de venir exprès, pour vous dire de ne point vous inquiéter du résultat de l'opération, pour vous apprendre que vous n'êtes nullement obligé de payer... et, au lieu de me remercier, vous vous fâchez... vous m'injuriez...

— Vous venez me proposer une chose honteuse!... et, si j'étais assez faible pour vous écouter, vous feriez de moi un homme sans honneur, sans délicatesse... un homme comme vous enfin!...

— Ah! merci, j'en ai assez... nous ne nous entendons plus; bonjour, mon cher...

— Un moment, monsieur, vous me devez de l'argent, à moi... deux mille cinq cents francs d'une part... trois cents francs d'une autre... nierez-vous cela aussi?

— Par exemple, pour qui me prenez-vous?... nier ce qu'on doit à un ami... fi donc!...

— En ce cas, payez-moi, car j'ai grand besoin d'argent...

— Il me serait bien difficile de vous payer, je n'ai pas le sou... si vous voulez je vous ferai un billet... mais, entre nous, cela ne vous avancerait pas à grand'-chose!... Je pars pour Bruxelles, je cesse d'avoir ici mon domicile politique... mais je reviendrai à Paris, oh! j'y reviendrai plus brillant que jamais... peut-être millionnaire!... on ne sait pas!... et alors, mon bon, soyez assuré que je m'empresserai de régler notre petit compte... En attendant, recevez mes compliments bien

sincères... je vous enverrai des biscottes de Bruxelles, il n'y a que là qu'on les fait bonnes.

Boudinet est parti. Anatole, étourdi, suffoqué par tout ce qu'il vient d'entendre, reste quelques instants accablé, abattu ; enfin il pousse un gros soupir et se dit : — Ce Boudinet est un vil intrigant, un homme sans foi... sans honneur... et je l'appelais mon ami... et je le croyais le mien... ah! je me connais bien peu en amitié... mais je ne suivrai pas ses conseils, je n'oublierai pas que je suis un Desforgeray, que mon père m'a laissé un nom sans tache et que je dois le conserver tel que je l'ai reçu... Courons chez l'agent de change... puisque c'est moi seul qui suis son débiteur, hâtons-nous d'aller le rassurer.

En fort peu de temps Anatole est arrivé chez l'agent de change, il se présente à lui tout haletant, tout ému, et balbutie : — Monsieur... vous m'avez écrit... je vous dois donc soixante-dix mille francs... je vous les payerai... oh! soyez tranquille, monsieur, je vous les payerai; je vous demande seulement dix jours de délai, afin que j'aie le temps d'écrire à Montpellier et que l'on puisse réaliser cette somme...

— Prenez le temps qu'il vous faudra, monsieur, j'étais fort tranquille en opérant pour un Desforgeray... car je ne vous cacherai pas que j'ai pris des informations à Montpellier... et c'est pour cela que j'ai exécuté votre ordre sans me faire donner des garanties... ce que nous ne devons pas faire...

— Car je pourrais ne pas vous payer... et vous n'auriez aucun recours contre moi... Voilà ce que Boudinet est venu me dire... est-ce vrai, monsieur?...

— Oui, monsieur, c'est la vérité... seulement vous seriez exécuté à la Bourse...

— Qu'entend-on par là, monsieur?

— C'est-à-dire que votre nom et votre refus de payer seraient mis à l'ordre du jour, comme on dit en style parlementaire.

— Oh! soyez tranquille, monsieur, jamais mon nom ne sera cité comme celui d'un homme manquant à ses engagements.

— J'en suis persuadé, mais vous aviez joué gros jeu dans cette opération!...

— Eh! mon Dieu, monsieur, ce n'est pas moi, c'est ce Boudinet qui m'a trompé... mais j'ai toujours eu le tort d'avoir confiance en lui, et surtout d'avoir signé cet ordre sans en prendre connaissance... j'en suis puni... c'est une grande leçon... qui me coûte un peu cher. Adieu, monsieur, avant peu vous recevrez la somme que je vous dois.

De retour chez lui, le jeune Desforgeray se remet à son bureau pour écrire à sa grand'mère, et c'était peut-être le plus pénible de ses tourments, car il songeait au chagrin qu'il allait causer à sa vieille mère, qui avait toujours été si bonne pour lui. Enfin il rassemble son courage et trace à la hâte ce billet :

« Ma bonne mère, pardonnez à votre fils qui a été imprudent et joueur, parce qu'il lui était venu l'envie de faire une grande fortune; pardonnez-lui, car il vous jure qu'il est bien corrigé, qu'il ne recommencera pas, et ce serment, il vous le fait sur la mémoire de son père. Je dois soixante-dix mille francs à un agent de change... c'est une dette d'honneur, c'est vous dire que j'ai hâte de m'acquitter. Réalisez vite cette somme sur ce qui m'appartient... A tel prix que ce soit, il me la faut d'ici à dix jours... Votre notaire, qui est votre

ami, vous aidera à trouver cet argent. Je vous cause beaucoup de chagrin, sans doute; soyez persuadée que c'est là ma plus grande punition. »

Après avoir signé et cacheté sa lettre, Anatole va lui-même la porter à la poste, afin d'être certain qu'elle arrivera sans retard. Ces soins terminés, il va se promener dans les environs de l'hôtel de M. de Barvillier, mais il n'ose plus y entrer, car il se dit : Quand on saura ce qui m'est arrivé... et tout se sait dans le monde!... son père ne voudra plus me voir, et elle... elle croira que j'ai manqué à ma promesse... elle me méprisera, elle n'aura plus la moindre affection pour moi... Ah! c'est bien à présent que je dois perdre tout espoir d'être jamais son mari.

XL

LE TROISIÈME AMI.

Huit jours ont suivi cet événement. Il est onze heures du matin, Anatole est encore chez lui; depuis le fâcheux résultat de son opération de Bourse, ou plutôt de celle que le gros Boudinet lui a fait faire, il est sans cesse triste, rêveur et ne songe plus à s'amuser; sa seule consolation est de penser à mademoiselle de Barvillier; encore ce plaisir est-il mêlé de peine, puisqu'il n'ose pas se présenter devant celle dont il est plus amoureux que jamais.

C'est dans ces dispositions que le trouve le grand Victor Hermelange, qui entre chez lui en chantonnant le *sire de Framboisy*, et s'écrie en le voyant : — Me voilà, moi ; vous avez dû me croire mort, cher ami, car vous ne m'avez pas revu depuis que je vous ai amené la petite Herminie!... mais vous saurez, mon ami, que je suis allé faire un tour en Angleterre... histoire de suivre une charmante lady, héritière d'un grand nom et d'une immense fortune, qui était folle de moi tant qu'elle était à Paris ; et qui, de retour dans son pays de brouillard, est devenue infiniment moins aimable et a prétendu refaire mon éducation et m'empêcher de jouer du cornet à pistons le dimanche... Vous saurez aussi que je deviendrai très-fort sur le cornet à pistons... je me le suis appris tout seul, ça pourra me servir sur mes vieux jours... on ne sait pas ce qui peut arriver... Alors, comme tout cela ne me convenait pas, j'ai quitté mon Anglaise et je suis revenu dans notre beau pays... où nous pouvons jouer du cornet à pistons tant que cela nous fait plaisir... Décidément il n'y a que Paris... je ne veux plus voyager. Pourquoi faire? quand on est loin de Paris, le plus grand bonheur que l'on goûte, c'est de penser qu'on y retournera !... êtes-vous de mon avis?... Ah çà! mais je n'avais pas remarqué d'abord... comme vous avez l'air sérieux... soucieux... Que diable vous est-il survenu depuis que je ne vous ai vu ?... Je ne reconnais plus mon jeune Compagnon de la Truffe que j'ai laissé si gai, si bon vivant... Voyons, mon cher, que vous est-il arrivé?... Olympia vous serait-elle infidèle?

Anatole hausse les épaules en répondant : — Grâce au ciel, il y a longtemps que je ne vois plus made-

moiselle Olympia! et je vous prie de croire que ce n'est pas son souvenir qui m'occupe!

— Ah! c'est différent... c'est pourtant une belle femme, bien taillée, bien tournée! de ces femmes faites pour l'amour. Mais naturellement on ne peut pas s'en tenir toujours à la même; l'inconstance, le changement! voilà le bonheur... Vous ne dites rien?... Seriez-vous sérieusement amoureux, par hasard?

— Mais peut-être... je n'ai pas sur l'amour les mêmes idées que vous...

— Vraiment! Tiens, vous avez l'air d'un chevalier d'autrefois... de ceux qui combattaient pour soutenir en champ clos que leur princesse était la plus belle et la plus sage... Ah! ah!... on était si arriéré jadis... Voyez-vous la chasteté de ces dames, qui dépendait d'un coup de lance plus ou moins bien donné!... Ah! ah!... Eh bien, vous ne riez pas avec moi?... Alors, puisque vous ne voulez pas rire, parlons d'affaires... Avez-vous revu la petite Herminie, votre cousine?

Anatole, qui n'est pas du tout en train de rire, répond en fronçant le sourcil : — De quelle Herminie me parlez-vous d'abord?

— Comment? de quelle Herminie!... Pardieu! de celle que je vous ai amenée, je n'en connais pas d'autres... cette jeune fille est votre cousine, cela ne me semble pas douteux!... vous lui avez fait des questions qui l'ont intimidée... elle vous a répondu de travers, elle ne savait plus ce qu'elle disait; vous lui avez parlé d'un portrait, de lettres... Un enfant de quatre ans peut bien avoir perdu et oublier tout cela!... Elle-même, en sortant d'ici, m'a dit : « Je ne sais pas ce que j'ai répondu à ce monsieur, il avait

l'air de me prendre pour une menteuse, et cela m'a fait beaucoup de peine!... » Je l'ai rassurée en lui faisant comprendre que vous n'aviez nullement l'intention de l'offenser et que vous ne pouviez manquer de lui rendre bientôt cet héritage qui lui appartient, et dont vous n'êtes que dépositaire.

Anatole a laissé le grand Victor parler sans l'interrompre, il se borne à le regarder fixement. Lorsque celui-ci a terminé son discours, surpris du silence que garde le jeune Desforgeray, il s'écrie :

— Eh bien, mon cher, vous ne répondez pas?... à quoi pensez-vous donc!

— Je pense que, si cette demoiselle a pu craindre que je ne la prisse pour une menteuse, vous n'avez probablement pas cette crainte-là, vous?

Victor se pince les lèvres et dit : — Qu'est-ce que vous entendez par là?

— Je vous ai écouté sans vous interrompre... j'ai voulu voir jusqu'où vous portiez le talent d'inventer des histoires et de soutenir des faussetés; en vérité vous avez passé mon attente, il est difficile de s'en acquitter mieux que vous.

— Qu'est-ce que c'est?... Que signifie...

— J'ai eu la patience de vous écouter... faites-en donc autant! à votre tour : cette jeune fille, que vous avez amenée ici, n'est pas ma cousine, et vous le savez bien, vous qui avez forgé toute cette intrigue, elle ne s'est jamais appelée Herminie... Elle se nomme Titine Blainchaud, elle ne me connaissait pas et ne songeait guère à venir chez moi! c'est vous qui avez été la trouver, qui lui avez promis monts et merveilles si elle consentait à jouer le rôle de ma cousine... vous lui avez dit que rien ne serait plus facile que de me

tromper, parce que je croyais tout ce qu'on me disait, que je n'y voyais pas plus loin que mon nez et que j'étais une huître enfin... Je vous remercie beaucoup de l'opinion que vous avez de moi... Et en effet, lorsque je vous ai cru mon ami, vous et vos chers compagnons!... ah! je méritais bien le nom que vous m'avez donné.

Victor, qui n'a pas écouté Anatole sans laisser échapper de fréquents mouvements d'impatience, s'écrie alors : — Assez! assez!... est-ce que j'ai besoin de toutes vos explications?... Il me paraît que vous avez causé avec Titine!... Eh bien, c'est bon... la farce est jouée! c'est fini par là!

— Non, monsieur, ce n'est pas fini; j'aurais pu oublier tout cela si vous n'étiez pas revenu aujourd'hui sur ce sujet, si vous n'aviez pas eu l'air d'en faire une chose sérieuse, si vous n'aviez pas de nouveau entassé mensonges sur mensonges, pour essayer de me persuader que cette Titine était vraiment ma cousine... Quel était votre but en agissant ainsi?

— Ça ne vous regarde pas!... Savez-vous, mon petit, que vous prenez un ton qui me déplaît fort et que je ne souffre jamais chez personne... Tâchez donc de ne point avoir cet air insolent... sinon je pourrais vous donner une leçon d'un autre genre!... et dont vous vous souviendriez longtemps.

— Ah! monsieur me menace! Furieux de ce que je n'ai pas été sa dupe, il essaye à présent de me faire peur... J'en suis fâché pour vous, mais vous ne réussirez pas mieux dans cette entreprise que dans l'autre!...

— Taisez-vous, petit drôle! ou je vous claque!...

En disant cela, Victor s'était levé et avancé sur

Anatole, en faisant un geste menaçant. Celui-ci, aussi prompt que la foudre, s'élance alors sur le grand jeune homme, et, d'un revers de main, lui applique le plus beau soufflet qu'une joue ait jamais reçu.

Le blagueur est demeuré comme stupéfait, tant il s'attendait peu à cette action de la part d'Anatole, qu'il croyait toujours pouvoir berner impunément. Enfin il balbutie d'une voix enrouée par la colère : — Ah! c'est comme cela!... c'est différent! Je pourrais vous rendre votre soufflet... mais je n'aime pas la boxe, c'est encore une mode anglaise qui ne me va pas... d'ailleurs je préfère vous tuer... et puisque vous savez maintenant tant de choses, je présume que vous savez que vous me devez une réparation... enfin qu'il faut vous battre avec moi?

— Soit, monsieur, oh! je ne demande pas mieux!... Voulez-vous nous battre tout de suite?... je vais tâcher d'avoir des armes...

— Non, non, quand j'ai un duel, je veux que tout se passe suivant les règles établies pour ce genre de combat. Par conséquent, comme je suis l'offensé et que j'ai le choix des armes, je vous préviens que je choisis le pistolet... je fixe le combat à demain, huit heures du matin... vous entendez?

— Oui, monsieur... l'heure que vous voudrez; je suis toujours libre.

— Reste à trouver l'endroit de notre rencontre... ça devient très-difficile! On ne peut plus se battre au bois de Boulogne... c'est un jardin où il y a maintenant autant de monde que sur les boulevards... au bois de Vincennes cela prend la même tournure... cependant à la porte de Saint-Mandé on peut encore trouver quelques endroits peu fréquentés... c'est donc

là qu'il faut prendre rendez-vous... vous entendez, à la porte Saint-Mandé, demain à huit heures du matin. Si vous ne savez pas où c'est, le cocher le saura.

— Oh! je trouverai, ne vous inquiétez pas de cela, et je ne me ferai pas attendre.

— Je l'espère... Ah! songez à amener deux témoins!

— Des témoins?... à quoi bon?

— D'abord c'est l'usage, on ne se bat pas sans témoins, ensuite c'est indispensable... Il faut bien, quand je vous aurai tué, que quelqu'un vous reporte à votre domicile...

— Si nous nous étions battus ici, tout de suite, nous n'aurions pas eu besoin de témoins...

— Encore une fois, vous n'entendez rien à un duel... mais moi, qui me suis déjà battu fort souvent, je sais comment tout doit être réglé, et même d'ordinaire mes témoins auraient dû d'abord venir trouver les vôtres... mais ces préliminaires sont inutiles... vous m'avez frappé, et si demain vous ne venez pas au rendez-vous, j'aurai le droit de vous cracher au visage partout où je vous rencontrerai!...

— Vous devez voir, monsieur, que je ne suis pas d'humeur à me laisser outrager... n'ayez donc pas peur que je manque au rendez-vous!

— C'est bien. A demain alors.

Le grand Victor est parti. Anatole pousse un profond soupir, en se disant : — Un duel pour demain!... je n'ai pas peur! non, le ciel m'est témoin que je n'ai pas peur... mais ma pauvre vieille mère, après la lettre qu'elle va recevoir de moi... si on lui en écrit une autre pour lui apprendre que je suis tué ou blessé... mon Dieu! elle ne pourra supporter tant de chagrins à la fois... je l'aurai tuée aussi... Ah! c'est affreux à

penser... et tout cela parce qu'en arrivant à Paris je me suis lié trop légèrement avec des jeunes gens qui m'offraient leur amitié, d'un air de si bonne foi que je leur ai sur-le-champ donné la mienne... Pouvais-je deviner qu'il faut se méfier de ces mains que l'on vous tend, de ces services que l'on vous offre, de ces bonnes paroles que l'on vous adresse?... Ah! quel triste apprentissage du monde! et que l'expérience coûte cher... Demain il faut me battre avec un de ces jeunes gens, qui se disaient mes amis, que j'ai obligé quand il a eu recours à ma bourse... que j'aurais volontiers regardé comme mon frère... Mais il m'insultait, il levait la main sur moi pour me frapper... Ah! j'ai bien fait de punir son insolence... ma bonne grand-mère elle-même m'approuverait, j'en suis certain... je ne me repens pas de ce que j'ai fait. Maintenant, puisque, pour un duel, il me faut des témoins, occupons-nous d'en trouver... Mais à qui m'adresser pour cela?... de mes quatre amis il ne me reste que Bouquinard fils... et encore... puis-je regarder Armand comme mon ami?... C'est bien douteux... il me fait la mine depuis que je vais chez M. de Barvillier... depuis que je lui ai laissé voir que j'aimais la charmante Adeline! Non je ne dois pas compter sur lui... Ah! Mitonneau... il est impossible qu'il me refuse et peut-être pourra-t-il m'en trouver un second. Allons vite chez Mitonneau.

XLI

UN NOUVEL AMI.

Mitonneau ne sortait pas depuis quelques jours, parce qu'il s'était trouvé face à face avec madame Alfieri au moment d'entrer dans le passage des Panoramas. Il avait voulu se jeter de côté en feignant de ne point voir cette dame, mais il n'y avait pas eu moyen, car elle lui avait saisi le bras en lui disant :
— Ah! je vous rencontre donc enfin, monsieur; il y a longtemps que je désirais vous revoir, pour vous demander ce qui vous était arrivé à Montpellier, ce qui tout à coup vous avait fait cesser de venir me faire votre cour et quitter la ville sans venir me dire adieu... Franchement, monsieur, je ne m'attendais point à de tels procédés de votre part, et j'espère que vous m'en donnerez l'explication.

A tout cela, Mitonneau avait répondu par des faux-fuyants, des phrases dans lesquelles il s'était embrouillé, perdu, et la belle veuve, ayant pitié de son embarras, lui avait dit : — Tenez, vous avez tant de peine à vous disculper, que je veux bien vous laisser le temps de chercher une excuse admissible. Voici mon adresse, venez me voir, et si vous trouvez quelque raison un peu vraisemblable à me donner, je serai peut-être encore assez bonne pour vous pardonner.

Mitonneau avait pris l'adresse en promettant à la piquante veuve d'avoir le plaisir d'aller la voir, puis

il l'avait quittée, en se disant : — Elle est toujours fort bien, cette femme-là... des yeux pleins de feu... des cheveux d'un fort beau noir... une bouche bien garnie et de ces sourires qui vous donnent tout de suite des idées folichonnes... Irai-je chez elle? à Paris il n'y aurait peut-être pas de danger.

Et il avait jeté les yeux sur l'adresse : madame Alfieri demeurait sur le boulevard du Temple : le quartier n'était ni solitaire, ni dangereux. Mitonneau ne savait à quoi se déterminer, lorsqu'en levant la tête, il aperçut à deux pas le grand Italien Spalatro, dont les regards étaient attachés sur lui, avec une expression qu'il trouva extrêmement perfide. Alors la résolution de Mitonneau fut arrêtée : au lieu d'aller revoir madame Alfieri, il rentra à son hôtel en se promettant de n'en pas sortir de longtemps de peur de rencontrer encore cette dame ou son bravo.

En entendant quelqu'un entrer chez lui, il crie d'abord : — Je n'y suis pas! Mais enfin il reconnaît son jeune voisin et reprend :

— Ah! pardon, mon cher ami... mais vous êtes entré chez moi si brusquement...

— La clef était sur la porte... j'ai présumé qu'on pouvait entrer.

— C'est vrai... j'avais commis l'imprudence de laisser la clef en dehors... ce qui ne m'arrive jamais d'ordinaire.

— Pardon, je vous dérange alors... vous étiez occupé...

— En effet... c'est-à-dire non... Je rêvais à ce que je pourrai manger tantôt à mon dîner.

— Si ce n'est que cela qui vous occupe, vous pourrez bien m'écouter : monsieur Mitonneau, je viens réclamer de vous un service...

— Ah bah! vous avez encore besoin d'argent?

— Non, ce n'est pas cela... mais j'ai un duel!

— Un duel! Quoi! encore un duel? mais il n'y a pas plus de neuf jours que vous en avez eu un avec Canardière... Vous ne faites donc plus que vous battre? C'est une très-vilaine habitude que vous prenez là !...

— Si je me suis battu avec M. Canardière, vous savez bien que c'est malgré moi, et que c'est lui qui m'y a forcé...

— Et vous allez recommencer! vous lui avez crevé un œil, est-ce que vous voulez lui percer l'autre à présent?

— Il n'est pas question de M. Canardière!... Je me bats demain contre un jeune homme que j'ai cru un moment mon ami... mais il m'insultait, je lui ai donné un soufflet, c'est vous dire que l'affaire ne saurait s'arranger et qu'il faut que nous nous battions.

— Ah! vous donnez des soufflets... c'est gentil! Vous allez bien à Paris, je vous en fais mon compliment!

— J'ai fait ce que je devais faire, et je viens vous prier de vouloir bien me servir de témoin, et même de m'en trouver un second, si c'est possible, puisque l'usage veut que l'on ait deux témoins...

Mitonneau prend un air de précepteur et répond :
— Non, jeune homme, non, mon cher ami, je ne vous servirai point de témoin, Dieu m'en garde! parce que je n'approuve pas le duel... je suis l'ennemi juré des duels... Aller, de gaieté de cœur, chercher ou donner la mort!... eh! mon Dieu! comme si vous ne pouviez pas attendre qu'elle vînt vous trouver, ce qu'elle ne manque jamais de faire tôt ou tard!... et si j'étais

votre témoin, moi, qu'on vous a donné pour mentor, emploi dont je me suis assez mal acquitté, j'en conviens!... on dirait : M. Mitonneau l'a aidé à se battre au lieu de l'en empêcher... Je ne veux pas que l'on dise cela de moi... et si vous avez quelque respect pour mes avis, vous ne vous battrez pas!

— Mais vous n'avez donc pas entendu ce que je vous ai dit, monsieur? Ce duel ne peut point s'arranger à l'amiable!... c'est impossible!... j'ai donné un soufflet à mon adversaire...

— Cela vaut mieux que si vous en aviez reçu un... qu'il garde son soufflet et qu'il n'en soit plus question!

— Ah! monsieur, quel conseil me donnez-vous là! Celui qui après avoir donné un soufflet refuse de se battre est aussi lâche que s'il l'avait reçu sans en demander raison...

— Mon cher ami, du moment que vous tenez à vous battre, battez-vous! mais ne comptez pas sur moi pour être votre témoin.

— C'est votre dernier mot, monsieur?

— C'est mon dernier comme mon douzième ou mon centième, je vous répondrai toujours la même chose.

— Il suffit, monsieur, je m'adresserai au maître de cet hôtel, il me connaît maintenant... j'espère qu'il me tirera d'embarras...

— J'en doute! un maître d'hôtel garni qui servirait de témoin pour un duel aux jeunes gens qui logent chez lui, cela ferait beaucoup de tort à sa maison!...

— Nous verrons... mais à présent, monsieur, je vais réclamer de vous un autre service... et celui-là vous ne pouvez me le refuser...

— Si c'est un autre duel pour la semaine prochaine, c'est inutile!... je refuse derechef!

— Eh ! non, monsieur, il n'est plus question de duel...

— Alors parlez, je vous prête mes oreilles.

— Monsieur Mitonneau... je dois vous avouer, qu'écoutant les conseils d'un faux ami...

— Il paraît qu'en général vos amis sont faux!

— Hélas! oui... eh bien! je me suis laissé entraîner à jouer à la Bourse...

— Ah! diable...

— Et en ce moment je dois à mon agent de change soixante-dix mille francs...

Mitonneau fait un soubresaut si violent qu'il renverse le lavabo qui se trouvait derrière lui en s'écriant : — Soixante-dix mille francs! est-ce bien possible!...

— C'est comme cela!

— Et vous venez m'emprunter cette somme... et vous pensez que je vous la prêterai... Jamais... D'abord je ne la possède pas! mais je l'aurais que je ne vous la prêterais pas davantage; je n'encourage pas plus les joueurs que les duellistes... voilà mes principes à moi, jeune homme, et je m'y cramponne.

— Calmez-vous, monsieur! je ne veux pas vous emprunter de l'argent : j'ai écrit à bonne maman, et je suis tranquille!... d'ici à dix jours elle m'enverra cette somme...

— Pauvre madame Desforgeray! comme elle doit se repentir de vous avoir envoyé à Paris! Franchement, jeune homme, vous vous y êtes bien mal conduit.

— Non, monsieur, j'y ai été mal entouré, voilà tout. Enfin, ma bonne mère m'enverra cette somme... c'est une dette d'honneur, je tiens à m'acquitter prompte-

ment!... mais... demain je vais me battre... on ne sait jamais quelle sera l'issue d'un combat... je puis être tué...

— Ne me dites pas cela! mon cher ami!... ne me dites pas cela... vous me donnez mal au ventre...

— Il faut cependant tout prévoir... Si cela arrivait... alors, monsieur Mitonneau, je vous prie de vouloir bien recevoir et décacheter les lettres qui m'arriveront... je donnerai l'ordre pour qu'on vous les remette... vous y trouverez la somme que j'attends, et vous irez la porter, en mon nom, à l'agent de change dont voici l'adresse... Vous ferez cela... Vous me le promettez, n'est-ce pas, monsieur?.. afin que si je meurs, je ne laisse après moi nulle tache sur mon nom?...

Mitonneau, qui pleure réellement, tire son mouchoir en balbutiant :

— Oui, mon ami... oui, mon cher Anatole!... Tenez... je suis un misérable... un malheureux!... J'aurais dû... oui, je le sens bien à présent, j'aurais dû veiller sur vous, dans cette ville où vous ne connaissiez personne... j'aurais dû être toujours là, près de vous, pour vous empêcher de faire des sottises... C'est la mission que cette bonne dame Desforgeray m'avait donnée... je l'avais acceptée... et je n'ai rien fait de tout cela... je suis donc la cause de ce qui arrive aujourd'hui... hi! hi! je ne me le pardonnerai jamais, hi! hi! hi!...

Anatole est obligé de consoler Mitonneau, qui sanglote; il lui serre la main avec affection en lui disant : — Je ne vous en veux pas, mon cher monsieur : si quelqu'un est coupable, c'est moi seul... Ne vous faites donc pas de chagrin... et d'ailleurs ce qui est

fait est fait, il s'agit de montrer en tout qu'on est un homme d'honneur... Oh! je n'ai pas peur de me battre, moi!...

— Vous êtes bien brave!...

— Et vous me promettez encore qu'en cas de malheur, vous vous empresserez d'acquitter ma dette avec l'argent que bonne maman m'enverra!

— Je vous le jure... sur ma vie... c'est ce que j'ai de plus précieux!

— Alors je suis tranquille et je vais m'occuper de...

Des coups que l'on frappe à la porte d'Anatole interrompent cette conversation.

— Il me semble avoir entendu frapper chez moi? dit Anatole.

— Je ne crois pas... je n'ai pas entendu...

— Tenez... on marche sur le carré... Ah! entendez-vous? on frappe chez vous à présent.

Mitonneau, qui a contracté l'habitude de trembler toutes les fois que l'on frappe à sa porte, pâlit et murmure : — Oui... oui... c'est chez moi cette fois... n'ouvrons pas.

— Pourquoi donc cela? c'est probablement moi que l'on demande...

— Vous croyez?... Puisque vous le voulez... je vais ouvrir.

Mitonneau s'est enfin décidé à ouvrir. Il demeure tout interdit en voyant à sa porte son ami Canardière, qui porte maintenant sur sa tête un bandeau de taffetas noir qui lui cache entièrement l'œil droit, et pardessus tout cela a toujours son chapeau posé en tapageur.

— C'est moi! dit le petit homme sec. Bonjour, Mitonneau, je venais voir ton jeune voisin, mais il paraît

qu'il est sorti, car j'ai inutilement cogné à sa porte.

— Me voici, monsieur, dit Anatole en s'avançant, que désirez-vous de moi aujourd'hui?

— Est-ce que tu veux encore te battre avec lui? s'écrie Mitonneau d'un air désolé. Mais c'est donc une fureur, une maladie, maintenant, dont tu es possédé! Comment! on t'a crevé un œil l'autre jour et tu n'es pas content? tu viens pour qu'on te rende aveugle tout à fait!...

— Tais-toi, Mitonneau, répond M. Canardière en se posant sur la hanche. Tu ne sais ce que tu dis!... si je viens aujourd'hui voir ce brave garçon, c'est au contraire pour faire ma paix avec lui, pour lui tendre la main et lui dire : Jeune homme, je sais que vous n'êtes pas coupable... que vous n'avez eu aucune connivence avec mon épouse... tout s'est expliqué... j'ai découvert l'histoire de mon domino orange... C'est Bricolette, la bonne de ma femme, une petite friponne assez gentille, ma foi, qui mettait un domino orange; c'est elle qui, sous ce déguisement, se permettait d'aller au bal de l'Opéra et de prendre le nom de sa maîtresse, avec qui elle a justement un peu de ressemblance... voilà ce qui a occasionné la méprise, le quiproquo... Mon épouse n'a rien à se reprocher, elle est pure comme du lait d'ânesse. J'ai flanqué mademoiselle Bricolette à la porte, et je viens vous demander votre amitié, jeune homme, en vous priant d'oublier ce qui s'est passé. Vous m'avez rendu borgne, mais peu m'importe, il me reste un œil, c'est bien assez, et puisque vous n'étiez pas coupable, je suis enchanté de ne point vous avoir blessé... Touchez là et croyez-moi désormais votre tout dévoué.

Anatole donne volontiers sa main à Canardière, qui

la lui serre cordialement, tandis que Mitonneau murmure : — Ah! ta femme n'était point ta bonne... je veux dire... ta bonne n'était point ta femme...

— Je te répète qu'Éléonore m'a prouvé comme deux et deux font quatre, qu'il est impossible que je sois...

— Du moment que c'est impossible... Enfin, Dieu merci, tu ne viens pas te battre avec mon jeune ami... il a un autre duel pour demain matin, ça lui en ferait trop!

— Vous avez un duel pour demain, jeune homme? est-ce la vérité?...

— Oui, monsieur, et j'étais même bien en peine... je n'ai pas de témoins...

— Vous n'avez pas de témoins... corbleu! mais me voilà, moi, je suis votre homme, si vous voulez!

— Oh! monsieur, j'accepte avec reconnaissance... c'est un grand service que vous me rendez...

— C'est une chose toute simple entre gens d'honneur!

— Mais il me faut deux témoins...

— Eh bien! voilà Mitonneau qui sera l'autre...

— Non... non! je ne puis pas, moi!... s'écrie Mitonneau. J'ai déjà expliqué mes raisons à Anatole.

— En ce cas j'en trouverai un autre... ne vous inquiétez pas, jeune homme, je prendrai avec moi Bonnardin... c'est un gaillard solide, il ne demandera pas mieux que de m'accompagner, et au besoin, s'il faut que les témoins se battent aussi, je vous promets que nous ne reculerons pas...

— Tu as donc le diable au corps, Canardière! tu veux que tout le monde se batte?

— Je sais ce que je dis... laisse-moi tranquille, poule mouillée...

— Monsieur, je vous remercie de vos braves intentions, mais je me flatte que les témoins n'auront pas besoin de se battre aussi !

— N'importe. En tout cas, Bonnardin et moi, nous serons là... A quelle heure avez-vous rendez-vous pour demain?

— A huit heures, à la porte Saint-Mandé.

— Fort bien, en ce cas, à sept heures moins un quart, nous serons ici, Bonnardin et moi, avec des armes et une voiture...

— Je me bats au pistolet, monsieur; c'est l'arme que mon adversaire a choisie.

— En avait-il le droit?

— Oh ! oui... monsieur... il est l'offensé.

— N'importe, nous aurons des pistolets et des épées : on peut changer d'avis !

— Pourquoi pas des fusils et des sabres aussi? murmure Mitonneau.

— Adieu, mon jeune ami... à demain.

— A demain, monsieur, et merci mille fois, pour le service que vous me rendez...

— Laissez donc ! c'est une partie de plaisir que vous me procurez !... Mitonneau, tu vas venir avec moi...

— Pourquoi faire ?

— Pour que je te présente à ma femme, corne du diable ! tu ne l'as pas encore vue... tu vas venir ou je me brouille avec toi !

— J'y vais, mon cher ami... je te suis... je t'accompagne.

Cette fois, Mitonneau se fait moins tirer l'oreille, parce qu'il veut savoir à quoi s'en tenir sur madame Canardière; il sort donc avec son ami, tandis que le jeune Desforgeray rentre chez lui en se disant : — Me

voilà un nouvel ami sur lequel je ne comptais guère! Notre connaissance s'est faite d'une façon singulière... à celui-là : loin de lui rendre service, je lui ai crevé un œil... et il me donne déjà des preuves du plus sincère dévouement... La drôle de chose que les hommes!... est-ce qu'il faut leur dire du mal pour qu'ils vous fassent du bien?... Mais Adeline!... Adeline!... voilà onze jours que je ne l'ai vue... Que ce temps me semble long!... Et si je devais ne la revoir jamais!... Ah! ah! je ne puis résister au désir de contempler encore ses traits si charmants, si doux... de fixer ses beaux yeux dans lesquels je lisais toujours une expression si tendre... Quelquefois il me semblait que c'était son cœur qui entendait le mien... Allons lui rendre visite... je saurai dissimuler mon trouble, mes ennuis... je lui cacherai mes tourments et si elle sait la perte que j'ai faite à la Bourse, je pourrai lui affirmer au moins que c'était avant ma promesse de ne pas y jouer que j'avais fait cette opération.

Anatole s'empresse de se rendre rue de Penthièvre. Mais au moment d'entrer à l'hôtel de M. de Barvillier, il en voit sortir M. de Longchamp, qui vient en souriant lui dire : — Ah! je gage que monsieur Desforgeray venait pour voir notre ami Barvillier et sa charmante fille?

— En effet, monsieur.

— Eh bien, jeune homme, vous aurez comme moi le nez cassé...

— Comment, monsieur! que voulez-vous dire?

— Mais c'est tout simple! que nos amis sont absents. Le concierge vient de m'apprendre que depuis deux jours ils sont à la campagne... à Pierrefitte... Ah! pardieu... je sais chez qui ils sont, à Pierrefitte!

Madame Dubert... a une propriété par-là... c'est cela!... ils sont chez madame Dubert...! Vous rappelez-vous une grosse blonde, de cinquante à soixante, qui éternue à chaque instant en vous parlant... ce qui est même assez désagréable pour ses auditeurs?... Je suis toujours tenté de lui dire : Mais, madame, retournez-vous, au moins!... Je n'ai pas encore osé, mais je lui dirai!...

— Ils sont absents! murmure tristement Anatole.

— Oui, mais consolez-vous, jeune homme, ils reviendront demain soir... Ainsi vous verrez bientôt cette charmante demoiselle, qui chante si bien... Eh! eh!... je crois que cette voix-là vous a été au cœur!... Franchement, je le conçois... Ah! mon Dieu, j'ai promis d'aller chez madame Latour, dont le chat a la goutte... Oui, monsieur, la goutte comme un vieux militaire... et j'ai un remède à lui donner... j'y cours. Au plaisir de vous revoir, monsieur Desforgeray.

M. Longchamp s'est éloigné; depuis quelques instants Anatole ne l'écoutait plus; ces mots : *Ils reviendront demain!* retentissaient douloureusement jusqu'à son cœur. Car il se disait que, pour lui, le lendemain était bien loin, qu'il pouvait ne plus être là quand ils reviendraient. C'est une si cruelle chose qu'un duel à vingt ans, alors que la vie a tant de charmes, tant d'avenir, tant d'illusions devant elle. On a beau être brave, on ne peut repousser cette triste pensée, qui revient sans cesse mêler la mort à tous vos projets de bonheur.

Après avoir trouvé la journée d'une longueur mortelle, Anatole rentre chez lui de bonne heure et court à son secrétaire en se disant :

— Écrivons-lui. Si je meurs, qu'elle sache au moins

combien je l'aimais... qu'elle sache que ma dernière pensée a été pour elle... Elle me plaindra, j'en suis sûr, et peut-être conservera-t-elle mon souvenir !... Cette lettre... je prierai Mitonneau de la lui faire parvenir.

Le jeune amoureux commence une lettre, il n'en est pas satisfait, il la déchire et en commence une autre, puis dix autres. La nuit est avancée, et il écrit encore... Mais le sommeil a une puissance à laquelle les amoureux eux-mêmes doivent céder, et Anatole s'endort en cherchant une phrase qui exprime mieux ce qu'il ressent.

XLII

BORGNE ET BOITEUX.

A sept heures moins vingt minutes on carillonnait à la porte d'Anatole, qui avait oublié de se coucher parce qu'il s'était endormi devant son secrétaire. Il s'éveille en sursaut, se demande pourquoi il n'est pas dans son lit. Puis, se rappelant son duel et craignant d'être en retard, se frotte les yeux, repousse vivement ses papiers au fond de son secrétaire et court ouvrir.

M. Canardière se présente avec un monsieur à peu près de son âge, mais qui est grand, jaune, chauve, très-camus et boite d'une manière tellement prononcée, qu'à chaque pas qu'il fait on croit qu'il veut ramasser

quelque chose à terre. Du reste, une figure impassible, ne sourcillant jamais.

— Nous voici! dit Canardière; nous ne sommes pas en retard, mais pour une affaire d'honneur il ne faut jamais se faire attendre... Monsieur Desforgeray, je vous présente mon ami Bonnardin, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux; je l'ai vu dans l'occasion; il boite, c'est vrai;.. il a attrapé cela en se battant au sabre avec un dragon; mais depuis ce temps-là, il est très-redoutable à l'épée parce qu'il ne touche jamais où il vise... n'est-ce pas, Bonnardin!

— Oui, oui, je me fends et je me défends!...

— Eh! eh! c'est un farceur, sans que cela paraisse.

Il n'y paraissait pas, en effet, car ce monsieur avait une voix de contre-basse et conservait, en parlant, son immobilité de physionomie.

— Et puis, reprend Canardière, Bonnardin est un peu chirurgien, et il sait panser une blessure, appliquer un appareil, et cela peut être utile. Vous êtes prêt, jeune homme, c'est bien... La voiture est en bas et les armes sont dedans...

— Je suis à vous, messieurs, je suis à vous dans un instant... je n'ai qu'un mot à dire à M. Mitonneau.

— Faites, faites... nous vous attendons.

Anatole court frapper chez Mitonneau, qui vient lui ouvrir en chemise, et lui dit d'un air radieux : — Ce n'est pas elle... mon cher ami... concevez-vous cela... ce n'était point Eléonore... c'est-à-dire Eléonore n'est pas le domino orange avec qui j'ai soupé... ah! j'en suis enchanté... je n'ai point trahi mon ami... je n'ai plus peur qu'il me coupe en quatre... sa femme ne m'est de rien!

— Monsieur Mitonneau, j'en suis charmé, puisque

cela vous rend si heureux... mais voulez-vous m'écouter!..

— Oui, mon cher Anatole, assurément... Ah! je suis content de n'avoir pas fait cette vilaine chose à mon ami... bien que sa femme en vaille la peine, mais c'est trop dangereux!...

— Monsieur Mitonneau, j'ai écrit une lettre pour une personne qui m'est bien chère...

— Quand j'ai aperçu madame Canardière, je suis resté tellement saisi, que je devais avoir l'air d'un imbécile, si bien que cette dame n'a pu s'empêcher de rire...

— Monsieur, cette lettre que je n'ai pas eu le temps de fermer...

— Il paraît que j'ai donné dans la Bricolette... la domestique... je ne m'étonne plus si je l'ai vue avec des maquereaux en sautoir!

— Mon Dieu... vous ne voulez donc pas m'écouter?...

— Si fait vraiment! Elle est très bien, cette Bricolette, ils l'ont renvoyée... c'est-à-dire madame Canardière voulait la garder... il ne l'a pas voulu, lui...

— Monsieur Desforgeray, l'heure se passe, vous n'arriverez pas à temps à Saint-Mandé... dépêchons, dépêchons.

— Me voilà, messieurs...

Anatole, désespéré, mais ne voulant pas manquer au rendez-vous de l'honneur, se décide à quitter Mitonneau, qui lui crie : — Vous me direz tout cela en revenant.

Les deux témoins sont déjà sur l'escalier. On est bientôt en voiture et l'on part.

— A propos, dit Canardière, vous ne m'avez pas

encore appris le sujet, le motif de votre duel... Il est cependant nécessaire que nous le sachions.

— Messieurs, le sujet est un soufflet que j'ai donné à un de mes amis.

— Fort bien; mais pourquoi lui avez-vous donné ce soufflet?

— Parce qu'après avoir voulu me tromper dans une affaire fort délicate, trouvant mauvais que je lui en fisse des reproches, il se permettait de m'insulter et levait déjà la main sur moi comme pour me frapper!

— Alors vous l'avez prévenu en le souffletant... Très-bien, jeune homme, vous avez fait votre devoir... Il y a eu soufflet reçu, l'affaire ne peut pas s'arranger, n'est-ce pas, Bonnardin?

— Pas plus que le nerf de mon genou ne peut se raccommoder.

— Et comment se nomme votre adversaire?

— Victor Hermelange.

— Et il a choisi le pistolet?

— Oui, monsieur.

— Tirez-vous bien?

— Non, monsieur, fort mal au contraire.

— Diable! est-ce qu'il sait cela?

— Non, monsieur, je n'avais jamais été au tir avec lui.

— J'aurais préféré vous voir battre à l'épée; vous ne savez pas l'escrime non plus, mais vous y allez avec tant de feu et sans vous arrêter, que vous étourdissez votre monde... j'en sais quelque chose! Enfin... Dieu pour tous!

On arrive au lieu du rendez-vous. En descendant do voiture, on aperçoit à une centaine de pas trois jeunes gens qui se promènent.

— Ils sont arrivés avant nous, dit Anatole, je reconnais Victor là-bas!

— C'est votre faute, jeune homme, et non pas la nôtre; vous n'en finissiez pas de causer avec ce poltron de Mitonneau; mais enfin nous voilà, et il n'y a pas encore grand mal.

Le grand Victor avait avec lui deux jeunes gandins qui fumaient des cigares monstres, en discutant sur le mérite d'une nouvelle danseuse du boulevard. En voyant arriver Anatole et ses deux témoins, les trois jeunes gens se regardent et partent d'un fou rire.

— Ah! c'est trop drôle! dit Victor. Où diable Anatole a-t-il été chercher ses deux témoins... aux Invalides, apparemment... En vérité, c'est trop amusant!

Cependant Anatole approchait, accompagné de son borgne et de son boiteux, et les trois jeunes gens continuaient de rire, ce qui offusque déjà Canardière, qui murmure : — Qu'est-ce qu'ils ont donc à rire comme cela, ces trois blancs-becs?... Serait-ce de nous, par hasard?... Vive Dieu! si je le savais, je commencerais par tomber dessus!...

Anatole va à son adversaire en lui disant : — Je suis fâché de vous avoir fait attendre...

— Parbleu! cela n'est pas étonnant! répond Victor; comment voulez-vous aller vite avec ces deux infirmes qui vous accompagnent... Ah! ah! ah!... où diable avez-vous pêché vos témoins?

— Qu'est-ce qui fait donc rire monsieur? demande Canardière en s'approchant à son tour de Victor, qui lui rit au nez en répondant : — Ma foi! il me semble que vous pourriez le deviner.

— Comment, le deviner! et pourquoi le devinerais-

je?... Est-ce que vous ne pourriez pas, vous, me répondre mieux que cela?...

— Ah! laissez-moi donc tranquille, vieil amour... votre bandeau va tomber.

— Monsieur, vous m'insultez!... Corbleu! vous m'en rendrez raison...

— Ah! de grâce, monsieur Canardière! s'écrie Anatole, calmez-vous et laissez-moi terminer mon affaire avec Monsieur!...

— Soit... mais je le retrouverai, ce beau rieur!

— Comment! c'est M. Canardière... c'est le mari d'Éléonore! murmure Victor à l'oreille d'Anatole; ma foi! avec ce bandeau qui lui cache une moitié de la figure, je ne l'aurais pas reconnu!

— Qu'est-ce qu'il dit?... Il me semble qu'il a prononcé le nom de ma femme, ce monsieur?

— Mais non... vous vous trompez! Encore une fois, finissons-en, messieurs, reprend Anatole, ne sommes-nous pas bien ici?

— Non, non. Trop en vue! dit Bonnardin. Suivez-moi... par là-bas... je connais le pays.

Et le témoin boiteux se remet à marcher, ce qui fait de nouveau rire Victor et ses deux amis et grommeler Canardière, qui dit entre ses dents : — Hum!... je vous retrouverai, mes gaillards... je vous apprendrai à rire à mes dépens.

On arrive dans un endroit écarté. Bonnardin s'arrête en disant : — On sera très-bien ici.

— Soit, répond Victor, j'ai apporté des pistolets.

— Et nous aussi, nous en avons apporté, et comme il n'est pas d'usage de se battre avec ses propres armes, je vais les mêler dans un chapeau que je recou-

vrirai de mon mouchoir,.. puis vous prendrez au hasard; cela vous va-t-il, messieurs?

— Comment?... de quoi? qu'est-ce que c'est? répondent les deux témoins de Victor. Mais celui-ci s'empresse de répondre :

— Oui! oui... c'est convenu... et je tire le premier, c'est mon droit... Allons, dépêchons, je déjeune à midi avec une femme charmante!...

— Je t'en donnerai, moi, des femmes charmantes! murmure Canardière, tandis que M. Bonnardin charge les armes, puis met deux pistolets au fond de son chapeau et les couvre de son mouchoir.

— Combien de pas? demande un des dandys.

— Quinze, dit Canardière, ce n'est pas trop quand on sait tirer.

— Va pour quinze, dit Victor, je me place ici... qui est-ce qui mesure les pas?

— Moi, dit Bonnardin.

— Ah! par exemple! c'est une mauvaise plaisanterie, cela!.. est-ce qu'on reconnaît quelque chose à vos pas?...

— Monsieur, si je boite, apprenez que cela ne m'empêche point de faire des pas comme tout le monde!

— Oh! non!... pas comme tout le monde!... Ah! ah! ah!... Ernest, mesure les pas.

— Est-ce que tu ne vois pas que ces mirmidons se moquent de nous? dit Canardière à son ami, pendant qu'un des jeunes gens mesure les pas.

— Si fait, je le vois...

— Est-ce que tu prendras cela doux comme miel?

— Ce n'est pas mon habitude!

— A la bonne heure... nous aurons notre tour.

Cependant les pas sont comptés, les deux adversaires

placés, ils ont choisi chacun un des pistolets dans le chapeau; puis les témoins se rangent de côté. Anatole attend sans trembler que son ancien ami ait tiré sur lui; Victor lève le bras, vise quelques secondes, le coup part et Anatole tombe! il a reçu la balle dans le côté.

Canardière et son ami volent au jeune Desforgeray, qui est tombé sans pousser un cri, et murmure encore en souriant : — Il paraît que je n'aurai pas besoin de tirer!...

Bonnardin s'empresse d'écarter le vêtement pour voir la blessure, Victor s'avance aussi et regarde en disant : Dans le côté... ce ne sera pas dangereux! Ma foi, tant pis pour lui... mais je lui devais cela!.., et, faisant signe à ses amis de le suivre, le grand Victor s'éloigne vivement avec eux, sans répondre à Canardière, qui lui crie : — Nous nous reverrons, monsieur... ce n'est pas fini entre nous.

Cependant le malade, qui perd beaucoup de sang, ferme les yeux et semble évanoui.

— Pas dangereux!... pas dangereux! murmure M. Bonnardin en appliquant sur la blessure son mouchoir, qu'il assujettit avec un bandage; ce n'est pas bien sûr cela... et la balle est encore dedans... Canardière, fais avancer la voiture pendant que je soutiens la tête de notre blessé.

Canardière s'élance comme s'il n'avait que vingt ans; bientôt la voiture est auprès du blessé, que l'on y transporte sans qu'il ait repris connaissance. Le borgne et le boiteux s'y placent avec lui, en ayant soin de le soutenir de façon à lui éviter la moindre secousse, et l'on arrive comme cela à sa demeure.

En voyant rapporter Anatole par ses deux témoins, Mitonneau pousse un cri et se trouve mal.

— Imbécile! dit Canardière, c'est comme cela que tu secours les blessés, toi; heureusement que nous sommes là!... Cet animal-là n'est pas seulement en état d'aller chercher un chirurgien!

— On y est allé, monsieur, dit le maître de l'hôtel, et soyez bien persuadé que M. Desforgeray sera soigné ici comme dans sa famille.

— Je n'en doute pas, monsieur, je n'en doute pas... C'est un brave jeune homme, et je serais désolé s'il mourait de cette blessure... Bonnardin, tu hoches la tête, tu n'es pas tranquille... hein?... Voyons, parle donc!

Le boiteux secoue la tête, disant : — Qui vivra verra!...

XLIII

BAVARDAGE ET CURIOSITÉ.

Le chirurgien qui est amené près du blessé est parvenu à extraire la balle restée dans le côté; mais cette opération a été très-douloureuse, et Anatole, qui avait repris connaissance, l'a perdue de nouveau, après avoir essayé de sourire à ses deux témoins, qui sont encore près de lui. Cependant le chirurgien ne croit pas la blessure mortelle, mais l'état du malade demande de grands soins; sa grande perte de sang l'a réduit à une extrême faiblesse; il lui faut une garde

qui ne le quitte pas, qui l'empêche de parler, il faut enfin lui éviter toute espèce d'émotion.

Mitonneau, qui est revenu à lui, tout seul, parce que personne n'a pensé à le secourir, se glisse dans la chambre d'Anatole, et voyant celui-ci étendu sur son lit et d'une pâleur mortelle, se met à gémir et à pousser des sanglots si bruyants que Canardière le met à la porte, en lui disant : — Si c'est là ce que tu viens faire chez le blessé, tu feras beaucoup mieux de rester chez toi.

Enfin, ce n'est que lorsqu'il voit une garde établie au chevet du malade, que M. Canardière se décide à s'éloigner avec son ami Bonnardin, en disant : — Nous viendrons tous les jours, moi le matin, et Bonnardin le soir, tant que ce jeune homme sera en danger; et surtout qu'on mette cet imbécile de Mitonneau à la porte, s'il se permet encore de venir beugler ici!...

Six jours s'écoulent, pendant lesquels Anatole a une fièvre violente accompagnée de délire; alors il parle sans cesse de la somme qu'il a perdue à la Bourse, de l'argent qu'il attend, de mademoiselle de Barvillier, de son amour et de son duel; car sa blessure n'occasionne pas seule son mal, et tous les événements qui l'ont précédée ne contribuent pas peu à redoubler sa fièvre; mais le septième jour la fièvre tombe, le calme renaît et le chirurgien répond de sa vie.

Alors Canardière et Bonnardin, qui n'ont presque pas quitté Anatole, laissent échapper un cri de joie, qui fait ouvrir les yeux au blessé; il reconnaît ses deux témoins, il leur sourit et voudrait leur parler, mais Canardière s'approche de son lit en disant : — Il ne faut pas encore parler, le médecin le défend...

Vous avez été mal, mais il n'y a plus de danger... On répond de vous, mais du repos, un repos complet pendant quelques jours encore et vous pourrez rire avec vos amis. Une poignée de main à moi et à Bonnardin... c'est cela... et vous, madame la garde, empêchez-le de parler.

Cependant, depuis que le malade est hors de danger, on permet à Mitonneau d'entrer dans sa chambre; en le voyant, Anatole lui fait signe d'approcher de son lit, et murmure bien bas : — Et la lettre... et l'argent?

— Rien n'est encore arrivé! répond Mitonneau.

— Et depuis combien de jours suis-je au lit?

— C'est aujourd'hui le huitième, mais vous êtes sauvé... entièrement sauvé... à moins d'une rechute. Fichtre! vous avez été très-mal... cela me faisait tant de peine, qu'on me défendait de venir vous voir.

Anatole ferme les yeux en poussant un gros soupir, car il est tourmenté de ne point recevoir de réponse de sa grand'mère. Alors Mitonneau quitte la chambre en se disant : — Puisqu'on ne veut pas qu'il parle, allons-nous-en, car je vois bien qu'il a encore envie de parler.

Sur le carré, Mitonneau se trouve vis-à-vis d'Armand, qui se dispose à entrer chez Anatole. Mais Mitonneau l'arrête, en lui disant : — Monsieur va chez le jeune Desforgeray, mon voisin?

— Oui, monsieur... est-ce qu'il est absent? Je suis monté sans parler au concierge...

— Non, il n'est pas absent, il est chez lui... mais c'est comme s'il n'y était pas!...

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Je veux dire que le médecin lui ordonne le repos

le plus complet... surtout défense formelle de causer, sans quoi on ne répond pas de sa guérison...

— Il a donc été malade?

— Bigre! je crois bien... très-mal même,.. en grave danger!

— Quelle maladie avait-il donc?

— Un coup de pistolet dans le côté!

— Comment!... Anatole était malade d'un coup de pistolet?..

— Sans doute... sa blessure... la suite de son duel...

— Ah! il s'est battu en duel?

— Vous ne le saviez pas?

— Nullement.

— Ce pauvre garçon, ça lui a occasionné le délire... et puis tous les événements malheureux qu'il a éprouvés depuis quelque temps se sont mêlés à cela...

— Il a éprouvé des malheurs depuis peu?

— Pardieu! cette perte au jeu... à la Bourse... soixante-dix mille francs... c'est une somme cela!...

— Que m'apprenez-vous là? Anatole jouait à la Bourse?

— Parfaitement... c'est-à-dire, non, pas parfaitement puisqu'il y perdait!

— Je n'en reviens pas!

— Et il doit soixante-dix mille francs...

— En êtes-vous bien sûr?

— Puisque c'est moi qu'il a chargé d'aller les payer à l'agent de change aussitôt que sa grand'mère les lui enverra... mais les fonds n'arrivent pas vite!... Ecoutez donc, c'est une grosse somme... on ne réunit pas cela facilement...

— Diable! mais cela diminuera beaucoup le revenu d'Anatole.

— Mais oui... de moitié environ... c'est très-fâcheux, d'autant plus qu'il est, à ce qu'il paraît, très-amoureux d'une demoiselle du grand monde...

— Il vous l'a dit?

— Il ne me l'a pas positivement dit; mais, dans son délire, il prononçait à chaque instant le nom de mademoiselle de Baur... de Bar...

— De Barvillier?

— Oui, justement... Vous la connaissez?

— Beaucoup.

— Alors si vous pouviez lui dire quelques mots en faveur de mon pauvre Anatole, cela pourrait lui servir...

— C'est bien aussi ce que je ferai, soyez-en persuadé!

— C'est qu'il en est amoureux comme un fou!... Dans son délire, il ne cessait de répéter : Adeline! chère Adeline!... Il paraît que la demoiselle s'appelle Adeline?

— Oui, en effet... Mais continuez donc, il disait?

— Adeline!... je vous jure que je n'ai plus joué... c'était avant... je payerai... mais votre père... ne lui dites pas... amour pour la vie... encore un regard de vos beaux yeux... C'est soixante-dix mille francs... Ah! que vous êtes belle... et une foule de choses dans ce genre-là.

— Je comprends ce qu'il voulait dire!

— Moi, je pense que le père de la demoiselle serait sans doute peu disposé en sa faveur, s'il savait qu'il a joué et perdu à la Bourse...

— Ne trouvez-vous pas que ce père aurait raison?

— Mais à la rigueur... oui... et sans rigueur, non; car le jeune Desforgeray est un garçon plein d'hon-

neur! il payera... oh! il payera intégralement ce qu'il doit... Ce qui lui cause un tourment qui retarde sa guérison, c'est de ne pas voir arriver l'argent qu'il doit; et à son âge combien de jeunes gens s'occupent peu de payer leurs dettes!... il y en a même de plus âgés qui ne les payent pas du tout.

— Adieu, monsieur, je reviendrai dans quelques jours voir ce pauvre Anatole... Vous pensez qu'il pourra causer alors?

— Oh! dans trois ou quatre jours, je suis persuadé qu'il sera tout à fait bien et qu'on ne lui défendra plus de parler... Je vous en prie, monsieur, n'oubliez pas de servir Anatole de votre mieux auprès de cette demoiselle dont il est si passionnément amoureux... Vous savez, quelques mots dits en sa faveur peuvent beaucoup... et puis sa situation est vraiment si intéressante... ruiné, blessé, un duel... deux même! car il en avait eu un autre huit jours auparavant avec un de mes amis qu'il a éborgné!

— Vraiment! Ah çà! mais il devient donc ferrailleur aussi?

— Oh! il ne voulait pas se battre, mais on l'y a obligé.

— Soyez tranquille, monsieur, je n'oublierai rien de tout ce que vous m'avez dit touchant Anatole... et je ferai en sorte de voir mademoiselle de Barvillier.

— Fort bien, je lui dirai que vous êtes venu. Ah!... pardon... votre nom?

— Armand Bouquinard.

— Je m'en souviendrai.

— Je vous salue, monsieur.

Armand est parti, et Mitonneau rentre chez lui en se frottant les mains, persuadé que tout ce qu'il vient de dire peut être utile à son jeune ami.

Le lendemain, une lettre arrive de Montpellier, elle est de la bonne maman Desforgeray et contient un bon de soixante-dix mille francs sur le Trésor. C'est à Mitonneau qu'on a remis la lettre; après l'avoir décachetée, il s'empresse d'aller près d'Anatole, qui est déjà beaucoup mieux que la veille, il lui montre le bon sur le Trésor en s'écriant : — Vivat! mon cher ami, voici des nouvelles! et de bonnes, car on vous envoie l'argent que vous avez demandé.

Une expression de joie brille dans les yeux du blessé, qui murmure : — Bonne grand'mère! j'étais bien certain qu'elle ne me laisserait pas dans la peine! mais que m'écrit-elle?

— Ma foi, je n'ai pas lu la lettre, j'ai trouvé le bon, c'était le principal, et je suis accouru vous le dire...

— Merci, mon cher monsieur Mitonneau, mais à présent, ayez la complaisance de me lire la lettre de ma vieille mère.

— Êtes-vous en état d'entendre cette lecture?.. On vous gronde bien fort sans doute...

— Ne craignez rien, je suis beaucoup mieux aujourd'hui, et la nouvelle que vous venez de m'apporter hâtera encore ma guérison; lisez, je vous en prie.

— Vous le voulez... m'y voilà...

« Mon pauvre ami, mon cher Anatole... (Ah! ce début n'annonce pas une grande colère.)

— Continuez, je vous en prie.

« Mon cher Anatole,

« Ta lettre m'a fait beaucoup de chagrin, non pas tant à cause de la perte d'argent que tu as faite que par toute la peine que tu parais en éprouver. Console-toi, mon ami, si tu as commis une faute, puisque tu

t'en repens et que tu jures de ne plus jouer, tu dois bien penser que je te pardonne bien vite et que je n'ai nullement l'intention de gronder... Cette perte ne diminuera pas beaucoup ton revenu; j'avais amassé, moi, une cinquantaine de mille francs, je te les donne, ce n'est donc plus que vingt mille que le notaire te prête. »

— Bonne grand'mère !... Voyez-vous, monsieur Mitonneau, c'est comme cela qu'elle me gronde !...

— J'avoue que voilà une femme comme on en voit peu... je continue :

« Que le notaire te prête... Je t'envoie la somme que tu demandes, paye vite ta dette et ne pense plus à cette perte. Mais sois sage, et si dans un mois tu n'as pas retrouvé ta cousine, reviens près de moi, mon cher Anatole, car il y a déjà longtemps que tu es à Paris, et j'ai besoin de t'embrasser. »

— Excellente femme ! je le répète !... voilà comme je voudrais en rencontrer une... mais plus jeune seulement. Quelle est cette cousine dont elle vous parle?

— C'est une personne... que nous voudrions bien retrouver, et que nous pensions être à Paris... Mais maintenant que cet argent est arrivé, vous savez, monsieur Mitonneau, ce que vous m'avez promis de faire...

— Je vous entends... je cours chez l'agent de change dont j'ai l'adresse et j'acquitte votre dette...

— Ah ! merci mille fois...

— A propos, un de vos amis est venu hier pour vous voir...

— Un de mes amis?

— Oui, un jeune homme...

— Je ne me connais plus d'amis parmi les jeunes gens!...

— Je crois que celui-là se nomme Armand Bouquinard... oui, c'est bien cela...

— Ah! c'est le quatrième compagnon de la Truffe.

— Vous avez des amis dans les truffes?

— Je vous conterai cela... mais de grâce...

— Je vous comprends, je cours faire votre commission.

Beaucoup plus tranquille depuis qu'il a reçu la somme qu'il devait, Anatole se sent mieux, et dans l'après-midi c'est avec joie qu'il reçoit la visite de ses deux témoins, qui sont eux-mêmes enchantés des progrès que fait sa guérison.

— Maintenant que je puis vous entendre, dit Anatole à Canardière, contez-moi donc un peu comment mon duel s'est passé; car, pour moi, je n'en ai aucune souvenance; je sais que je suis tombé, et voilà tout.

— Cela s'est très-bien passé, mon cher ami, vous avez entendu avec beaucoup de sang-froid le feu de votre adversaire, qui malheureusement vous a atteint du premier coup.

— Alors je n'ai donc pas tiré, moi?

— Non, puisque vous êtes tombé.

— Et Victor, qu'a-t-il dit? en voyant qu'il m'avait blessé en a-t-il au moins témoigné quelque repentir...

— Lui?... pas du tout... Il a dit... attendez donc... il a dit qu'il vous devait bien cela!

— Ah! mais il se trompe, il me doit encore cinq cents francs!...

— Vraiment! Apparemment que c'est sa manière de payer ses dettes, à ce monsieur. Au reste, la conduite de votre adversaire et de ses témoins a été fort inconvenante; ces messieurs, loin d'avoir la tenue que l'on doit toujours conserver dans ces sortes d'affaires, ne faisaient que ricaner entre eux, en nous regardant Bonnardin et moi; n'est-ce pas, Bonnardin?

— Pardieu! il y en a même un qui s'est mis à boiter comme moi!

— Et votre M. Victor ne m'a-t-il pas appelé « vieil amour!... » Mais sois tranquille, Bonnardin, nous les retrouverons, ces beaux Adonis, et nous leur prouverons que si nous sommes borgne et boiteux, du moins nous ne sommes pas manchots.

— Quant à moi, dit Anatole, je ne saurais vous exprimer toute ma reconnaissance; on m'a conté les soins que vous m'avez prodigués, l'intérêt que vous avez pris à mon état... vos visites de chaque jour, tant que j'étais en danger. Ah! messieurs, je n'oublierai jamais ce que je vous dois...

— Eh bien, jeune homme, vous acquitterez cette dette-là en amitié, car je crois que vous ne payez pas vos dettes de la même façon que ce M. Victor.

Trois jours s'écoulent : Anatole est entièrement quitte avec l'agent de change, dont Mitonneau lui a rapporté le reçu. Tranquille de ce côté, il ne songe plus qu'à celle qu'il aime; il se demande ce que la charmante Adeline doit penser de ne plus le voir; il voudrait bien savoir si elle s'occupe de lui, si elle éprouve de l'ennui, de l'inquiétude de ne plus recevoir sa visite; car il n'a pu envoyer la lettre qu'il avait écrite pour elle; mais à présent qu'il est certain de guérir, il se dit qu'il vaut peut-être mieux que l'on

ignore qu'il s'est battu en duel; il craint que cela ne lui fasse encore du tort près de M. de Barvillier.

Le jeune amoureux hâte de tous ses vœux le moment où il pourra retourner voir Adeline; mais quoique sa blessure soit en bonne voie de guérison, il ne peut pas espérer être de quelque temps en état de sortir, car sa faiblesse est extrême, et il ne peut pas encore songer à quitter son lit. Anatole rêvait donc à ses amours, lorsqu'il voit le jeune romancier Armand entrer dans sa chambre.

— Eh bien! comment allez-vous? dit Armand en se jetant nonchalamment dans un fauteuil. Ah çà! vous vous battez donc, vous? vous êtes donc un duelliste, un ferrailleur? Ah! ma foi, j'en ai été surpris, je ne vous croyais pas de cette trempe!...

— Je ne suis point un duelliste, répond le blessé, qui se sent déjà froissé du ton avec lequel le jeune Bouquinard vient de lui parler. Mais les caractères les plus doux s'irritent à la fin, lorsqu'on abuse de leur patience... d'ailleurs Victor m'avait insulté, il avait levé la main sur moi... je devais me battre avec lui.

— Comment! c'est avec Victor que vous vous êtes battu?

— Sans doute, vous l'ignoriez? Vous ne le voyez donc plus?

— Non, fort peu, depuis quelque temps; mais vous avez eu encore un autre duel, m'a dit votre ami M. Mitonneau?

— Ah! il vous a dit cela... En effet, et celui-là, c'est à votre ami Hippolyte d'Ingrande que je le dois!

— Quoi! vous vous êtes battu aussi avec Hippolyte?

— Non... Oh! il s'est tenu à l'écart, mais ce sont

ses mensonges, ses lâches accusations qui m'ont obligé de tirer l'épée contre un brave homme !...

— Auquel vous avez crevé un œil.

— Ah ! on vous a encore dit cela ?

— Et il paraît que vous jouez à la Bourse... que vous y avez fait une perte énorme... soixante-dix mille francs !

— Mon Dieu, que ce Mitonneau est bavard !... Qu'avait-il besoin de vous dire tout cela ?...

— Oh ! ces choses-là se savent toujours... c'est une vilaine et dangereuse passion que celle du jeu !

— Je ne suis point joueur... c'est Boudinet qui m'a entraîné... qui m'a assuré qu'il ne tenait qu'à moi de devenir immensément riche... Je n'aurais pas dû l'écouter, j'en conviens... mais je paye cher cette faute, et Boudinet est un garçon sans délicatesse !...

— Vous devriez vous battre aussi avec lui !... Mais laissons cela. J'étais venu pour vous entretenir de mademoiselle Herminie Clémandon, votre cousine... Elle est surprise de ne point avoir reçu votre visite...

— D'abord vous voyez bien que je ne puis pas sortir...

— Oui, maintenant, mais avant votre duel vous aviez eu tout le temps d'aller chez votre parente et vous ne l'avez pas fait. D'où vient donc cette négligence ? Vous disiez que vous seriez enchanté de trouver votre cousine, je la découvre, moi, et cette fois vous ne devez point douter de son identité... Elle se nomme bien Herminie Clémandon ; ce qu'elle vous a dit, au sujet des lettres et du portrait, a dû achever de vous convaincre ; qu'attendez-vous donc à présent pour lui rendre son héritage ?

— J'attends... des preuves plus précises encore...

Il y a des personnes qui se sont chargées de prendre des informations...

— Quelles personnes?

— Il est inutile que je vous les nomme!

— Oh! tenez, mon cher, je ne me paye point de vaines paroles, moi, et je devine ce qui vous fait chercher des motifs pour ne point terminer cette affaire... quand on perd à la Bourse des soixante-dix mille francs d'un coup, je comprends que l'on n'est plus pressé de restituer un héritage, et qu'on préfère le garder pour soi!...

— Monsieur, votre supposition est indigne! s'écrie Anatole, qui sent que la colère fait rougir son front. C'est mon honneur que vous attaquez en ce moment... et si je n'étais pas retenu sur ce lit...

— Vous vous battriez avec moi, n'est-ce pas?... Oh! il paraît que vous ne connaissez plus que cela... Mais, moi, monsieur, je ne me bats pas... je trouve que le duel est immoral, qu'il n'a pas le sens commun... et que, très-souvent, c'est celui qui avait raison qui est vaincu! ce serait très-commode de tuer les gens pour ne point avoir de compte à leur rendre...

— Mon Dieu, monsieur, vous qui me supposez capable de retenir un héritage, lorsque j'en ai trouvé la légitime propriétaire, acquittez donc aussi vos dettes avant d'attaquer la probité des autres!...

Armand rougit et se mord les lèvres, puis répond :

— Ah! je comprends... vous voulez parler d'une misérable somme de cinq cents francs... que je vous dois, je crois...

— Vous n'en êtes pas sûr?

— Si... si... je me le rappelle... Soyez tranquille, je vous payerai...

— Je suis très-tranquille, monsieur, mais je ne croyais pas, quand je vous ai rendu un service, que vous oseriez, en revanche, douter de mon honneur!...

— Monsieur, *un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense!*

— Monsieur, voilà une pensée qui doit mettre les ingrats bien à leur aise...

— Enfin, monsieur, je prends les intérêts de mademoiselle Herminie Clémandon parce qu'elle est malheureuse... Je fais mon devoir... j'espère que vous ferez le vôtre.

— Soyez tranquille, dès que je serai sur pied, vous aurez de mes nouvelles.

Armand Bouquinard est parti et Anatole se renfonce dans son lit en disant : — C'était mon quatrième ami!... Dieu merci! il n'y en a pas d'autres.

XLIV

LA LETTRE.

Adeline de Barvillier se promenait avec agitation dans son appartement ; de temps à autre elle regardait aux fenêtres qui donnaient sur la rue, puis elle se mettait à son piano, qu'elle quittait bientôt pour prendre sa broderie, qu'elle abandonnait au bout d'un moment pour essayer de lire ; mais elle ne pouvait pas continuer sa lecture, son esprit était ailleurs, et

elle soupirait en se disant : — Qu'est-il donc arrivé à Anatole?... Jamais il n'avait été si longtemps sans venir nous voir... Ah! sans doute il aura fait de nouvelles connaissances... et il est entraîné dans des parties de plaisir... tandis que près de moi... causer ou faire de la musique, cela lui aurait semblé monotone. Et pourtant il avait l'air si heureux lorsqu'il était assis, là, près de moi!... Il n'osait pas m'avouer qu'il m'aimait... mais ses yeux me le disaient si bien, que je ne pouvais pas m'y tromper... Et d'ailleurs Anatole ne sait pas feindre, mentir comme tous ces jeunes gens que je vois dans le monde... pour qu'il soit si longtemps sans venir, il faut assurément qu'il lui soit survenu quelque chose!...

L'arrivée de M. de Barvillier met un terme aux préoccupations d'Adeline; elle court embrasser son père en lui disant : — Te voilà... Eh bien, m'apportes-tu des nouvelles?

— Des nouvelles... de qui?

— De qui! Ah! tu le sais bien; mais tu te plais à me tourmenter...

— Tu penses donc toujours à Anatole!

— Si j'y pense! assurément!... Tu sais bien que j'ai le droit d'y penser.

— Le droit!... de t'intéresser à lui, soit; mais de l'aimer, je n'ai pas dit cela!

— Oh! si... si!... tu veux bien... sans quoi est-ce que tu m'aurais permis de le recevoir en ton absence... de le traiter comme un ancien ami!... Ce pauvre Anatole! il est loin de se douter doù vient l'intérêt que j'ai sur-le-champ éprouvé pour lui... de la joie qui a fait battre mon cœur, lorsque chez madame Belleval on m'a dit : Ce jeune homme que vous voyez ici pour

la première fois se nomme Anatole Desforgeray... Desforgeray!... Ah! comme je me suis sentie émue, troublée en entendant prononcer ce nom, qui était toujours gravé au fond de mon âme... et comme je regardais Anatole, qui était loin de se douter du bonheur que j'éprouvais à le voir! Et puis quand j'ai été te dire tout bas : Ce jeune homme a l'air si doux... c'est Anatole Desforgeray ! tu l'engageras à venir chez nous, n'est-ce pas, mon père? tu me l'as promis, et tu as tenu parole... De son côté, il a paru bien heureux quand tu l'as engagé à venir ici; il a bien vite profité de la permission... Il avait d'abord l'air un peu embarrassé auprès de moi, mais comme je lui ai témoigné de l'amitié, il est devenu moins gauche... et puis...

— Et puis il t'a dit qu'il t'aimait?

— Oh! non, mon père, il ne me l'a jamais dit positivement; mais je l'ai bien deviné... Et alors tu vois bien que je ne pouvais pas faire autrement que de l'aimer aussi!...

— Ah! tu ne pouvais pas faire autrement?

— Non, mon père! c'était impossible!...

— Ma chère amie, j'ai trouvé tout naturel l'intérêt que t'inspirait ce jeune homme... mais cependant, quoique ce soit un Desforgeray, s'il avait quelque vice, quelque défaut grave, crois-tu que je lui donnerais mon Adeline?...

— Oh! mon père, Anatole n'a point de vices, point de défauts!... j'en suis sûre, moi!...

— Tu me permettras de vouloir en être certain aussi... Enfin, s'il t'aime comme tu le crois, pourquoi, depuis plus de quinze jours, a-t-il cessé de venir ici?

— C'est justement pour cela que je suis inquiète... il peut être malade... Et dire que nous ne savons pas

son adresse... Il l'a dite devant moi... je n'y ai pas fait attention. Je m'en repens bien, car tu aurais envoyé savoir de ses nouvelles...

— Sans doute... mais je passerai chez madame Belleval, elle sait peut-être où demeure Desforgeray...

— Ah! il y a encore M. Armand Bouquinard qui doit la savoir... mais nous ignorons aussi son adresse à lui!...

— N'est-ce pas ce monsieur-là qui lui a présenté aussi une cousine?...

— Oui, tous ses amis lui en ont amené une.

— Ils s'étaient donné le mot, apparemment...

— Enfin, mon bon père, je t'en supplie, tâche d'avoir des nouvelles d'Anatole!...

— Je te le promets; et d'ailleurs, peut-être aujourd'hui même viendra-t-il calmer tes inquiétudes.

— Je ne le crois pas... Quelque chose me dit qu'il lui est arrivé un malheur!

Le lendemain de cette conversation, M. de Barvillier vient dans la journée trouver sa fille; mais cette fois il a l'air sérieux, triste même, et la jeune fille, qui s'aperçoit de ce changement dans la physionomie habituelle de son père, court à lui en s'écriant : — Ah! tu sais quelque chose!... tu as appris ce qui empêche Anatole de venir... Il est malade, n'est-ce pas?

— J'ai en effet appris des nouvelles du jeune Desforgeray, répond M. de Barvillier en secouant la tête d'un air mécontent, et je t'avoue, ma chère Adeline, qu'elles ne sont nullement satisfaisantes, et que ton M. Anatole a beaucoup perdu dans mon estime... ce qui naturellement m'afflige aussi pour toi... car, si tout ce qu'on m'a dit est vrai, ce jeune homme ne mérite pas l'affection que tu lui portes...

— De qui tenez-vous ces nouvelles, mon père?

— De M. Armand Bouquinard...

— Alors ce sont des mensonges! Cet Armand est un fat, un orgueilleux: il n'a pas pardonné à Anatole l'intérêt que je lui ai témoigné!...

— Il sera facile, au reste, de savoir si tout ce qu'il m'a conté est vrai...

— Mais où l'avez-vous vu... d'où sait-il tout cela?... comment vous l'a-t-il rapporté?

— Ah! si tu voulais me laisser parler, tu serais déjà aussi instruite que moi!

— Parlez, mon petit père, parlez, je vous écoute, je me tais!...

— Je revenais de chez madame Belleval, où l'on n'avait rien pu me dire sur Anatole, que l'on n'avait pas vu depuis fort longtemps; je passais, en me promenant, par les Tuileries; là j'aperçois un jeune homme dont la figure ne m'est pas inconnue; de son côté, il me regardait aussi; il s'empresse de me saluer et vient à moi, c'était le jeune Armand Bouquinard. Après m'avoir demandé de tes nouvelles, il vient lui-même au-devant de mes questions, en me disant :

— Je présume que depuis quelque temps vous n'avez pas vu ce jeune provincial que j'ai présenté chez madame Belleval, et auquel vous avez, m'a-t-on dit, ouvert votre maison?

— Est-ce de M. Anatole Desforgeray que vous parlez? lui dis-je. En effet, il y a longtemps qu'il n'est venu nous voir; mais qui vous le faisait présumer?

— C'est que j'en sais le motif, me dit-il; vous l'ignorez donc? vous ne connaissez donc pas toutes les prouesses de notre provincial?

— Non... et vous m'obligeriez de me les faire connaître.

— Au fait, répond-il, je pense que c'est un service à vous rendre que de vous édifier sur une personne que vous recevez chez vous, et à laquelle vous avez, un peu légèrement peut-être, montré une grande bienveillance. Moi aussi, je l'avoue, j'avais été séduit par l'air de candeur, de franchise d'Anatole, mais depuis quelque temps je commençais à le mieux connaître, et je ne le voyais presque plus!...

— Enfin, lui dis-je, monsieur, que reprochez-vous donc à M. Desforgeray ?

— Oh ! presque rien... d'être un fort mauvais sujet... un duelliste, un ferrailleur, de plus un joueur, et, pour se couvrir de ses pertes, trouvant tout naturel de s'approprier le bien d'autrui...

— Voilà de terribles accusations, lui dis-je, sur quoi les appuyez-vous?

— Ce n'est plus un secret, monsieur Anatole a perdu une centaine de mille francs à la Bourse... C'est son ami Mitonneau lui-même qui me l'a appris... et on attendait en vain des fonds pour payer ce déficit; enfin Anatole est en ce moment dans son lit, blessé d'un coup de pistolet reçu en duel... et c'est le deuxième duel qu'il a en huit jours de temps; dans le premier, il a crevé l'œil à son adversaire... un bon père de famille... dont il a séduit la femme...

— Ah ! mon père, quelle horreur !... Mais tout cela doit être faux.

— Ces accusations me semblèrent si graves que j'eus, je l'avoue, de la peine à y croire; ce que voyant, M. Armand me dit :

— Si vous doutez de ce que j'avance, monsieur,

vous pouvez vous en assurer en allant chez Anatole; il est encore dans son lit... sa blessure se guérit, mais il ne se lève pas encore.

— Pouvez-vous me donner son adresse? lui dis-je.

— Très-volontiers, monsieur. Et aussitôt prenant son calepin et son crayon, il écrivit l'adresse que je lui demandais, et y joignit la sienne, en me disant : Je vous mets aussi ma demeure, monsieur, parce que, si vous désirez avoir d'autres renseignements sur la moralité d'Anatole, je pourrais vous les donner, et serais trop heureux de pouvoir ainsi vous être de quelque utilité.

— Je pris les adresses, remerciai ce monsieur... et me voici.

— Oh! mon Dieu! dire qu'il a joué... perdu cent mille francs... éborgné un homme dont il a séduit la femme... Non, non, Anatole n'a pas fait tout cela... Mais vous avez son adresse, avez-vous été le voir, mon père?

— Pas encore... J'ai voulu d'abord t'apprendre tout cela...

— Oh! allez le voir... allez-y bien vite. Ce pauvre garçon, il est blessé, bien souffrant peut-être... Voulez-vous que j'aille avec vous, mon père?

— Non, ma chère amie, non, ce ne serait pas convenable... j'irai seul; mais sois tranquille, je saurai bien découvrir ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on m'a conté...

— Oh! cet Armand!... je ne l'aimais pas... à présent, je le déteste!...

— Calme-toi, je vais chez Desforgeray; j'espère au moins qu'il me dira franchement la vérité, car à son âge on ne sait pas mentir comme un homme fait.

Depuis que le jeune blessé allait mieux, il avait congédié sa garde, dont la présence l'ennuyait, et en général c'est assez l'effet que ces dames produisent. Un garçon de l'hôtel montait chez lui plusieurs fois dans la journée, s'informait s'il avait besoin de quelque chose, et, de son côté, Mitonneau allait aussi voir souvent comment se trouvait son voisin.

M. de Barvillier s'est rendu à la demeure d'Anatole, il monte à l'étage qu'on lui indique, voit la clef sur la porte du blessé et trouve celui-ci profondément endormi. En ce moment, personne n'était près de lui; Mitonneau l'avait vu le matin, et le garçon qui le servait habituellement venait de le quitter.

M. de Barvillier considère quelques instant le jeune malade, qui est encore d'une pâleur extrême, et que les souffrances physiques et morales ont en peu de temps extrêmement changé.

— Pauvre garçon! se dit M. de Barvillier, il paraît que la blessure était grave... Quel changement dans cette physionomie, encore si fraîche et si riante il y a quelques jours... Il dort profondément... je n'aurai pas la cruauté de le réveiller, car le sommeil est un baume pour les malades... j'attendrai son réveil ; il faut absolument que je lui parle... que je le questionne, que je tâche d'obtenir de lui la vérité...

Tout en se disant cela, le père d'Adeline regardait autour de lui pour savoir où il pourrait attendre à son aise et sans être trop près du blessé. Un fauteuil était devant le secrétaire resté tout ouvert, qui servait aussi de bureau. Il s'y place, puis cherche des yeux sur le meuble, espérant y trouver un livre ou quelque brochure qu'il lira pour passer le temps. En portant ses regards sur les papiers qui sont pêle-mêle à l'entrée du

secrétaire, il aperçoit comme un brouillon de lettre et va le pousser au fond avec les autres papiers, lorsque ses yeux, qu'il a jetés involontairement sur l'écriture, aperçoivent le nom de sa fille plusieurs fois répété. C'était la dernière lettre écrite par Anatole la veille de son duel, et que le sommeil l'avait empêché de terminer, il n'avait pas eu le temps de la finir le lendemain matin, parce que Canardière était arrivé avec Bonnardin, et que ces messieurs l'avaient pressé pour partir.

M. de Barvillier ne peut résister au désir de savoir ce que contient cet écrit, que le hasard vient de mettre sous ses yeux; celui qui l'avait tracé n'ayant pas eu le temps de le serrer en partant, ni la possibilité de le faire en revenant chez lui; et puis il y avait en tête de la feuille : *A mademoiselle Adeline de Barvillier*, et un père peut bien s'arroger le droit de lire ce qu'on écrit à sa fille... quand celle-ci n'est pas émancipée! Celui-ci lut donc avec beaucoup d'attention ce qui suit :

« Mademoiselle, pardonnez-moi d'oser vous écrire, mais demain il se peut que je n'existe plus; car je me bats en duel, et je ne voudrais cependant pas mourir sans que vous sachiez tout ce que mon cœur renfermait d'amour pour vous. Cet amour, mes regards, mon trouble, vous l'avaient peut-être fait deviner, mais je n'avais pas osé vous le déclarer tout à fait ; car je me disais que je n'aurais jamais le bonheur d'obtenir la main de mademoiselle Adeline, et cependant je sentais bien que, sans vous, la vie n'aurait eu aucun charme pour moi. C'est la pensée que vous étiez trop riche pour moi qui me donna un moment le désir de faire une grande fortune. Un de mes soi-disant amis m'as-

sura qu'à la Bourse on s'enrichissait très-vite, j'écoutai ses conseils : il me dit que nous étions associés : les deux premières opérations réussirent, mais mon associé gardait l'argent pour lui. Ces gains étaient minimes, il est vrai ; enfin il me dit : Nous allons faire une grande opération, fiez-vous à moi. Je m'y fiai trop, je signai, sans la lire, la lettre qu'il adressait à l'agent de change ; mais tout cela, je vous le jure, mademoiselle, était fait avant la parole que je vous ai donnée de ne plus jamais jouer. A la fin du mois, une lettre de l'agent de change m'apprit que nous avions perdu soixante-dix mille francs ; je crus que mon associé devait payer la moitié de cette perte, puisqu'il avait touché les bénéfices ; au lieu de cela, il vint me dire de ne point m'inquiéter, que les marchés à terme n'étaient point reconnus en justice, et qu'il ne fallait pas payer. Ce raisonnement me parut être celui d'un homme de mauvaise foi ; je le dis à ce soi-disant ami, qui voulait faire de moi un fripon, en lui déclarant que je payerais. Ce monsieur s'éloigna en se moquant de moi. Et moi, j'écrivis sur-le-champ à ma bonne grand'mère qu'il me fallait sous peu de jours soixante-dix mille francs, parce que le nom des Desforgeray devait toujours être celui d'honnêtes gens, incapables de faillir à l'honneur.

Ici, M. de Barvillier s'interrompt pour jeter un regard attendri sur Anatole, en murmurant

— Brave garçon!...

Puis il reprend sa lecture.

« Je suis bien tranquille sur ma dette, ma bonne mère m'enverra cette somme, et mon voisin, M. Mi-

tonneau, s'empressera d'aller la payer, s'il m'est impossible de le faire. Maintenant je veux que vous sachiez bien tout ce qui m'est arrivé, car on pourrait vous le conter autrement. Je me suis aperçu que le monde est plus méchant que bon, et ceux que nous croyons nos amis... sont bien plus souvent nos ennemis. J'en ai fait à Paris le triste apprentissage; c'est un de ceux-là qui a fait croire à un mari jaloux que j'avais été au bal de l'Opéra avec sa femme, rejetant ainsi sur moi la faute qu'il avait commise; ce mari est venu me trouver un matin tout furieux; j'étais encore dans mon lit, il m'a forcé, sans vouloir m'entendre, à me battre à l'épée avec lui, et moi, qui ne sais pas bien tirer l'épée, j'ai eu le malheur de lui crever un œil!... mais quelques jours après, ce monsieur, qui avait reconnu son erreur, est venu de lui-même m'offrir son amitié, il va me servir de témoin dans le duel que j'ai demain avec mon troisième ami... Celui-ci m'insultait parce que je n'avais pas voulu reconnaître pour ma cousine la petite piqueuse de bottines qu'il m'avait amenée. Il levait la main sur moi, en me menaçant... A cette vue, mademoiselle, j'ai senti mon sang bouillir dans mes veines et je lui ai donné un vigoureux soufflet...

M. de Barvillier interrompt encore sa lecture pour murmurer :

— Très-bien!... très-bien!... Oh! il a fort bien fait... Achevons, il n'y a plus que quelques lignes...

« Voilà pourquoi je me bats demain matin. Trouvez-vous que j'ai eu tort? Ces combats, vous voyez bien que je ne les ai pas cherchés. Je n'ai pas peur, mais

je suis triste, en pensant que peut-être je ne vous verrai plus, et que je ne saurai pas... »

La lettre n'allait pas plus loin, mais M. de Barvillier en savait assez. Il plie le papier qu'il a lu et le met dans sa poche, en se disant :

— Cette lettre peut aller à son adresse.

Puis, se levant sans faire de bruit et marchant avec précaution, M. de Barvillier sort de la chambre sans réveiller le dormeur. Mais sur le carré il rencontre Mitonneau, qui avait entendu ouvrir la porte et venait voir quelle personne sortait de chez son voisin. C'était la première fois qu'il apercevait M. de Barvillier, dont l'air comme il faut inspirait le respect ; il le salue profondément, en lui disant :

— Monsieur vient de voir notre jeune blessé?

— Oui, monsieur, en effet, je sors de chez M. Anatole Desforgeray.

— Et comment l'avez-vous trouvé, monsieur?

— Mais je l'ai trouvé dormant profondément, et, ma foi, je n'ai pas voulu le réveiller...

— Voulez-vous que j'aille le réveiller, moi? je ne me gêne pas avec lui...

— Non vaiment! il faut respecter le sommeil d'un malade!

— Mais alors vous ne lui avez pas parlé ?

— Naturellement, puisqu'il dormait.

— Si pourtant vous aviez quelque chose d'intéressant à lui dire...

— Je le lui dirai plus tard...

— Enfin, monsieur, si je savais votre nom...

— Eh bien, monsieur, puisque vous êtes si complaisant, veuillez dire à M. Desforgeray que nous avons

été fort surpris, ma fille et moi, d'être si longtemps sans le voir; et maintenant que j'en sais la raison, dites-lui qu'aussitôt qu'il sera en état de sortir, on l'attend à l'hôtel de Barvillier, où l'on sera charmé de le recevoir.

— A l'hôtel de Barvillier... Est-ce que monsieur serait...

— M. de Barvillier, oui, monsieur, et vous êtes probablement, vous, ce monsieur Mitonneau, l'ami d'Anatole, et avec qui il est venu à Paris?

— Oui, monsieur. Oh! je suis très-attaché au jeune Desforgeray... il a en moi toute confiance, car dernièrement j'ai reçu pour lui soixante-dix mille francs que j'ai été payer à son agent de change... Mais ceci est un détail...

— Bien charmé, monsieur, d'avoir eu l'avantage de vous rencontrer, et je vous remercie beaucoup de la peine que vous voulez bien prendre.

Ces mots sont accompagnés d'un gracieux salut, auquel Mitonneau répond en se baissant jusqu'à terre. Puis, le visiteur éloigné, il se dit : — M. de Barvillier! mais c'est le père de la demoiselle dont Anatole est amoureux! Ah! courons vite l'éveiller! il sera enchanté d'apprendre que ce monsieur est venu et l'a vu dormir!...

Mitonneau court près du lit du jeune malade et se met à crier :

— Eveillez-vous, mon cher ami, éveillez-vous et sachez qu'on est venu vous voir .. le père de celle que vous adorez... dont vous parliez sans cesse pendant votre délire... M. de Barvillier, enfin!

Anatole se frotte les yeux, se met sur son séant et regarde Mitonneau en balbutiant :

— Qu'est-ce que vous me dites?... vous avez prononcé le nom de M. de Barvillier?

— Sans doute, puisqu'il est venu ici

— Il serait venu me voir?

— Justement, et il vous a vu endormi, et il a dit : Quel charmant garçon quand il dort !...

— Il a dit cela?

— Ou quelque chose dans ce genre-là... Sa fille et lui étaient inquiets de vous; à présent il est enchanté de savoir que vous avez été blessé...

— Cela lui fait plaisir?

— Parce qu'il sait pourquoi vous n'alliez plus chez lui...

— Avait-il l'air bien en colère contre moi?

— En colère! mais pas du tout! il a dit, au contraire... attendez... oui, voilà ses propres paroles : « Veuillez dire à M. Desforgeray que, sitôt qu'il pourra sortir, on l'attend à l'hôtel de Barvillier, où l'on est toujours charmé de recevoir du monde... » C'est un homme qui a l'air bien distingué!

Anatole est ravi d'apprendre que M. de Barvillier est venu pour le voir et qu'il l'attend chez lui aussitôt qu'il sera convalescent; et il ne cesse de questionner Mitonneau, qui, à force de chercher dans sa mémoire, finit par rapporter exactement ce qu'on lui a dit.

Et comme le contentement intérieur est le meilleur des médicaments, huit jours plus tard, Anatole montait en voiture et se faisait conduire chez M. de Barvillier.

XLV

LA VRAIE COUSINE.

Lorsqu'elle entend annoncer Anatole, Adeline pousse un cri de joie, tandis que son père, qui est auprès d'elle, dit : — Puisque notre jeune blessé est guéri, finissons-en tout de suite avec son quatrième ami, M. Armand Bouquinard ; je vais lui envoyer dire que je désire lui parler; je ne doute pas qu'il ne se rende sur-le-champ à mon invitation.

Anatole se présente timidement et presque comme un coupable devant Adeline et son père, mais la jeune fille lui sourit tendrement en lui disant :

— Enfin ! vous voilà, monsieur ! C'est bien heureux que l'on vous revoie !

Et M. de Barvillier lui presse affectueusement la main, et lui dit :

— Vous êtes encore un peu pâle, mais je vois avec plaisir que vous aurez bientôt entièrement recouvré la santé.

Touché jusqu'aux larmes par cet accueil, Anatole balbutie : — Ah ! monsieur... mademoiselle ! si vous saviez combien je suis sensible à l'intérêt que vous me témoignez... Vous avez eu l'extrême bonté de venir chez moi, monsieur.

— Sans doute... n'est-il par naturel d'aller s'informer de ce qui est arrivé à ses amis, quand on cesse tout à coup de les voir...

— On a dû vous dire que j'avais été blessé dans un

duel... Ah! je vous jure, monsieur, que je n'avais pas cherché ce combat... et que c'est bien malgré moi...

— Ne vous justifiez pas, mon cher ami, c'est inutile; nous sommes au fait de tout ce qui vous est arrivé : la cause de votre duel... celui que vous avez eu auparavant et dans lequel vous avez éborgné votre adversaire, votre perte de soixante-dix mille francs à la Bourse, somme que vous avez intégralement payée, quoique l'on vous conseillât de ne pas le faire... nous savons tout cela!

Anatole ne revient pas de sa surprise, il s'écrie : — Mais c'est donc M. Mitonneau qui vous a dit tout cela, monsieur?

— Non, ce n'est pas lui... seulement j'ai su par lui que vous aviez reçu la somme dont vous aviez besoin pour solder votre agent de change, sans cela je me serais empressé de vous l'offrir...

— Ah! monsieur, tant de bonté!... et vous n'êtes pas fâché contre moi...

— Vous voyez bien que non! s'écrie Adeline, mais on nous avait dit aussi que vous aviez séduit la femme du monsieur avec qui vous vous êtes battu la première fois... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

— Cela est si peu vrai, que M. Canardière, bien que blessé par moi, est venu lui-même me demander excuse de ses soupçons... qu'il m'a servi de témoin dans mon second duel, et ne m'a pas quitté tant que j'étais en danger.

— Mon cher Anatole, répond M. de Barvillier, dans votre conduite il y a eu trop de légèreté, mais je vous excuse, parce que, loin de manquer à l'honneur, vous avez prouvez que vous aviez à la fois celui du cœur et celui de la conscience. Vous n'avez pas été heureux

dans le choix de vos amis... C'est une leçon qui vous servira... vous en aviez trouvé quatre, je crois!

— Oui, monsieur; j'étais depuis peu de jours à Paris, quatre jeunes gens, dont les manières et le langage annonçaient de l'éducation, l'habitude du monde, m'offrirent leur amitié, et, pour la cimenter, me firent entrer dans leur société...

— Ah! ils étaient membres d'une société.

— C'est-à-dire, monsieur, qu'ils me l'ont fait croire d'abord, mais j'ai bien compris depuis que c'était pour se moquer de moi...

— Et quel nom avait cette société?

— Ils se disaient : Compagnons de la Truffe.

M. de Barvillier et sa fille ne peuvent s'empêcher de rire, en entendant le nom de l'association dont Anatole faisait partie.

— Une telle société ne doit s'occuper que de dîners et de festins! dit M. de Barvillier, et je ne verrais aucun mal à sa formation, si ceux qui en sont membres se bornaient à professer leur amour pour les truffes!

— Vous avez raison, monsieur, et je ne me plaindrais pas de ces messieurs s'ils s'étaient bornés à me faire payer la carte des dîners qu'ils savaient si bien commander; mais ils se sont par trop moqués de mon inexpérience : Hippolyte a été la cause de mon premier duel, en dirigeant sur moi les soupçons d'un mari jaloux, afin de mieux le tromper. Boudinet, abusant de mon ignorance dans les opérations de bourse, m'a entraîné à jouer... s'est dit mon associé quand il y avait des bénéfices, a prétendu ne plus l'être lorsqu'il y avait perte, et me conseillait honteusement de ne point payer!... Enfin Victor, furieux de ce que j'a-

vais découvert qu'il m'avait fabriqué une fausse cousine, m'a insulté et a levé la main sur moi, supposant sans doute que j'avais aussi peu de courage que d'expérience... je lui ai prouvé le contraire. Il n'en reste plus qu'un, Armand Bouquinard... Celui-là m'en veut depuis quelque temps... mais je lui pardonne! C'est lui qui m'a présenté chez madame Belleval, où j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance... Cependant il m'a présenté aussi une personne qu'il assure être cette jeune parente que je cherche. Dernièrement il est venu me voir, j'étais encore au lit, il m'a reproché de ne point en finir avec ma cousine, et ayant appris que j'avais perdu une assez forte somme à la Bourse, n'a pas craint de me dire que probablement il me serait agréable de garder l'héritage qui revient à une autre pour réparer mes pertes de jeu... Je l'avoue, cette accusation m'a révolté!... j'étais sur le point de le provoquer... mais depuis j'ai réfléchi. C'est fort mal à Armand de me supposer capable de manquer à la probité, mais enfin, si cette Herminie Clémandon était réellement ma cousine, n'aurait-il pas quelque droit de se plaindre de mon peu d'empressement à lui rendre son héritage?... Monsieur, mademoiselle votre fille m'avait dit que vous auriez la bonté de vous informer... de prendre des renseignements sur cette maîtresse de piano...

— Tout cela est fait, jeune homme; rassurez-vous, vous n'avez aucun reproche à vous adresser, et pour que vous connaissiez aussi ce que vaut votre quatrième ami, je l'ai prié de passer chez moi: il va venir...

— Armand va venir ici?...

— Oui, et je serais bien aise que vous entendissiez ce qu'il dira de vous...

En ce moment un valet vient annoncer que M. Armand Bouquinard est là.

— Fort bien! dit M. de Barvillier en poussant Anatole dans une pièce voisine. Entrez là, mon cher ami, laissez la porte entr'ouverte... vous entendrez tout ce qu'on dira dans ce salon : faites-en votre profit. Allez vite, et toi, Adeline, reste avec moi.

Anatole fait ce que lui dit M. de Barvillier, et bientôt Armand est introduit dans le salon, où il ne trouve qu'Adeline et son père.

Le jeune homme de lettres, très-flatté d'avoir reçu un message qui l'engage à se rendre à l'hôtel de Barvillier, se présente avec cet air aimable, empressé, de quelqu'un qui est trop heureux que l'on ait pensé à lui; il salue humblement le maître de la maison, puis il fait un second salut, dans lequel il tâche de mettre beaucoup de grâce, à la jolie demoiselle, et dit : — Vous m'avez fait prier de passer chez vous, monsieur; je me hâte d'accourir, trop heureux si je puis vous être bon à quelque chose... disposez entièrement de moi.

— Je vous remercie de votre empressement, monsieur, répond M. de Barvillier en faisant signe au jeune homme de s'asseoir; ce que celui-ci fait aussitôt. Oui, je vous ai fait prier de venir, parce que vous m'avez assuré pouvoir me renseigner sur le jeune Anatole Desforgeray... sur ses mœurs, sa moralité... enfin, je vous serai fort obligé de me dire bien franchement ce que vous pensez de lui : ce sera un véritable service que vous me rendrez.

Armand est enchanté : il va pouvoir abîmer son rival, et cela devant Adeline : c'est un double plaisir. Cependant il est assez adroit pour cacher sa joie, et

feint même une certaine hésitation en répondant : — Monsieur... assurément je dois vous obéir... pourtant je ne vous cacherai pas qu'il m'en coûte... car Anatole a été quelque temps mon ami...

— Oui, mais il ne l'est plus!...

— Je mentirais si je disais le contraire... je ne puis plus, moi, être l'ami de quelqu'un qui se conduit aussi mal!

— Je me suis très-bien aperçu, la dernière fois que nous avons causé, que vous n'étiez plus l'ami d'Anatole. Continuez, monsieur...

— Je conçois qu'au premier abord, on soit séduit par son air naïf et candide; mais, dès qu'on le fréquente un peu, on reconnaît bien vite qu'il n'a pas de moyens, ni esprit, ni bon sens, ni jugement... c'est un garçon nul, complétement nul!..... Depuis qu'il est à Paris, il n'a fait que des bêtises ou des sottises... devenant amoureux de toutes les femmes!... se croyant adoré; rempli d'amour-propre, il s'est attiré de mauvaises affaires dont deux duels ont été la suite... Vous savez tout cela!

— Parfaitement!

— Enfin il est devenu joueur, il a perdu une somme considérable à la Bourse... ce serait peut-être encore excusable, si les conséquences de cette perte ne le rendaient coupable d'un stellionat...

Ici, on entend un bruit assez violent dans la pièce où est Anatole. Armand s'arrête surpris, mais M. de Barvillier lui dit : Ce n'est rien... c'est le chat qui aura renversé quelque chose... continuez donc...

— Monsieur, pour que vous compreniez bien ceci, il faut que vous sachiez que le jeune Desforgeray est chargé de trouver à Paris une jeune cousine à laquelle

revient un héritage de cent soixante-dix mille francs... Mais on n'était pas bien sûr de l'existence de cette cousine, et dans le cas où on ne la trouverait pas, cet héritage reviendrait à Anatole; or, moi, d'après ce qu'il m'avait conté sur l'histoire de cette parente, je me suis mis en courses... j'ai cherché... et j'ai trouvé cette cousine!

— Ah! vous l'avez trouvée... vous en êtes sûr!

— Très-sûr... je l'ai menée chez Anatole, je lui ai dit : Voilà la personne que vous étiez chargé de découvrir... interrogez-la... informez-vous... vous serez certain que c'est bien cette Herminie qui est votre parente; elle est dans un état précaire, hâtez-vous de lui faire toucher son héritage!... Oh! mais cela ne faisait plus le compte de notre joueur, il n'a rien fait de tout cela, et il refuse de reconnaître cette jeune fille pour sa cousine, parce qu'il veut garder pour lui l'héritage auquel elle a droit.

Anatole ne se contient plus, il sort brusquement de la pièce où il est et vient se placer devant Armand en lui disant à haute voix : — Vous en avez menti, monsieur!...

Armand demeure saisi, interdit, il balbutie : Qu'est-ce que cela signifie, monsieur!...

— Cela signifie que j'étais là... que j'ai entendu tout ce que vous disiez de moi... Oh! je vous pardonne de me traiter de sot, d'imbécile, je l'ai été, en effet, en vous croyant mon ami! Mais vous attaquez mon honneur, ma probité!... voilà ce que je ne supporterai pas!

Armand regarde M. de Barvillier en murmurant : — Comment, monsieur, c'était donc une mystification que vous me prépariez?

— Non, monsieur, ce n'est point une mystification... c'est une explication... Écoutez-moi bien... la personne que vous avez présentée à Anatole comme sa cousine ne l'est pas...

— Monsieur... cependant...

— Laissez-moi parler... j'ai eu la patience de vous écouter tout à l'heure... et pourtant je savais fort bien que vous mentiez...

— Monsieur!...

— Oui, que vous mentiez! car la vraie cousine d'Anatole, nous la connaissons, nous!... et nous la lui ferons aussi connaître. La vôtre se nomme en effet Herminie, c'est son nom de baptême, mais son nom de famille est *Clémandeau* et non pas *Clémandon!*... C'est vous, monsieur, qui, séduit par ce rapprochement de nom, avez conseillé à mademoiselle Herminie de changer de logement et, dans sa nouvelle demeure, de se faire appeler Clémandon. Vous avez laissé écouler du temps, afin qu'on s'habituât à ne la connaître que sous le nom de Clémandon, et vous lui avez ensuite appris ce qu'elle aurait à dire...

— Monsieur! tout cela n'est pas... j'ai pu me tromper... mais cette demoiselle elle-même m'avait dit...

— Encore une fois vous en imposez, monsieur, et voilà un papier qui va vous confondre... ce sont quelques lignes que j'ai fait écrire à votre Herminie, en lui faisant sentir tout ce qu'il y avait de coupable dans le rôle qu'elle jouait... Tenez, Anatole, lisez cela...

Anatole prend le papier et lit :

« — Je déclare que mon nom est véritablement Clémandeau, et que c'est M. Armand Bouquinard

qui m'avait conseillé d'en changer la dernière syllabe, en m'annonçant que je pourrais alors me dire la cousine de M. Anatole Desforgeray; que cela ne ferait de tort à personne, puisque la véritable Herminie Clémandon n'existait plus, et que je toucherais une somme assez considérable. J'ai eu la faiblesse de céder aux obsessions de ce monsieur, mais je m'en repens et m'empresse de déclarer que je ne suis nullement parente de M. Desforgeray.

« *Signé* : HERMINIE CLÉMANDEAU. »

Armand a perdu toute contenance en entendant la lecture de cette déclaration. Il se lève en balbutiant quelques mots sans suite et cherche de tous côtés son chapeau, tandis que les jeunes amoureux, auxquels il fait pitié, détournent les yeux de dessus lui, et que M. de Barvillier lui dit : — Croyez-moi, monsieur, reprenez vos travaux littéraires et ne vous lancez plus dans le champ de l'intrigue... vos succès n'y seraient point honorables. On peut faire de mauvais romans et être encore un fort honnête homme, mais on ne prend jamais sa revanche d'une mauvaise action.

Armand est parti sans répondre un seul mot; M. de Barvillier va frapper sur l'épaule d'Anatole et lui dit en riant : — Mon cher, vous avez perdu votre quatrième ami!... mais je crois que vous ne le regretterez pas, et qu'à l'avenir, vous aurez peu de confiance dans les Compagnons de la Truffe.

— Oh! oui, monsieur, ceci est une leçon dont je me souviendrai. Mais, de grâce, tout à l'heure en parlant de cette fausse cousine... vous avez dit que vous connaissiez la véritable... Serait-il possible! vous sauriez qu'elle existe... où elle habite!... Ah! je vous en prie,

faites-la-moi connaître... car nous serons bien heureux, ma grand'mère et moi, de lui rendre cet héritage qui lui appartient...

Adeline tire un médaillon de son sein et le présente à Anatole en lui disant : — Tenez, mon cousin, voilà le portrait de votre bonne maman... dites-moi s'il est encore ressemblant?

Anatole n'ose en croire ce qu'il entend, ce qu'il voit... il balbutie : — Comment... cette cousine... il se pourrait... Mais non... j'entends mal sans doute...

— Non, mon cousin, et tenez, voici aussi les lettres que madame Desforgeray écrivait à ma pauvre mère... Oh! je ne les ai pas perdues, moi! elles y sont bien toutes!

— Il serait vrai!... vous êtes ma cousine?

— Est-ce que vous en êtes fâché?

— J'en suis enchanté au contraire! mais je ne comprends pas comment il peut se faire...

— Je vais en peu de mots vous faire comprendre ce mystère, dit M. de Barvillier. Le hasard me fit connaître à Paris la mère d'Adeline, la charmante Angélina Desforgeray; j'en devins éperdument amoureux, je lui déclarai mes sentiments et lui offris ma main. Aussi franche que belle, Angélina ne répondit à ma demande qu'en me faisant l'aveu sincère de sa faute, de l'abandon de son séducteur, de la colère de son père, qui avait répandu le bruit de sa mort. Cet aveu ne changea rien à ma résolution. Eh bien! lui dis-je, devenez ma femme, votre fille sera la mienne; dès ce moment je lui donne mon nom, ma fortune deviendra la sienne... Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de ne plus donner de vos nouvelles à votre père qui vous a chassée... et pas même à cette

bonne parente qui vous écrit... Je ne veux pas que l'on puisse un jour venir me réclamer cet enfant auquel je vais donner mon nom... je veux qu'on la croie ma fille. Angélina résista quelque temps, mais enfin, touchée par mon amour, par les caresses que je prodiguais à sa petite Herminie, elle consentit à devenir ma femme, et dès ce moment cessa toute relation avec sa famille, tandis que sa chère Herminie prenait le nom d'Adeline... Pendant cinq ans, je jouis du bonheur le plus constant, mais le ciel nous enleva, à moi une épouse chérie, à Adeline une tendre mère, quilui avait avoué qu'elle avait de par le monde un petit cousin qui s'appelait Desforgeray, et moi, plus tard, je confiai à Adeline l'histoire des malheurs de sa mère... Elle apprit que je n'étais pas son père, mais elle ne m'en aima pas moins, car elle sait bien que je la regarde comme ma fille.

En terminant ce récit, M. de Barvillier presse Adeline contre son cœur, puis il sourit à Anatole en reprenant : — Voilà tout le mystère, mon ami; en entendant prononcer votre nom chez madame de Belleval, Adeline est accourue me dire à l'oreille : « Mon petit cousin est là... il est bien gentil... Oh! tu l'engageras à venir nous voir. » Je le lui promis, à condition qu'elle ne vous dirait pas qu'elle était votre cousine... Et voilà pourquoi on vous a si bien accueilli, pourquoi l'on s'intéressait à vous; pourquoi, ayant été vous voir pendant que vous dormiez, on s'est permis de lire certaine lettre non achevée que vous écriviez à ma fille... et dans laquelle vous lui déclariez que vous l'aimeriez toute votre vie...

— Ah! monsieur... vous savez... Pardonnez-moi si j'ai osé...

— Vous pardonner... non vraiment... je ne vous pardonne pas d'aimer Adeline, elle ne vous le pardonne pas non plus... et, pour vous punir, vous allez écrire dès aujourd'hui à la bonne maman Desforgeray que vous avez retrouvé votre cousine, qu'elle n'a pas besoin de son héritage, parce qu'elle a cinq cent mille francs de dot, et enfin qu'on vous la donne pour femme, à condition que vous la laisserez toujours m'appeler son père... et que vous ne fréquenterez plus les Compagnons de la Truffe.

Anatole est si heureux qu'il ne trouve pas de paroles pour exprimer son bonheur, il se jette au cou de M. de Barvillier, et celui-ci lui permet d'embrasser Adeline, parce qu'un cousin a bien le droit d'embrasser sa cousine.

Pendant que tout ceci se passait à l'hôtel de Barvillier, Mitonneau, fort content de savoir son jeune voisin entièrement guéri, est sorti pour jouir d'une belle journée et dirige sa promenade vers le boulevard du Temple; il se rappelait l'adresse que madame Alfieri lui avait donnée, il avait retenu le numéro de la maison, et, en passant devant, s'était arrêté en se disant : — Si je n'avais pas rencontré ce Spalatro, je serais allé chez cette séduisante brune... C'est bien dommage que cette dame ait une si vilaine façon de se débarrasser des gens qu'elle n'aime plus... car ce serait une maîtresse charmante !...

Pendant qu'il fait cette réflexion, une femme sort de la maison, et il reconnaît Ursule, la femme de chambre de madame Alfieri. De son côté, celle-ci, en apercevant Mitonneau, s'écrie : — Tiens ! c'est vous, monsieur, qui veniez voir ma maîtresse à Montpellier, et puis vous avez cessé tout d'un coup de venir... si

bien que madame disait : Mais il faut qu'il soit arrivé quelque chose à M. Mitonneau!... Bref, on vous croyait fondu!

— Non, Ursule, je ne suis pas fondu... mais vous-même, est-ce que vous êtes encore au service de madame Alfieri?... je croyais que vous vouliez la quitter?

— C'est vrai, monsieur, mais après tout madame n'est pas méchante... elle est capricieuse... Chacun a ses défauts.

— Pas méchante! une femme qui fait noyer ses amants!... Bigre! vous trouvez cela tout simple à présent!

— Noyer ses amants... Qu'est-ce que vous nous contez là, monsieur?

— Je dis qu'un soir, en me rendant chez madame Alfieri, j'ai, dans un bosquet du jardin, entendu la conversation que vous teniez avec la cuisinière; en parlant de votre maîtresse... vous avez dit... oh! je m'en souviens comme si c'était hier! vous avez dit : Ce sera de sa nouvelle passion comme des autres... quand on ne lui plaît plus c'est bientôt fini... Spalatro met la victime sur son dos, il l'emporte et va la jeter à l'eau.

La femme de chambre part d'un fou rire que Mitonneau trouve très-intempestif; puis elle lui dit enfin :
— Comment! monsieur, vous avez cru qu'il s'agissait d'amants, d'amoureux?

— Il me semble que c'était assez clair! et la nouvelle passion, c'était moi...

— Ah! ah! la bonne farce!... sa nouvelle passion c'était son singe, les autres c'étaient des chiens, des chats qu'elle avait adorés et ensuite pris en grippe.

Mitonneau est stupéfait; il murmure d'un air consterné : — C'étaient des chats!... mais ce Spalatro... cet Italien farouche...

— C'est un très-bon enfant, monsieur; il s'est adonné à la cuisine, il fait les *ravioli* comme un ange... et je l'épouserai incessamment.

Mitonneau court vers la porte de la maison en disant : — Je monte chez votre maîtresse, je vais faire ma paix avec elle!...

La femme de chambre l'arrête, en lui disant d'un air moqueur : — Je crois que vous arrivez trop tard, monsieur; madame est sortie avec un beau blond frisé, qui lui fait la cour depuis peu de temps et avec qui elle va se marier et se fixer à Paris... Mais tenez, les v'là qui reviennent bras dessus bras dessous.

Mitonneau se retourne et voit en effet la piquante veuve au bras d'un homme fort bien. Il va saluer cette dame, en faisant son sourire le plus gracieux, et commence un compliment que madame Alfieri ne lui laisse pas achever, en lui disant d'un ton fort sec : — Pardon, monsieur, mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter.

Puis elle rentre chez elle avec son cavalier.

Mitonneau s'éloigne, désespéré d'avoir manqué une si charmante conquête; et pour augmenter son humeur, dans la rue de Richelieu il est arrêté par une bonne qui porte un panier, un tablier et un bonnet rond très-fané. C'est mademoiselle Bricolette qui lui dit : — Ah! je vous retrouve donc enfin, monsieur de l'Opéra; je vous ai aperçu un jour, en revenant du marché, je vous ai appelé et vous ne m'avez pas répondu... Voulez-vous me payer quelque chose?

— *Retro*, cuisinière! s'écrie Mitonneau en se recu-

lant. Je ne suis plus votre dupe! je sais maintenant que vous n'êtes pas Eléonore, l'épouse de Canardière.

— Dame, je ne vous ai jamais dit que je l'étais, c'est vous qui vous l'étiez fourré dans la tête, moi, je vous l'ai laissé croire! Dites donc, voulez-vous me prendre à votre service? je suis dans une *cassine* où je ne me plais pas!

Mitonneau s'éloigne en s'écriant :

— Non, mademoiselle, non, vous m'avez fait éprouver trop de tourments, je ne veux plus avoir le plus petit rapport avec vous. Je n'ai pas été bien heureux à Paris dans mes aventures galantes, je crois que je ferai aussi bien de retourner à Montpellier... Là, je ne rencontrerai plus la belle Alfieri... et c'est ce que je désire... sa vue me cause trop de regrets... Ah! qu'on est malheureux d'être poltron!... car je puis me l'avouer à moi-même... Je crois que je suis trop prudent.

Deux jours plus tard, Mitonneau repartait pour Montpellier, chargé par Anatole d'annoncer à sa vieille mère qu'il avait retrouvé sa cousine et que bientôt il irait la lui présenter.

En effet, peu de temps après, le jeune Desforgeray montait dans un wagon de première classe, cette fois, avec Adeline et M. de Barvillier, qui voulait que la grand'maman assistât au mariage de son petit-fils avec celle qu'il était heureux, lui, de pouvoir toujours appeler sa fille.

Et maintenant voulez-vous savoir ce qu'il advint aux Compagnons de la Truffe?

Six mois après le mariage d'Anatole, M. Canardière se promenait sur les boulevards avec son ami Bonnar-

din, lorsqu'ils rencontrèrent le grand Victor Hermelange qui donnait le bras à une gentille actrice du théâtre des Folies-Dramatiques.

En apercevant le borgne et le boiteux, le jeune homme partit d'un éclat de rire et se mit à les désigner à sa compagne qui rit beaucoup aussi.

Mais Canardière avait reconnu Victor, il le montra à son ami Bonnardin en lui disant : — Reconnais-tu cet élégant qui passe là?

— Oui, c'est celui qui s'est battu en duel avec le jeune Desforgeray.

— Justement, et qui nous riait constamment au nez.

— Il en fait encore autant en ce moment.

— Je trouve que c'est assez, et qu'il ne faut plus qu'il recommence... Viens, retournons sur nos pas... et rejoignons ce monsieur.

Le borgne et le boiteux eurent bientôt rejoint et même dépassé Victor; alors ils allèrent lui barrer le passage, et Canardière lui frappa assez fortement sur l'épaule en murmurant : — Dites donc, monsieur, il paraît que nous vous faisons rire pas mal, vous et madame?

— C'est possible... après? où voulez-vous en venir?

— Je suis le vieil amour, un des témoins du jeune Anatole Desforgeray!

— Oh! je vous ai parfaitement reconnu!... Au fait...

— Je n'aime pas qu'on me rie au nez... voilà assez de fois que cela vous arrive... cela mérite d'abord des chiquenaudes, ensuite on s'aligne.

Et Canardière donnait, en disant cela, une vigoureuse chiquenaude, sur le nez du grand jeune homme.

Victor était brave, il prit sur-le-champ rendez-vous avec Canardière, et le lendemain celui-ci lui envoyait une balle en pleine poitrine... il tomba, en balbutiant : — Vous m'avez tué... mais cela ne vous empêchera pas... d'être... votre femme... Hippolyte...

Il ne put en dire davantage, mais ces mots avaient rendu Canardière fort soucieux; il surveilla davantage son Eléonore, et un soir il surprit madame en conversation criminelle avec Hippolyte d'Ingrande. Il voulut faire mettre l'épée à la main au séducteur, mais celui-ci ne se battait pas, il se sauva par une fenêtre, et dans sa chute s'aplatit le nez, ce qui dans la suite nuisit infiniment à ses succès auprès des dames.

Boudinet était allé en Belgique; il y avait essayé de nouvelles spéculations : à force de poufs, de blagues, de mensonges, d'affiches sur les murailles et de réclames dans les journaux, il était parvenu à trouver des actionnaires pour son entreprise. Mais les plus belles friponneries trouvent tôt ou tard leur fossé; après une nouvelle culbute, se voyant serré de trop près par ses clients, Boudinet s'embarqua sur un bâtiment qui faisait voile pour l'Amérique; mais en voulant conjurer le mal de mer, il mangea trop, et mourut d'une indigestion pendant la traversée.

Enfin, Armand Bouquinard, le dernier des Compagnons de la Truffe, fit un roman qu'il avait consciencieusement soigné et qui eut de nombreux lecteurs; seulement, au moment de l'imprimer, il se trouva qu'il l'avait vendu à trois personnes : d'abord à son père, ensuite au libraire Bidot, et enfin à son confrère Gratin, qui a, dit-on, l'habitude de coucher avec son chapeau. Mais ceci est un détail : on peut coucher avec son chapeau et être un parfait négociant.

En apprenant que son fils avait vendu son roman à deux autres personnes et à lui, M. Bouquinard s'écria :
— Sapristi !... mettre son père dedans ! c'est trop fort ! Encore s'il n'avait vendu son livre qu'aux deux autres... cela aurait pu passer pour une distraction !...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

F. Aureau. — Imp. de Lagny

Jules ROUFF et Cie, Éditeurs

PARIS, 14, Cloître Saint-Honoré, 14, PARIS

PAUL DE KOCK

ŒUVRES COMPLÈTES

A 1 franc 50 centimes le volume.

Monsieur Dupont	1 v.
Mon voisin Raymond	1 v.
La Femme, le Mari et l'Amant	1 v.
L'Enfant de ma Femme / Nouvelles et Théâtre	1 v.
Georgette	1 v.
Le Barbier de Paris	1 v.
Madeleine	1 v.
Le Cocu	1 v.
Un bon Enfant	1 v.
Un Mari perdu	1 v.
Gustave le mauvais sujet	1 v.
André le Savoyard	1 v.
La Pucelle de Belleville	1 v.
Un Tourlourou	1 v.
La Maison blanche	1 v.
Frère Jacques	1 v.
Zizine	1 v.
Ni jamais, ni toujours	1 v.
Un Jeune homme charmant	1 v.
Sœur Anne	1 v.
Jean	1 v.
Une Fête aux env. de Paris / Contes et chansons	1 v.
La Laitière de Montfermeil	1 v.
L'Homme de la nature	1 v.
Moustache	1 v.
L'Amoureux transi	1 v.
Mon ami Piffard	1 v.
L'Ane à M. Martin	1 v.
La Baronne Blaguiskoff	1 v.
La Bouquetière du Chât.-d'Eau	2 v.
Carotin	1 v.
Corisette	2 v.
Les Compagnons de la Truffe	2 v.
Le Concierge de la rue du Bac	1 v.
L'Amant de la Lune	3 v.
La Dame aux trois corsets	1 v.
La Demoiselle du cinquième	2 v.
Les Demoiselles de magasin	2 v.
Une drôle de Maison	1 v.
Les Étuvistes	2 v.
La Famille Braillard	2 v.
La Famille Gogo	2 v.
Les Femmes, le Jeu et le Vin	1 v.
Une femme à trois visages	2 v.
La Fille aux trois jupons	1 v.
Friquette	1 v.
Une Gaillarde	2 v.
La Grande Ville	1 v.
Les Enfants du boulevard:	
— Les Nouveaux Troubadours	1 v.
— Un Petit-Fils de Cartouche	1 v.
Une Grappe de groseille	1 v.
L'Homme aux trois culottes	1 v.
Monsieur de Volenville. — Berlingot et Cie	1 v.
Un Jeune Homme mystérieux	1 v.
La Jolie Fille du Faubourg	1 v.
Madame de Montflanquin	2 v.
Madame Pantalon	1 v.
Madame Tapin	1 v.
Un Mari dont on se moque	1 v.
La Mariée de Fontenay-aux-Roses	1 v.
Ce Monsieur	1 v.
M. Chérami	1 v.
M. Choublanc	1 v.
Papa Beau-Père	1 v.
Le Petit Bonhomme du coin	1 v.
La Petite Lise	1 v.
Les Petits Ruisseaux	1 v.
La Prairie aux coquelicots	2 v.
Le Professeur Fiche-Claque	1 v.
Sans Cravate	2 v.
Le Sentier aux prunes	1 v.
Taquinet le Bossu	1 v.
L'Amour qui passe et l'Amour qui vient	1 v.
La Mare d'Auteuil :	
— Madame Saint-Lambert	1 v.
— Benjamin Godichon	1 v.
Paul et son Chien	1 v.
Les Époux Chamoureau	1 v.
Le Petit Isidore	1 v.
Le Petit Isidore. — Alexis et Georgina	1 v.
Flon, Flon, Flon, Lariradondaine	1 v.
Un Monsieur très tourmenté	1 v.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.



Collection Jules Rouff
1 fr. 50 le volume

PAUL DE KOCK

ŒUVRES COMPLÈTES

LES COMPAGNONS DE LA TRUFFE

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14